













F III

1770/A/1. 18/c

12/6

LRB 8

Col 72-535



mai 5<sup>e</sup> les 2 vol. a Biron juillet 1749



Pierre Girard



52147

TRAITÉ  
DES FIÈVRES  
MALIGNES;  
DES FIÈVRES  
PESTILENTIELLES,  
ET AUTRES.

*Avec des Consultations sur plusieurs  
sortes de Maladies.*

Exegi monumentum ære perennius...  
Non omnis moriar, magnaque pars mei  
Vitabit libitinam. . . usque ego postera,  
Crescam laude recens, . . . fume superbiam  
Quæsitam meritis & mihi delphica  
Lauro cinge volens, melpomene, comam.

TOME PREMIER.



*En librairie Bony*

A PARIS,

Chez JACQUES VINCENT, rue & vis-à-vis  
l'Eglise de S. Severin, à l'Ange.

---

M. DCC. XLII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.







# AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

**J**E ne sçaurois donner une plus juste idée de cet Ouvrage que celle qu'en a donné M<sup>r</sup> de Labbadie dans une Lettre qu'il m'écrivit en 1725. Ce Médecin, qui étoit Docteur de la Faculté de Montpellier, me communiqua le Traité que je rends aujourd'hui au Public comme un dépôt que je lui dois.

Après m'être appliqué long-tems à l'étude de la médecine, dit M. de Labbadie, je me



## AVERTISSEMENT

trouvai dans une incertitude où je ne pouvois découvrir des principes qui pussent me conduire à la connoissance des maladies. Les variations des Ecrivains , leurs idées vagues , leurs hypothèses qui m'écartoient toujours des voyes que suit la nature , m'avoient jetté dans un embarras dont je ne pouvois me tirer. J'étois dans une espece de labyrinthe dont je ne voyois ni l'issue ni l'entrée. Enfin j'eus recours à l'illustre Auteur de cet Ouvrage : ce qui me consola , c'est qu'il avoit éprouvé les mêmes difficultez qui m'arrêtoient dans l'étude de la médecine. Mais par la

*chose*

## DE L'EDITEUR.

force de son génie, il avoit dissipé les ténèbres dont j'étois encōre enveloppé. Il eut la complaisance de m'expliquer les principes qui lui avoient dévoilé les mysteres de notre art.

Eclairé par ses sçavantes conversations, j'entrai bientôt dans un nouveau jour où je vis clairement les fondemens de la Médecine. Pour ne laisser aucun doute dans mon esprit, ce grand homme, qui venoit de me faire entrevoir tant de lumieres, me communiqua l'ouvrage qu'il avoit fait sur les fièvres, il me permit de tirer une copie de cet Ecrit, & il eut

a iij



## *AVERTISSEMENT*

la complaisance de la corriger & de la lire avec moi. Il me dicta même plusieurs corrections qui n'étoient pas dans son Manuscrit. Ainsi cet ouvrage devint plus parfait entre mes mains, que ne l'étoit celui qu'il m'avoit communiqué.

Mais comme un grand génie se satisfait difficilement, il conçut encore le dessein de donner à ce Traité une perfection qu'il n'avoit pû lui donner à cause de ses occupations. Les observations qu'il avoit faites, n'étoient exposées qu'en abrégé dans le premier essai. Il me les dicta dans toute leur étendue,

## DE L'EDITEUR.

telles qu'elles étoient dans les premiers mémoires où il les avoit détaillées , à proportion qu'elles s'étoient présentées à lui. Il y ajoûta toutes les réflexions nécessaires pour les établir , avec des propositions préliminaires qui doivent servir de principes dans la recherche des causes des maladies : mais l'augmentation la plus considérable , est celle qui forme le troisième Chapitre qu'il me dicta , & qui est entièrement neuf ; c'est la clef de son ouvrage , & le fondement de tout ce qu'il avance dans le détail des causes & des symptômes des fièvres ; ou plû-



## *AVERTISSEMENT*

tôt, c'est une pathologie complète, qui nous apprend quelles sont les causes immédiates de ces maladies, & sans laquelle tout le reste seroit imparfait. Enrichi de ces nouvelles productions, je ne pensai plus qu'à les rendre à l'Auteur pour qu'il les revît, & il eut la complaisance de les corriger de sa propre main.

Telles sont les particularités que m'écrivit M. de Labbadie, au sujet de cet ouvrage original, que je donne aujourd'hui au Public : il renferme toute la Médecine Françoisse. Les Etrangers ne pourront donc plus nous re-

## DE L'ÉDITEUR.

procher notre stérilité ; ils verront dans cet Ecrit , la route nouvelle que leur a tracée un Auteur qui a autant surpassé les Médecins modernes , que *Descartes* a surpassé les anciens Philosophes ; sa doctrine suivie par-tout , se trouve appuyée par les idées des plus grands Médecins. J'oserai le dire avec assurance ; si cet ouvrage ne répondoit pas à l'attente du Public ni à l'idée qu'ont les Médecins de celui qui en est l'Auteur , ce seroit la faute de la Médecine & non de l'Ecrivain : on devroit desespérer de pouvoir jamais éclairer cet art ; le génie, les lu-



## AVERTISSEMENT

mieres , l'expérience la plus longue , ne seroient que des avantages qui pourroient attirer à un Medecin l'estime du Public , mais qui laisseroient la Médecine dans une obscurité profonde & dans une incertitude où l'on ne pourroit se flatter de fixer des principes.

L'Auteur de ce Traité avoit un génie supérieur ; il étoit éclairé des lumieres les plus brillantes de la Physique ; l'Anatomie lui doit des progrès qui ont éclairé la Theorie & la Pratique. L'expérience la plus longue & la plus heureuse l'avoit érigé en Legislateur , & avoit soumis à ses

## DE L'ÉDITEUR.

loix tous les Médecins. Le Public avoit mis le dernier sceau à sa réputation par une confiance qui est toujours le prix du mérite ; toute la France retentit encore des éloges qu'on lui a prodigué ; l'estime universelle qu'il s'étoit attirée , a laissé dans tous les esprits le desespoir de pouvoir le remplacer. On croit donc avec raison qu'on pourra dire de cet Homme illustre, ce qu'Ovide disoit d'Esculape : *Tibi se mortalia sæpè corpora debebunt , animas tibi reddere ademptas fas erit.* J'avois résolu de joindre à cet ouvrage les Aphorismes d'*Hippocrate* expliqués physiquement



*AVERTISSEMENT, &c.*

par le même Auteur : mais j'ai cru que je devois les donner dans un volume particulier , avec quelques Traités Anatomiques que M. de Labadie me confia , j'ai cru qu'il m'étoit permis de les faire imprimer , puisque l'Auteur n'a pu les donner lui-même au Public.



# T A B L E DES CHAPITRES

Contenus dans ce I. volume.

---

## LIVRE PREMIER.

Des causes , des signes , & du  
prognostic des Fièvres.

CHAP. I. *S*ur la nécessité de  
réformer les idées  
qu'ont eû les Médecins , & de  
chercher les causes des maladies  
dans les observations Anatomiques  
& dans les altérations sensibles  
des organes du corps &  
des fluides qu'ils contiennent.  
page 1

CHAP. II. *Observations anatomiques qui sont les fondemens  
de cet ouvrage ; avec des pro-*



# T A B L E

*positions préliminaires , qui ren-  
ferment les moyens par lesquels  
les Médecins peuvent parvenir  
à la connoissance des maladies.*

33

*Observations sur la petite V'érole &  
la Rougeolle.*

40

*Observations sur les Fièvres dou-  
bles-tierces-subintrantes.*

46

*Observations sur les Fièvres mali-  
gnes , pourprées & sans pourpre.*

49

*Observations sur les Fièvres pesti-  
lentielles.*

53

*CHAP. III. Les causes immédia-  
tes des Fièvres malignes , &  
des Fièvres pestilentielles & de  
leurs accidens , doivent être dé-  
duites des altérations du sang.*

69

*CHAP. IV. Des causes éloignées  
des Fièvres malignes & des  
Fièvres pestilentielles.*

138

*CHAP. V. Des signes diagnostics  
des Fièvres malignes.*

202

## DES CHAPITRES.

CHAP. VI. *Des signes caractéristiques de la Peste, par lesquels on prouve que l'on ne doit pas placer cette maladie dans une classe différente de celle des Fièvres Malignes ; & par lesquels on remonte à l'action de ces causes qui produisent les accidens de ces Fièvres & ceux de la Peste.* 234

CHAP. VII. *Des Prognostics des Fièvres Malignes, & des Fièvres Pestilentielle.* 314

---

## LIVRE SECOND.

Des Indications curatives, & de la méthode qu'il faut suivre pour la curation des fièvres malignes, pestilentielle ordinaires.

CHAP. I. *Des Indications qui demandent l'évacuation du sang.* 356



## TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. II. *Indications qu'on peut tirer de la filtration, des qualités & de l'altération de la bile, & qui marquent la nécessité des purgatifs.* 388

CHAP. III. *Des Indications sur lesquelles est fondée la nécessité des émétiques, & des précautions que ces remèdes exigent, par rapport à la diminution du volume du sang, laquelle doit précéder leur usage dans les Fièvres Malignes.* 437

APPRO-



## A P P R O B A T I O N.

**J**'Ai examiné par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Traité des Fièvres Malignes & des Fièvres Pestilentielles*. Je n'y ai rien trouvé qui en puisse faire refuser l'impression. Fait à Versailles, le 10. Août 1741.

SE N A C.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** O U I S par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers , les gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre bien-aimé JACQUES VINCENT, Imprimeur & Libraire de la ville de Paris , nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre , *Traité des Fièvres Malignes , des Fièvres Pestilentielles , & autres* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires ; offrant à cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle dans le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , sur papier & avec des caractères conformes à ladite feuille



imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-scel, & le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons defenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & parécrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donné, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir le lit l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au pre-

mier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cens quarante-un , & de notre Regne le vingt-septième.

PAR LE ROY, en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 560. fol. 552. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 6. Décembre 1741.*

Signé S A U G R A I N , Syndic.

---

## FAUTES A CORRIGER.

### *Dans le premier Tome.*

- P** Age 63. lig. 10. province, lisez, Provence.  
Pag. 66. lig. 19. 1727. lisez, 1723.  
P. 94. lig. 15. d'ædemes, lisez, d'ademes.  
P. 333. lig. 17. fibrile, lisez, fébrile.

### *Dans le second Tome.*

- Pag. 67. lig. 1. *sauvage*, lisez, *chicorée sauvage*.  
P. 112. lig. 18. décomposés, lisez, composés.  
P. 122. lig. 8. on en peut, lisez, on n'en peut.  
P. 126. lig. 12. ôtez la virgule & mettez un point.  
P. 129. lig. 1. effacez, les.  
P. 153. lig. 15. brouillées, lisez, brouillée.





# LIVRE PREMIER.

Des causes , des signes & du  
prognostic des Fièvres.



## CHAPITRE PREMIER.

*Sur la nécessité de réformer les idées  
qu'ont eû les Médecins , & de  
chercher les causes des maladies  
dans les observations Anatomiques  
& dans les altérations sensibles  
des organes du corps & des  
fluides qu'ils contiennent.*

### I.

**S**I les Médecins sont em-  
barassés à développer la  
cause essentielle conte-  
nante des maladies , lors même  
qu'ils en connoissent les évidentes

## 2 *Des Fièvres Malignes*

& les externes ; s'ils ont besoin de recourir à tant de signes , d'avoir égard à tant de circonstances pour se mettre au fait des dépravations de la masse du sang & des altérations qu'elles ont produites dans les organes , & dans leurs fonctions : dans quel embarras ne doivent-ils pas se trouver , lorsqu'ils n'ont aucune connoissance distincte des causes externes des maladies ; & qui ne peuvent établir aucun rapport de leur action avec les altérations du sang & des organes , qui causent les divers accidens des maladies ? J'eus lieu de reconnoître , étant encore jeune , tout ce qu'il y avoit d'embarassant sur ce sujet , lorsque j'eus à traiter les différentes sortes de fièvres , qu'on appelle communément malignes. L'idée de je ne sçai quelle malignité contagieuse , & meurtrière à laquelle tous les an-

ciens Auteurs de Médecine ont attribué la cause externe & interne des accidens effroyables de ces sortes de maladies, me parut si obscure & si peu propre à établir un rapport distinct & certain avec les altérations du sang & des organes sur lesquelles je devois former le caractère essentiel de ces maladies, que ne pouvant fixer aucune altération du sang & des organes sur l'action d'une cause absolument cachée & tout-à-fait inconnue, il me fut impossible d'établir aucune indication certaine pour les guérir; & je me vis dans la dure nécessité de ne les traiter qu'en tâtonnant par analogie & par rapport aux maladies, dont les causes & les altérations qu'elles avoient produites dans le sang & dans les organes, m'étoient clairement connues, & à la faveur des accidens sensibles qui accompa



#### 4 *Des Fièvres Malignes*

gnoient ordinairement ces sortes de maladies, sans pouvoir en attaquer directement la cause essentielle & contenante qui m'étoit tout-à-fait inconnue. Les écrits des anciens & des modernes me furent d'une si petite ressource pour me tirer de l'embaras où j'étois dans la cure de ces maladies, & le tâtonnement m'étoit si insupportable, que je me déterminai enfin à travailler à nouveaux frais & à n'épargner ni peine ni soin pour parvenir à une connoissance claire & distincte de toutes ces espèces de maladies. Ces attributs de malignité, de qualité occulte & *délétère*, que les Anciens avoient donnés, tant à la cause interne qu'externe de ces maladies, me paroissoient bien moins exprimer une modification déterminée de la masse du sang & des organes capables de produire ces grands accidens des fièvres malignes,

*& des Pestilentiellles.* §

que le peu de connoissance qu'ils en avoient : & quoique quelques modernes eussent prêté des idées & des formes sensibles à tous ces mots de malignité , de qualités occultes & délétaires que les Anciens avoient inventé pour couvrir leur ignorance , je trouvois qu'ils leur avoient donné ces formes si gratuitement , & avec si peu de fondement qu'ils avoient laissé leur objet dans l'enceinte des modifications purement possibles , qu'ils s'étoient peu appliqués à s'assûrer de l'existence & de la réalité de toutes ces prétendues causes qu'ils avoient imaginées pour soulager leur esprit , & de se tirer par un effort d'imagination de l'obscurité ténébreuse dans laquelle ces magnifiques termes de malignité, & de qualité délétère se plongeoit ; je trouvai leur poison, leur venin, leur vermine des causes malignes

6 *Des Fièvres Malignes*  
si arbitraires , & si mal propres  
à établir des indications curati-  
ves , uniformes , constantes &  
certaines , que je ne crus pas de-  
voir m'y arrêter ni les prendre  
pour fondement de la cure de  
ces maladies. Je ne voulus les éta-  
blir que sur des causes évidentes  
& sensibles que je me flattai de  
trouver dans la recherche exacte  
que je me proposai d'en faire.

## II.

Ce dédain ou ce mépris que  
je marque ici pour les anciens  
Médecins ne doit pas paroître  
surprenant dans un tems où la  
Physique ne reconnoît d'autre  
autorité que celle de la raison  
& de l'expérience , qui sont les  
pivots , si je puis m'exprimer  
ainsi , sur lesquels elle doit rou-  
ler. Il faut l'avouer , *Hipocrate*  
& *Galien* ne doivent pas avoir  
plus de privileges qu'*Aristote* ;



ils ignoroient la circulation ,  
ils ignoroient donc l'unique  
fondement qu'ait la Médecine :  
ils n'étoient par conséquent que  
des empiriques qui dans une pro-  
fonde obscurité ne marchaient  
qu'à tâtons , & ne pouvoient évi-  
ter des faux pas , qui faisoient  
retomber malheureusement sur  
les malades tout le poids de leur  
ignorance. Leurs successeurs, jus-  
qu'à Harvey , ne méritent pas  
plus d'éloges : asservis , sans rai-  
son , à l'autorité trop respectée  
de ces premiers Auteurs de la  
Médecine , ils ne pouvoient faire  
presqu'aucun progrès , & ils de-  
voient être réduits à la nécessité de  
suivre des idées qu'ils croyoient  
être infailibles , sans avoir pé-  
netré dans les preuves qui les ap-  
puyoient. J'oserai avancer ici sans  
déguisement que de tels Méde-  
cins, quelque célèbres qu'ils soient  
devoient être regardés comme

## 8 *Des Fièvres Malignes*

des esprits incertains, & conduits par un tâtonnement où ils ne pouvoient être fixés par aucun principe. J'ajouterais même qu'ils ne peuvent être regardés, par des esprits éclairés, que comme des *maréchaux ferrans*, qui ont reçu les uns des autres quelques traditions incertaines. Il faut qu'on me pardonne ce terme qui exprime au juste, quoique peut-être grossièrement, la valeur des Médecins qui ont ignoré la circulation & la véritable Physique sans laquelle un Médecin ne pourra jamais être qu'une espèce de garde-malade, ou ce qu'est un arpenteur sans éducation & sans sçavoir, & qui ne peut faire usage du raisonnement, à l'égard d'un géomètre qui agit par principes, & qui a éminemment l'habitude de se servir de ses lumières : habitude qui est non moins nécessaire pour en-

trer dans le fond de la médecine & pour l'exercer en Physicien éclairé, que l'est la pratique ou l'expérience, qui d'ailleurs est toujours telle que l'homme en qui elle réside: de sorte que si la Médecine est entre les mains d'un ignorant ou d'un petit esprit, l'expérience sera une routine ignorante & aveugle, qui satisfera d'autant plus celui qui l'aura acquise, que ses lumières seront plus courtes. Car un ignorant & un esprit borné ne doutent jamais de leur mérite; & comme ils ne peuvent voir que peu d'objets, l'amour propre leur persuade qu'il n'y a plus rien à voir au-delà de ce qui se présente à leurs yeux.

III.

Mais de cette digression qui me paroît nécessaire, & dont chacun pourra facilement faire



l'application , revenons aux anciens Médecins & à leurs écrits. Je ne prétends pas rabaisser leur mérite , je n'accuse que l'ignorance de leur siècle qui ne permettoit pas aux plus sublimes génies de prendre un effort sans lequel les sciences ne sçauroient parvenir au point de perfection où elles peuvent éclairer l'esprit & le fixer dans la connoissance de la vérité. Pour ce qui est des modernes qui ont écrit après Harvey , ils sont plus dignes de censure que les anciens : puisque les lumieres de la Physique les ont , pour ainsi dire enyvrés ou éblouis au point qu'ils ont été seulement plus vains , sans être plus éclairés. Ils ont erré en croyant qu'ils étoient conduits par la lumiere de la vérité , & ils ont insulté sans raison aux Anciens , qui , s'ils étoient plus ignorans , étoient au moins plus

sages & moins présomptueux. Il est bien étonnant, comme le dit un Auteur célèbre, qu'aucun des Médecins modernes n'ait pris un effort qui l'ait élevé au dessus d'Hippocrate, autant que Descartes s'est élevé au-dessus d'*Aristote*, ils n'auroient pas méconnu la vérité, comme ils l'ont méconnue, & ils se seroient élevés à des connoissances plus lumineuses, s'ils avoient pris pour guide l'art de conjecturer de *M. Bernoulli* Ils auroient vû du moins dans cet Ouvrage la condamnation de leur maniere de philosopher & de toutes les vaines opinions auxquelles ils se sont livrés en méprisant les règles sçues, que prescrit cet illustre Auteur. Il n'est donc pas étonnant, que de tant de Médecins vantés, presqu'aucun n'ait soutenu sa réputation dès qu'il a voulu tracer les règles de son art; & que presque tous fas-

sent douter par leurs écrits , s'ils avoient véritablement le mérite que le Public, Juge partial, ignorant, injuste, capricieux en ce qui regarde l'art de Médecine leur a attribué sans les connoître que par des dehors trompeurs; mais je ne parlerai pas de tous les Médecins qui ont écrit depuis *Harvey*. Il est inutile de rappeler les idées d'une infinité d'Auteurs qui ne méritent que d'être réfutés, ou plutôt qui ne méritent pas cet honneur, & qui ont été ensevelis dans un oubli flétrissant, dès qu'ils ont cessé de séduire le Public par des talens souvent étrangers à la Médecine.

## IV.

Je ne m'arrêterai donc qu'à quelques Ecrivains qui ont encore un reste de vie dans la mémoire même des Médecins. *Willis* a dominé long-tems dans les Ecoles, de même que *Sylvius de Léboé*. Mais pleins de présom-



ption ils ont seulement imaginé une route pour se conduire, & ils ont cru avoir trouvé réellement celle qui conduit à la vérité dont ils étoient extrêmement éloignés lorsqu'ils se flatoient de l'avoir saisie ( tant l'esprit de l'homme est aisé à se tromper lui-même). Leur audace n'a produit qu'un exemple contagieux pour plusieurs Médecins, qui après eux se sont égarés dans une suite d'opinions ridicules : ils m'ont égaré moi-même pendant plus de dix-huit ou vingt ans, & ils avoient imbu mon esprit d'un levain d'opinions erronées, que j'ai eu bien de la peine à effacer de mon esprit. *Sydenham* a eu plus de modestie ou plutôt il a senti que son sçavoir étoit fort borné, & dans la crainte louable de s'égarer, il s'est renfermé dans des observations où à la vérité on voit de la sagesse ou

#### 14 *Des Fièvres Malignes*

de la timidité, mais où l'on ne trouve que quelques matériaux épars qui peuvent entrer dans l'édifice de la Médecine, de forte qu'il reste à chercher les autres & à élever ce bâtiment dont cet Auteur n'a jamais conçu le plan ni l'étendue; car sans connoître l'Anatomie, qu'il jugeoit être fort inutile comme il paroît l'assûrer à ses Lecteurs; sans avoir des règles & des principes, il nous a donné assez naïvement ce qu'il a fait ou qu'il a cru avoir fait: & la vérité de ses idées est appuyée dans ses écrits, non sur des raisons & des preuves, qui doivent seules décider de la vérité des opinions, mais sur des événemens qu'il faut croire sur sa parole. Il est certain que ce Médecin si vanté ignoroit la méthode de traiter la pleurésie, & même les fièvres intermittentes: puisqu'il ne veut que quatre fai-

gnées pour guérir les pleurétiques & qu'il ne prescrit le *Kinkina* qu'en dose incapable de surmonter le levain de la fièvre. *Baglivi* chez les Italiens a fait la même figure que *Sydenham* a fait chez les Anglois. Mais il n'est paré que de quelques lambeaux recousus des anciens Médecins, & c'est sous ces lambeaux qu'il a voulu se travestir pour en imposer aux modernes qui lui faisoient ombrage, & qu'il n'a voulu décréditer que pour s'élever au-dessus d'eux, sans avoir mérité cette élévation, par des productions à lui propres. Car ce n'est plus un secret: on sçait qu'il a pris de *Pachioni* son Traité *De fibra matrice*, qui paroît au moins avoir quelque singularité, s'il n'a pas une valeur aussi réelle que le croient quelques Médecins qui, comme lui, ne parlent que d'oscillations.



Je n'ose aller plus loin, de peur de blesser les préjugés enracinés depuis long-tems dans l'esprit des Médecins , & la vanité des nations qui prendroient pour une insulte un jugement libre dont tout homme doit être jaloux dans l'étude des sciences physiques : j'oserois bien moins encore parler des Médecins vivants ; cependant quel vaste champ ne m'ouvrerois-je pas , si je voulois apprécier les Médecins de l'Allemagne qui est si féconde en ouvrages médicaux ; lesquels malgré leur nombre , nous ont très-peu éclairés jusqu'ici à cause de la *Polypharmacie* immense à laquelle tout notre art semble y être réduit. Tout est secret parmi les Médecins du Nord. Chacun a ses *pilules* , sa *poudre calmante* , son *spécifique* , son *remède*

*particulier.* Nul ne donne des indications simples , suivies , raisonnées. Après ce détail si vrai , je ne parlerai que d'un seul homme vivant qui ne paroît pas fait pour suivre les autres , mais pour être suivi , s'il faut juger de lui par sa grande réputation. J'entends ici Monsieur *Boerrhave* qui est l'Auteur le plus sensé qui ait paru en fait de quelques points de théorie. Il a traité fort bien ce qui concerne l'inflammation , sur laquelle je puis assûrer au moins que je l'ai devancé dans mes Leçons , comme mes Eleves peuvent le témoigner à toute l'Europe , où ils sont répandus. Mais sans vouloir ici lui disputer la gloire qu'il s'est acquise , il seroit bien à souhaiter , que pour perfectionner notre art , il cultivât pratique , comme il a cultivé la théorie , & qu'il prît auprès des malades les principes dont son

génie est capable de suivre le fil, quelque loin qu'il s'étende. Je lui rends ce souhait qui est un retour qu'il a mérité, par un souhait qu'il avoit fait pour moi au sujet de la théorie du mouvement du cœur, & dont il pouvoit se dispenser ; mais je le lui rends, sans préjudice de l'estime que je dois à son rare mérite que je ne prétends point attaquer ; puisqu'en fait d'*œconomie animale*, il est à beaucoup d'égards hors d'atteinte, & que je suis prêt de lui rendre justice sur tout ce qu'il nous communiquera avec la même justesse, sur les maladies qui attendent dans son Livre beaucoup d'éclaircissements, de nouveaux principes & de corrections:

## V I.

Tel est mon jugement sur quelques auteurs que les Méde-



cins eux-mêmes ont, pour ainsi dire, canonisés. Le plus grand malheur, c'est que la Médecine est purement traditionnelle. Ceux qui ont long-tems pratiqué & qui étoient seuls en droit d'écrire sur notre art, sont précisément ceux qui n'ont pas écrit. Au contraire ceux qui ont peu pratiqué, & qui dénués par conséquent des connoissances qui leur étoient nécessaires pour écrire, sont ceux qui ont produit presque tous ces livres qui ont fait un tort irréparable à la Médecine & au Public. Ce qui doit nous consoler, c'est que nous avons aujourd'hui des principes clairs, & j'ose me flatter qu'on les trouvera dans mon Ouvrage; & qu'en suivant le chemin que j'ai tracé, on pourra en trouver un plus grand nombre dans l'étude assidue de la nature. Dès qu'on connoîtra mes principes,

## 20 *Des Fièvres Malignes*

ces livres nombreux seront inutiles. Quand même *Hipocrate* & *Galien* n'auroient jamais existés, & que tous leurs successeurs n'auroient jamais écrit : nous pourrions déduire de ces principes clairs dont je viens de parler, tout ce qui a été observé par les anciens & par les modernes. Un grand avantage qui résulte de tels principes, c'est que nous serons débarassés de ces remèdes mal conçus, mal assortis, injustement vantés, aveuglément adoptés ; de tous ces remèdes, dis-je, dont les livres sont pleins. Je l'inculque ici avec le droit que donne une longue pratique. Qu'on se mette bien dans l'esprit que les bons remèdes sont en petit nombre. On doit regarder les inventeurs de ces remèdes si composés, non comme des Médecins, mais comme des empiriques qui ont rassemblé des dro-

gues dont la raison , ni la Physique , ni l'expérience n'ont jamais dicté l'assemblage , & dont l'effet est toujours incertain. Ce sont surtout les Médecins Arabes, qui par une charlatanerie indigne de notre art , ont appris à leurs successeurs à multiplier & à prodiguer de petits remèdes , dont le succès se réduit à amuser le caprice des malades , ou à les asservir plus long-tems à une avidité honteuse : ce sont eux qui ont infecté l'esprit de ces Médecins qui accablent & minent les corps par une foule intarissable d'opiates, de fondans prétendus, de pilules, d'extraits, de poudres, où l'on ne voit qu'une ostentation crédule & intéressée , plus digne d'un charlatan qui étale avec confiance des compositions bisarres & nombreuses , que d'un Médecin qui a la première teinture de son art. Je ne prétends



## 22 *Des Fièvres Malignes*

pas pour cela blâmer l'étude de la matiere médicale , ni autoriser l'ignorance de ceux qui ne connoissant que quelques remèdes , prononcent hardiment contre les autres , comme contre de vaines ressources , & ne les rejettent que parce qu'ils sont incapables de les prescrire avec justesse & d'en construire même les formules. Pour connoître un petit nombre de remèdes , il faut en connoître beaucoup , & il faut par cette connoissance étendue, avoir acquis le droit de mépriser ceux qui sont inutiles ; comme pour connoître les vrais métaux & les pierres précieuses ; il faut connoître presque tous les minéraux. Mais il faut l'avouer à la honte de tant de Medecins & surtout de Theodore de Mayerne qui a rempli l'esprit des Médecins Anglois d'un fatras de recètes incendiaires , dont ils ne font

pas encore entierement désabusés : la saignée, l'émétique, les purgatifs, le mars, le mercure, l'opium, le kinkina, quelques sudorifiques, sont presque les seuls remèdes qui puissent conserver leur réputation, & dont une expérience constante démontre l'utilité. C'est après un long examen & après de longues épreuves que je fais cet aveu qui paroît réduire la Médecine à la misère, tandis qu'il l'a rend plus riche ; puisqu'il en constate les véritables ressources, & qu'il concentre, pour ainsi dire, les forces de cet art, lequel, malgré cette simplicité apparente de remèdes, aura toujours une grande étendue. Il faut rendre justice à la Médecine Française. Cette simplicité que demandoit Monsieur Boile est établie à *Paris* & à *Montpellier*. La Médecine y est débarrassée de ce fatras qui y jette de

24 *Des Fièvres Malignes*  
la confusion, & qui l'accable,  
pour ainsi dire, en d'autres pays.  
J'ose donc, sur les traces des *Bar-*  
*beyracs* & de mes autres prédeces-  
seurs dont j'ai pris la tradition,  
entreprendre d'épurer encore  
davantage un art si précieux &  
plus digne de notre estime que  
toutes les autres sciences humai-  
nes. Je vais tracer ici mes pré-  
ceptes avec une franchise qui  
paroîtra peut-être une espèce de  
présomption à des esprits pointil-  
leux ; mais la vérité est le guide  
que je suis ; & satisfait d'une telle  
ressource, je finis une digression  
qui m'a paru nécessaire, & je re-  
viens à mon projet, & à la suite de  
mes réflexions, au sujet des fièvres  
malignes & de la recherche de  
l'activité de leurs causes.

## VII.

Considérant donc que la cause  
de la mort étonnante de la plus  
grande

grande partie de ceux qui étoient attaqués de différentes espèces de fièvres malignes étoit réellement la même que celle qui avoit produit les accidens funestes dont elles étoient accompagnées ; je fûs persuadé qu'en cherchant & en découvrant la véritable cause de la mort de ceux qui en avoient été attaqués, elle me mettroit sous les yeux la cause contenante, je veux dire les modifications particulieres du sang & des organes qui formoient le caractère essentiel de toutes ces sortes de maladies ; je compris aisément que l'unique moyen de découvrir la cause de mort, étoit de l'aller chercher dans l'intérieur du corps des cadavres ; qu'il falloit y reconnoître & l'état du sang dans les grands vaisseaux & les altérations considérables & sensibles qu'il avoit produit dans les principaux or-



## 26 *Des Fièvres Malignes*

ganes qui en avoient absolument arrêté le jeu & interrompu les fonctions ; je me déterminai d'autant plus volontiers à chercher dans les cadavres de ceux qui étoient morts la cause des grands accidens des fièvres malignes, que j'étois persuadé qu'elle ne pouvoit devenir sensible que par ce moyen ; que je ne pouvois m'assurer des mauvaises dispositions des organes dont les fonctions étoient absolument altérées dans les fièvres malignes ni des modifications vicieuses du sang & des autres liqueurs qui avoient causé le dérangement de ces organes , que par une inspection oculaire. Je sçavois que la santé & la vie ne consistoient que dans un mouvement libre & aisé de la circulation du sang des artères , dans les veines , & dans la facilité que le sang avoit de se décharger de plusieurs sortes

de fluides dans divers couloirs que la nature avoit pratiqués dans le corps pour plusieurs grands usages : & je voyois clairement qu'on ne pouvoit s'assurer des causes de l'interruption de la circulation dans les parties, & de la séparation de divers récrémens dans les différens couloirs qui faisoient tomber toutes les fonctions des organes , & de divers récrémens qui se sépareroient de la masse du sang, qu'en examinant avec soin la disposition des principaux organes , & en les comparant avec leur état naturel , & que l'observation de l'état du sang & des autres fluides étoit d'une conséquence infinie pour établir seurement les vûes curatives qu'on devoit remplir pour la guérison de ces maladies ainsi que de toutes les autres. La nécessité de faire toutes ces recherches & de m'assurer

des causes manifestes & sensibles  
des accidens funestes qui accom-  
pagnoient les fièvres malignes ,  
me parut d'autant plus indispen-  
sable que je savois que la méde-  
cine n'avoit d'autre objet que  
celui de combattre les causes  
sensibles des maladies , & que  
toutes les insensibilités possibles  
& imaginables étant hors de son  
ressort , les Médecins ne de-  
vroient être occupés que de la  
recherche des sensibles , & de  
démêler dans le nombre de celles  
qui pouvoient altérer la circula-  
tion du sang & la séparation des  
récrémens celles qui produi-  
soient actuellement les maladies.  
Ce parti me parut d'autant plus  
sur dans cette recherche , que  
j'étois convaincu qu'on pouvoit  
réduire toutes les maladies à  
deux grandes classes , savoir à  
l'interruption de la circulation  
du sang dans les parties , ou à

l'interruption de la séparation des récréemens dans les différens couloirs du corps : que tous les différens accidens qui troubloient l'économie naturelle du corps , & dont on a fait tant de différentes espèces de maladies , n'étoient proprement que des suites nécessaires des deux grandes classes que je viens d'établir ; je me flatai que connoissant assez bien tout ce qu'il y avoit de sensible dans la structure de tous les organes , ainsi que les modifications sensibles des fluides qui entretenoient leur jeu , je trouverois immanquablement , ou des dépravations sensibles des fluides qui auroient altéré la disposition organique des parties & de leur jeu naturel , ou du moins que connoissant la mauvaise disposition & le dérangement des organes , je pourrois à la faveur de la connoissan-



30 *Des Fièvres Malignes*  
ce de leur état naturel & contre  
nature , parvenir à celle des mo-  
difications vicieuses de la masse  
du sang , & de tous les récré-  
mens qui auroient échappé à mes  
sens & à toutes mes recherches.

### III.

J'eus une belle occasion de  
faire toutes ces recherches ana-  
tomiques au port de Rochefort,  
j'y arrivai à la fin du mois de Fé-  
vrier par ordre de la cour ,  
l'année 1694. La disette étoit  
grande dans tout le royaume,  
& le peuple de ce port en souf-  
froit extrêmement. L'hyver y  
fut assez doux , & le vent du  
midi y souffla presque toujours  
depuis le mois de Mars , jusqu'au  
milieu du mois de Septembre.&  
ne passa que très - peu de jours ,  
de tems en tems au nord-est qui  
étoit très-violent & très-froid.  
Ce port est sur la rivière de la

Charante à couvert du vent du nord par une élévation considérable & par un reste de bois qui le couvre , il a du côté du levant une grande prairie que les hautes marées de la Charante inondent presque toutes les années , & les marées en se retirant , y laissent quantité de marais d'une eau très-limoneuse & très-puante qui se dessèchent l'été , & communiquent à l'air de ce port une odeur de poudre brulée qui s'y fait sentir ordinairement le soir , lorsque le serain commence à tomber , qui est toujours fort dangereux.

Il n'y avoit à mon arrivée d'autre maladie épidémique établie dans cette ville que la rougeolle & la petite vérole , qui y causoient une grande mortalité , & qui durèrent jusqu'au 15. du mois d'Avril ; ces deux maladies me fournirent d'abord les obser-

ventions que je vais rapporter ; mais il faut établir auparavant les principes qu'on doit suivre entrant dans la recherche de la vérité qui s'est cachée aux Médecins durant tant de siècles ; mais auparavant voici quel est mon projet. Mon dessein est de traiter des Fièvres malignes ordinaires & de celles qui ont été appelées pestilentielle, à cause du degré de violence auquel les causes sont montées. Dans cette idée , je divise mon ouvrage en trois livres. Le premier traitera des causes immédiates & éloignées de ces fièvres , de leurs signes , & du pronostic qu'on en doit faire , & tout ce que je dirai là-dessus pourra être appliqué à toutes les espèces des fièvres malignes , puisque toutes leurs causes y seront renfermées avec leurs accidens. Le second traitera de la méthode

qu'on doit suivre 1<sup>o</sup>. dans la cure des fièvres malignes ordinaires, 2<sup>o</sup>. dans la cure des fièvres pestilentiellles, cette méthode sera tirée des indications fondées sur la nature des causes que j'aurai établies. Le troisiéme traitera de la cure des accidens de toutes les fièvres malignes. On voit donc dans ce projet qu'il ne manquera rien dans cet ouvrage de ce qui peut éclaircir la nature des fièvres malignes de quelque espece qu'elles soient.

---

## CHAPITRE II.

*Observations anatomiques qui sont les fondemens de cet ouvrage ; avec des propositions préliminaires, qui renferment les moyens par lesquels les Médecins peuvent parvenir à la connoissance des maladies.*

### I

**T**oute mauvaise disposition des organes ou des fluides



qui roulent dans leurs vaisseaux & qui empêchent l'exercice libre des fonctions naturelles , je l'appelle *maladie*.

## I I

Toute mauvaise disposition des organes ou des fluides qui altèrent les fonctions des organes & qui produit tous les accidens, je l'appelle cause essentielle & contenante de la maladie.

## I I I.

La différence des maladies ou de leurs causes essentielles qui altèrent les fonctions du corps ne peut se tirer que de la différence essentielle & spécifique des dispositions vicieuses des fluides ou des organes , d'où il s'ensuit que les mauvaises dispositions des causes internes des maladies étant égales & spécifiquement semblables , doivent produire les mêmes maladies.

## I V.

Et ces dispositions & ces altérations vicieuses des fluides & des solides du corps de même espèce, peuvent passer par une infinité de degrés en montant du moins au plus, ou en descendant du plus au moins, sans changer d'espèce.

## V.

Il s'en suit que de quelque différence que soient les degrés des mauvaises dispositions des fluides & des organes, suivant le plus ou le moins, ils ne produiront pourtant que la même espèce de maladie; & que les maladies dont la cause essentielle & contenante sera spécifiquement la même ou semblable, produiront les mêmes maladies essentiellement semblables.

## V I.

Il sera donc inutile & superflu

B vj

de multiplier le nombre des maladies dont la cause sera spécifiquement la même ou semblable par rapport aux différens degrés de plus ou moins de la cause interne & constante.

## VII.

Tout agent qui ne renferme dans l'idée qu'on en a aucun rapport avec certains effets déterminés, ne peut être regardé comme cause de ces effets : ou ce qui est la même chose, toute cause doit renfermer dans son idée la puissance de produire certains effets déterminés & un rapport constant avec ces effets.

## VIII.

Pour combattre les causes des maladies, il ne suffit pas de s'en former une idée : mais il est nécessaire d'avoir une certitude physique de son existence.

I X.

La Médecine n'a d'autre objet que celui de combattre les causes dont l'existence est certaine. Toutes les causes qui n'ont d'autre existence que dans notre idée & dans l'imagination, ne faudroit donc être l'objet de la Médecine.

X

Il n'y a que les causes internes qui sont sensibles, & de l'existence desquelles on peut s'assurer par l'*autopsie*, qui soient l'objet de la Médecine. On doit donc en cherchant le rapport des effets ou des accidens internes & sensibles des maladies, tâcher de parvenir à la connoissance de leur cause interne.

X I.

L'unique moyen de découvrir les causes internes des maladies consiste dans l'observation de



l'état des principaux viscères de ceux qui meurent de toutes sortes de maladies ; or les principales parties sont les organes internes renfermés dans les trois cavités du corps , & l'entretien de l'état naturel de ces organes & la guérison de leurs maladies sont le principal objet du Médecin.

## XII.

Mais pour faire des observations justes sur les véritables causes internes des maladies , il faut avoir une connoissance distincte de la construction des organes & de la maniere dont ils opèrent pour l'entretien de la santé & de la vie ; & sans cette connoissance distincte, on ne peut établir aucune cause interne ni de mort ni de maladie.

## XIII.

Les connoissances distinctes

que nous avons de la structure des organes & des fluides qui entretiennent leur jeu, peuvent seules établir toutes les différentes altérations que les uns & les autres peuvent souffrir dans l'exercice de leur fonction naturelle.

XIV.

Il y a plusieurs parties dans le corps qu'on peut regarder comme les principaux organes qui servent à l'entretien de la santé & de la vie & qui sont comme la maîtresse rouë qui fait aller le reste de la machine, & sans laquelle cette machine ne peut subsister.

Voilà le chemin qu'un Médecin doit suivre, ou les principes avec lesquels il doit entrer dans la recherche des vérités qui peuvent lui ouvrir les secrets de la nature. Nous allons d'abord don-

ner les observations faites sur les cadavres ; les observations, dis-je, sur lesquelles toute la Médecine fébrile doit s'élever, si on veut se conduire par des routes sûres : en effet les sens nous découvrent les dérangemens des parties, & les réflexions nous en dévoilent les suites.

*Observations sur la petite Vérole  
& la Rougeolle.*

I.

La petite vérole commençoit par un grand froid & un frisson qui étoient suivis d'une fièvre très-violente, d'une douleur de tête insupportable, d'une nausée & d'un vomissement continuel ; la fièvre relâchoit le trois ou le quatre, & les pustules commençoient à paroître : elles s'élevoient peu & très-lentement, & se trouvoient mêlées de taches

pourprées ou livides. Lorsque la maladie venoit au terme de la supuration, elle s'affaiçoit tout à coup & les malades périssoient subitement. Cette maladie étoit communément accompagnée d'hémorragie, de flux de ventre séreux & dyssenterique, & souvent de pissement de sang; les malades tomboient dans la rêverie ou dans l'assoupissement. Les pustules devenoient charbonneuses dans plusieurs sujets, & ils périssoient ordinairement du quatre au cinq, le septième ou le neuvième de l'éruption. Toutes les petites véroles confluentes furent toujours mortelles, & il en échapa très-peu de ceux dont les grains de petite vérole étoient séparés & entremêlés de taches pourprées.

## II.

Les rougeolles commençoient



42 *Des Fievres Malignes*

par un froid léger, par une lassitude extraordinaire, par une pesanteur de tête, un assoupissement, une toux sèche & importune & une inflammation aux amygdales, une difficulté de respirer considérable avec des nausées ou un cours de ventre: la rougeolle paroissoit le trois ou le quatre, le plus souvent mêlée de pourpre, la fièvre qui relâchoit un peu après l'éruption, se ralumoit le trois ou le quatre, l'oppression devenoit plus grande. Les malades touffoient beaucoup & crachoient du sang, ils étoient très-oppressés, ils passaient de l'assoupissement à la rêverie, leurs diarrhées étoient sanguinolentes, leur ventre devenoit tendu & douloureux, & ils périssoient presque tous avant le septième de l'éruption: ils ne passaient jamais le sept, lorsque le pourpre ou les taches livides

arrivoient depuis le quatrième jour de la maladie jusqu'au septième. Toute espérance de retour étoit perdue : les malades périssoient en vingt quatre heures. Les urines furent presque toujours rouges & chargées tant dans la petite vérole, que dans la rougeolle, la langue toujours humide dans la petite vérole, & toujours sèche dans la rougeolle.

### III.

Je trouvai dans tous ceux qui étoient morts de la petite vérole le cerveau engorgé de sang d'un rouge foncé ou livide, souvent inondé de sérosités claires ou fanieuses, le poumon plus rarement altéré, le foye engorgé de sang, l'estomac & les intestins rougeâtres, & leurs vaisseaux trop apparens; & tant les membranes du cerveau que la superficie du poumon, de l'estomac

#### 44 *Des Fièvres Malignes*

& des intestins parsemés en plusieurs endroits , de pustules de petite vérole avortée ; la vésicule du fiel étoit toujours rempli d'une bile épaisse , verdâtre ou noirâtre , & le sang paroissoit absolument dissout dans les gros vaisseaux.

#### IV.

Le cerveau , le poûmon le foye , l'estomac & les intestins se trouverent constamment engorgés de sang , d'un rouge foncé ou livide dans tous ceux qui moururent de la rougeole ; & le cerveau, la cavité de la poitrine, le bas ventre se remplirent le plus souvent d'une sérosité fanieuse. Plusieurs endroits de l'estomac & des intestins étoient parsemés , ainsi que le poûmon & les membranes du cerveau , de taches pourprées ou livides , la vésicule du foye se trouva remplie comme dans la petite

vérole d'une bile porracée ou noirâtre.

## V

Ce que je remarquai de plus singulier dans ces ouvertures , c'est que je ne trouvai aucune goutte de sang , ni dans la veine cave , ni dans les ventricules du cœur dans trois sujets , dont deux étoient morts de la petite vérole & le troisième de la rougeolle. Tout le sang s'étoit résout en air. Tant la veine cave , que les ventricules du cœur , en paroissoient tendus , comme si on les avoit soufflés à dessein. Toutes les parties du corps paroissoient aussi blanches que si on les avoit lavées. Il ne restoit qu'une légère teinture de rouge en certains endroits du cerveau & dans le foye , & je ne crois pas qu'on eut pû tirer de tous ces sujets la valeur d'une demie once de sang.



Ils avoient eû une fièvre très-violente , le pouls plein , tendu & véhément , vingt-quatre heures avant leur mort. L'un de ceux-là ayant été saigné , étoit mort avant qu'on eût achevé de remplir la troisiéme palette.

*Observations sur les Fièvres doubles-tierces subintrantes.*

I.

A la rougeolle & à la petite vérole succedoient des fièvres subintrantes dont les redoublemens commençoient par une douleur de tête effroyable qui étoit suivie d'une nausée , & d'une douleur d'estomac inexprimable. A ces accidens se joignoit une démangeaison universelle si insupportable qu'elle obligeoit les malades à se gratter excessivement jusqu'à se mettre la peau tout en sang , & cette démangeaison im-

portune étoit accompagnée d'une enflure générale de toutes les parties du corps , enflure purement flatueuse, & qui se dissipoit à la chute des redoublemens par une légère moiteur ; j'eus même le malheur d'en être attaqué. Les malades tomboient dans l'assoupissement ou dans la rêverie, & mouroient avec un ventre excessivement tendu & douloureux. Cette fièvre ne se terminoit heureusement que par des sueurs abondantes qui jettoient le malade dans un épuisement extraordinaire, & duroit sept ou huit jours. Elle ne finissoit que par une abondante salivation d'une humeur fade ou salée qui duroit ordinairement quinze jours ou trois semaines. L'usage du kinkina aigrissoit la fièvre dans tout le commencement. Elle ne cédoit qu'aux purgatifs réitérés en grands lavages ; & on ne pou-

## 48 *Des Fièvres Malignes*

voit employer le kinkina qu'après le onzième jour , lorsque les grandes fièvres avoient commencé. Cette espèce de fièvre fit périr beaucoup d'habitans , & dura depuis environ le quinze du mois de May , jusqu'à la fin du mois de Juin.

### II.

Je trouvai le cerveau de ceux qui en moururent , ainsi que le foye , l'estomac & les intestins constamment engorgés de sang , d'un rouge foncé tirant sur le noir & le plombé , le cerveau souvent inondé de sérosités claires ou sanieuses qui s'étoient aussi échappées en quantité dans la capacité du bas ventre. Je trouvais dans plusieurs de ces sujets des abcez sanieux , dans le cerveau , dans le foye , & la vésicule du fiel remplie d'une bile verte ou d'un jaune très-foncé : le sang  
se

se trouva dissout dans les gros vaisseaux , & semblable à une lavûre de chair.

*Observations sur les Fièvres  
malignes , pourprées &  
sans pourpre.*

I.

Quoique ces fièvres causassent une grande mortalité , elle augmenta considérablement à l'arrivée des fièvres malignes pourprées & non pourprées , qui régnerent sur la fin du mois de Juin. Le mal commençoit par un grand frisson ou un froid glaçant, une douleur ou une pésanteur de tête , une lassitude & un abattement de force extraordinaire. Le pouls se faisoit à peine sentir dans le froid , tant il étoit petit & enfoncé. A ces premiers accidens se joignoit une nausée & un vomissement presque con-



tinuel, puis un cours de ventre séreux ou bigaré de plusieurs sorties de couleurs, de jaune, de verd, de cassé & de noir. Ces évacuations devenoient très-souvent sanglantes; le pouls se relevoit très-difficilement; les malades ne se réchauffoient qu'à peine, & ne revenoient point à la chaleur naturelle pendant les deux premiers jours. Il en mourut même quelques-uns dans deux ou trois jours dans le froid, qu'on ne put jamais réchauffer. En général le pouls brilloit peu jusqu'au quatre de la maladie; il devenoit ou presque semblable, ou naturel, ou très-fiévreux & très-foible depuis le quatre jusqu'à la fin de la maladie. Les taches pourprées commençoient à paroître dans quelques-uns le quatre de la maladie, & dans d'autres, les jours suivans; la fièvre redoubloit tous les jours

sur le soir , & les malades tomboient dans la rêverie ou dans l'assoupissement du quatre au cinq, & elle continuoît jusqu'à la fin de la maladie. Le plus grand nombre en périssoit ; & ceux qui en échapoient , ne le faisoient que par des sueurs critiques qui arrivoient le 7. le 11. & le 14. Les urines demeuroient claires & ambrées jusqu'au quatre, & ne commençoient à devenir rouges & d'une couleur foncée que lorsque la fièvre s'allumoit : elles venoient ordinairement en petite quantité , & dépofoient un sédiment briqueté ; le ventre se tendoit souvent , & l'hypocondre droit étoit tendu & très-douloureux ; plusieurs saignerent du nez, & ce fut toujours un signe pernicieux , ainsi que la suppression d'urine , lorsqu'elle arrivoit du six au sept , ou du dix à l'onzième ; peu moururent avant le

52 *Des Fièvres Malignes*  
sept, plusieurs moururent le septième, & ceux qui échaperent porterent la maladie jusqu'au quatorzième & jusqu'au dix-huitième & au vingt-unième.

## II.

Le sang de ceux qui moururent de cette espèce de fièvre avant le quatrième jour, se trouva caillé dans la veine-cave & dans les ventricules du cœur; le cerveau fut toujours engorgé de sang d'un rouge foncé ou livide dans toute la substance; le foye fut pareillement enflâmé & engorgé de sang. Toutes les ramifications de la veine-porte étoient très-apparentes & remplies d'un sang grumelé, l'estomac & les intestins étoient rouges, enflâmés & parsemés de taches livides. A l'égard de ceux qui moururent le sept, & dont la fièvre avoit été violente, le

Sang se trouva liquide dans les vaisseaux & dans les ventricules du cœur, & très-épais & à demi caillé dans ceux qui étoient morts le sept, avec le pouls petit & languissant, & dont la chaleur de l'habitude du corps avoit été très-moderée & peu au dessus de la chaleur naturelle. Je trouvai dans plusieurs, qui étoient morts le sept, une sérosité sanieuse répandue entre les membranes du cerveau & dans la capacité du bas ventre.

*Observations sur les Fièvres  
pestilentielles.*

I.

Cette espèce de fièvre qui causoit déjà beaucoup de ravage dans le mois de Juin, se rendit beaucoup plus meurtrière, & devint pestilentielle le mois de Juillet & d'Août suivans ; les



#### 54 *Des Fièvres Malignes*

malades tomboient d'abord dans un grand frisson ou dans un froid glaçant , avec un grand mal de tête ou une pésanteur accablante , une petiteffe de pouls , & un abattement des forces inexprimable , avec une agitation continuelle des membres. Leur visage devenoit have, plombé & cadavéreux , leurs yeux étoient ternes , ou étincelans ; ils étoient tourmentés de naufées ou de vomissemens continuels ; ils tomboient fréquemment en syncope , & plusieurs moururent sans avoir repris la chaleur naturelle , froids comme du marbre, dans l'assoupissement, & comme dans une yvresse , dans la sueur froide : entre ceux qui revenoient du froid à la chaleur naturelle , il y en eut dont la fièvre fut très-moderée , le pouls toujours enfoncé & petit , qui périrent le 6. ou le 7. de la

maladie sans autre accident que celui des taches pourprées ou livides dont toute la peau se couvroit le quatre ou le cinq, avec un flux de ventre coliquatif sans beaucoup de changement dans les urines que par rapport à leur quantité qui étoit beaucoup moindre que dans le naturel.

II.

Le plus grand nombre se releva du froid, & la fièvre se ralluma communément très-moderée, rarement fut-elle violente, le pouls fut toujours inégal, petit & mou, leur peau fut couverte de taches pourprées ou livides dès le 3. ou le 4<sup>e</sup>. jour. Presque tous eurent des parotides ou des bubons axillaires; les bubons inguinaux furent rares. Ceux en qui les bubons ou les parotides parurent le 4. le 5. ou le 6. périrent tous; il n'é-

56 *Des Fièvres Malignes*

chapa que ceux en qui les bubons & les parotides ne parurent que le 7. ou le 9<sup>e</sup>. jour de la maladie avec une rémission considérable de la fièvre & de tous les autres accidens. Plusieurs eurent des charbons à la tête & aux mains , & aucun de ceux qui en eurent n'en échapa ; tous ceux qui périrent, moururent dans la rêverie & dans l'assoupissement avec le ventre tendu & l'hypocondre droit douloureux. Presque tous furent travaillés par des cours de ventre séreux , verdâtres , noirâtres , poissés ou sanguinolens & dyssenteriques. Les hémorragies du nez furent très-fréquentes dans la plupart des malades, & les urines furent presque toujours ou rouges ou très-foncées en couleur, & déposoiert un sédiment rougeâtre & briqueté , depuis le 4. jusqu'à la fin de la maladie , ayant été

cruës ou naturelles depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'augment : cette maladie, qui fit périr les deux tiers de ceux qui en étoient attaqués, ne relâcha & ne finit que par de grandes pluyes qui arriverent à la fin du mois d'Aout, & qui remirent de l'eau dans toutes les mares & dans tous les marais desséchés de la prairie.

I I I.

Je trouvai le sang caillé dans la veine-cave & dans les ventricules du cœur de tous ceux qui étoient morts avant le 4<sup>e</sup>. jour de la maladie, très-épais & peu coulant dans tous ceux qui l'avoient porté jusqu'au 7. au 9. & au 11. Le cerveau, le foye, l'estomac & les intestins engorgés de sang d'un rouge foncé, livide & charboneux. Dans la plûpart, les membranes.



du cerveau , la superficie de l'estomac & des intestins étoit parsemée de taches livides ou pourprées avec plusieurs places charbonnées semblables à celles qui avoient paru en divers endroits de la peau; je trouvai des abcès sanieux dans la substance du cerveau , ou dans le foye de quelques sujets , & de la sérosité claire & sanieuse répandue entre les membranes du cerveau , ou entre la pie mere & la substance corticale, qui l'avoit absolument relâchée. La substance du foye se trouva dans quelques sujets réduite presque en bouillie , & tous ceux qui avoient porté la maladie jusqu'au 7. ou jusqu'au 11. eurent des sérosités répandues , jaunâtres ou sanglantes dans la cavité du bas-ventre. Le p<sup>ou</sup>mon se trouva presque toujours le moins affecté de toutes les parties internes, quoiqu'il parût quelquefois engorgé de sang.

## IV.

La cause interne de la mort d'un si grand nombre de fébricitans , me parut manifeste par le raport que je fis de l'état du sang , de son épaisissement avec l'engagement & l'engorgement des vaisseaux des principaux organes , & par celui des altérations que je trouvai dans le cerveau , dans le foye , dans l'estomac , & dans les intestins , & le raport qu'avoient ces altérations du sang & des organes avec les grands accidens qui avoient accompagné toutes ces maladies : j'en vis si distinctement & si clairement la cause , que je fus étonné que tant d'habiles Médecins tant anciens que modernes, eussent pris le change dans une matiere sur laquelle il étoit si aisé d'avoir des éclaircissemens , & qui n'é-

toient pas hors de la portée des sens. Je fus surpris qu'ils eussent eû recours à des causes occultes, venimeuses & délétères , ou à des poisons , ou à des vers pour leur imputer tous les funestes effets de la grande mortalité que causoient les fièvres malignes : tandis qu'ils pouvoient , à la faveur de l'ouverture des cadavres, se conduire aisément à la connoissance d'une cause très-simple & très-sensible qui se feroit aisément présentée à leurs yeux.

## V.

C'est dès ce tems-là que bannissant toutes les idées confuses de malignité , & leur en substituant de plus claires & de plus sensibles dans toutes les fièvres qu'on appelle vulgairement malignes , je commençai à établir une méthode plus assurée de les traiter , & d'en prévenir les suites

funestes ; & fondé sur des indications claires & distinctes que je tirai de la connoissance de l'état du sang & des organes dans ces sortes de maladies , j'ouvris les yeux sur toutes les fautes que j'avois faites jusqu'alors dans leur cure ; je compris la raison de leur incurabilité , lorsque leur cause étoit parvenue à un certain point de grandeur ou qu'elle avoit été négligée dans le commencement de son action. Je vis la route qu'il faisoit tenir pour en prévenir les suites funestes toutes les fois que je trouvai les secours pratiques.

VI.

Quelque avantageuse que j'aye trouvé cette méthode , & quelque solides que fussent les fondemens sur lesquels je l'avois établie ; j'ai toujours cru qu'on ne sçauroit prendre trop d'é-



## 62 *Des Fièvres Malignes*

claircissement & trop de précaution dans une matiere si importante, & qu'il étoit du bien public de confirmer la méthode de guérir ces grandes maladies & d'éclaircir leur nature par une longue suite d'observations. C'est dans cet esprit que je n'ai jamais laissé échaper aucune occasion de faire ouvrir les cadavres de ceux qui sont morts depuis ce tems-là de toutes les espèces de fièvres malignes qui ont régné dans tous les endroits où je me suis trouvé, & spécialement à Paris, les années 1709. 1711. & 1714. Les observations que j'y ai faites & celles de plusieurs de mes Elèves, se sont trouvées si conformes à celles que je fis à Rochefort, que je crois aujourd'hui les fondemens théoriques & pratiques des indications de toutes les espèces de fièvres malignes absolument inébranlables & suf-

fisantes pour établir une méthode de les traiter ; méthode, dis-je, générale , uniforme & moins exposée aux tâtonemens que toutes celles qu'on lit dans divers Auteurs de médecine.

VII.

Je me suis déterminé à la donner au Public plutôt que je n'aurois cru par rapport à la maladie qui ravage la province , & j'ai cru qu'il étoit important de la donner soutenue de toutes les observations anatomiques , de toutes les inductions & de toutes les conséquences naturelles que j'avois tirées de mes principes pour l'établissement du caractère essentiel de toutes les différentes sortes de fièvres malignes ; qu'il étoit nécessaire de détruire certaines idées confuses de malignité & de communicabilité qu'on attribue à ces sortes de maladies , d'autant

plus que quand même elles seroient fondées en raison, elles causent de plus grands maux à la société par la terreur qu'elles répandent & par les précautions barbares qu'on prend pour se garantir de la contagion de ces maladies, que si elles se répandoient avec toute leur violence & leur prétendue communicabilité, sans que les Médecins & le vulgaire en eussent le moindre soupçon.

## VIII.

Pour l'exécution de ce dessein, & pour faire revenir les Médecins de l'ancien préjugé où sont la plûpart sur la cause extraordinaire des fièvres malignes & sur leur communicabilité, j'ai cru que la meilleure méthode que je pouvois prendre, étoit celle que j'avois suivie pour me déprévenir moi-même & de leur tracer toutes les routes que j'a-

vois tenuës pour parvenir à une connoissance claire & distincte de la cause essentielle & contenant de toutes ces maladies, & pour l'établissement des indications curatives qu'il falloit suivre pour les guérir & en prévenir les suites funestes. Cette méthode m'a paru d'autant plus nécessaire, qu'engageant à un grand détail & à lier les idées les unes avec les autres, il étoit très-aisé à un Lecteur attentif de me redresser & de se redresser lui-même, si j'avois manqué dans quelque dénombrement essentiel ou dans quelque rapport nécessaire pour en tirer les conséquences qui devoient en résulter naturellement; qu'enfin les Médecins qui auroient plus de génie & de plus grands talens pour la pratique que je n'en ai, pourroient plus heureusement travailler sur ce



plan , pour dresser une histoire exacte de toutes les maladies qu'on comprend ordinairement sous le nom de fièvre maligne. Au reste cet ouvrage avoit été ébauché après mon retour de Rochefort. Mes idées qui étoient devenues plus distinctes sur la théorie & sur la pratique , se sont épurées peu - à - peu. Depuis le commencement de ce siècle , il ne s'est point passé d'année, où je n'aie corrigé & augmenté le canevas de ce Traité. Enfin lorsque la peste a ravagé *Marseille*, je l'ai refondu sur mes dernières idées & mes dernières observations. Depuis même l'année 1720. jusqu'à cette année 1727. j'ai continué mes corrections.

## IX.

Mais avant que d'entrer dans aucun détail des avantages qu'on peut tirer des observa-

tions que j'ai faites sur toutes les espèces de fièvres malignes pour en découvrir la cause interne & le véritable caractère, il est important de savoir au juste, en quel état on a trouvé le sang & les principaux viscères dans les cadavres de ceux qui sont morts de la fièvre pestilentielle à Aix & à Marseille; & je ne crois pas qu'on puisse mieux s'en éclaircir, que par une attention exacte à l'ouverture des cadavres de plusieurs pestiférés, que M. Chicoyneau, Chancelier de la Faculté de médecine de Montpellier, & Verny docteur de la même Faculté, ont donné au Public; ces Messieurs que la Cour avoit envoyés pour secourir ces deux malheureuses villes & qui s'y sont distingués, ainsi que plusieurs autres Médecins, par leur intrépidité, par leur humanité compatissante & consolante pour les malades dans le tems que la

terreur de la contagion avoit faisi tous les esprits , & que les pestiférés étoient absolument abandonnés dans leurs maisons ou traînés impitoyablement dans les ruës qui n'étoient remplies que de cadavres ou de mourans ; ces Messieurs , dis-je , ont courageusement entrepris de faire ouvrir plusieurs cadavres ; & j'ai trouvé tant de rapport de leurs observations avec les miennes , & elles m'ont confirmé si bien dans les idées que je pris à Rochefort sur le caractère des fièvres pestilentiellles & autres malignes , & sur la maniere de les traiter , que j'avois d'abord projeté de les mettre ici en parallele avec les miennes ; mais pour ne pas surcharger mon traité , je renvoye mes Lecteurs à leur ouvrage où elles sont très-bien détaillées. Je vais présentement tourner uniquement mes vûës sur la re-

cherche des principes qu'on peut établir en rapprochant les connoissances, tirées de l'économie animale, des observations que je viens de détailler : ce n'est que de cette façon qu'on peut faire usage de ce que l'on découvre par l'anatomie dans les cadavres.

---

### CHAPITRE III.

*Les causes immédiates des Fièvres malignes, & des Fièvres pestilentielles & de leurs accidens, doivent être déduites des altérations du sang.*

#### I.

Toutes les altérations sensibles qu'on a découvertes par l'ouverture des cadavres des fébricitans de toutes les espèces de fièvres malignes, se réduisent



à l'observation d'un sang épaissi & caillé dans les grosses veines & dans les ventricules du cœur de tous ceux qui en sont morts précipitamment dans trois ou quatre jours, & dans l'engorgement des vaisseaux du cerveau, du pòumon, du foye, de l'estomac & des intestins, à la rougeur foncée ou à la lividité gangréneuse ou charbonée de toutes ces parties. Toutes ces altérations tant du sang que des parties, étant des modifications très-manifestes & très-sensibles, dont on peut se former une idée claire & distincte, il n'y a qu'à voir si l'idée qu'on en a, renferme la puissance de produire tous les accidens considérables qui accompagnent la fièvre maligne & la fièvre pestilentielle; si elles sont capables de faire périr un si grand nombre de malades: car si l'on trouve ~~dans~~ les funestes accidens

qui accompagnent les fièvres malignes clairement renfermés dans l'idée de la puissance de ces altérations sensibles de la masse du sang & des organes qu'on voit à l'aïse dans les cadavres fébricitans de fièvre maligne ; & si l'on trouve dans l'idée de la nature & de la puissance des causes ordinaires, évidentes & générales, un rapport nécessaire avec toutes ces altérations sensibles du sang & des organes ; on sera en droit de conclure hardiment que la cause essentielle & contenante de toutes les fièvres malignes étant du nombre de celle qu'on connoît clairement & distinctement avec tous les rapports qu'elle a, tant avec les accidens qui accompagnent ces maladies, qu'avec les causes évidentes & générales des maladies ordinaires & communes ; c'est sans aucune raison que les Anciens ont

## 72 *Des Fièvres Malignes*

fait de la peste & des fièvres malignes une espèce différente de toutes les maladies communes & les plus connues , & qu'ils en ont rapporté la cause interne & externe à la classe des causes occultes & malignes ; & que les modernes se sont tourmentés à plaisir & sans aucune nécessité à imaginer des causes nouvelles, extraordinaires & merveilleuses, différentes des générales, des plus communes & des plus certaines , pour leur attribuer les accidens surprenans de la peste & des autres fièvres malignes.

### II.

Et pour faire cette recherche avec quelque ordre, il faut trouver d'abord le raport que peut avoir le sang épaissi, grumelé ou caillé , 1<sup>o</sup>. avec l'engorgement , 2<sup>o</sup>. avec les accidens des principaux viscères , pour passer ensuite

ensuite à la découverte des rapports qu'ont toutes ces altérations sensibles des viscères avec les funestes accidens des fièvres malignes & la mort d'un si grand nombre de fébricitans de cette espèce. Or dans cette recherche, en allant du connu à l'inconnu, de ce qui est proche à ce qui est éloigné, dès que nous aurons établi les causes de tous les accidens des fièvres malignes, nous connoîtrons la cause de ces fièvres en général, puisqu'elles ne résultent que de l'assemblage des accidens : ensuite nous partirons de cette cause prochaine pour nous élever jusqu'aux causes éloignées ; & parce qu'on ne peut former un juste rapport d'une chose avec une autre sans en connoître clairement la nature, il faut voir si celle qu'on peut se former d'un sang épaissi, caillé ou gangrené, est



#### 74 *Des Fièvres Malignes*

celle où l'on voit clairement & distinctement la puissance de produire tous ces engorgemens des vaisseaux des viscères. Or l'épaississement & le grumèlement d'un fluide étant une modification contraire à sa fluidité naturelle ; & la fluidité d'un liquide ne consistant que dans la petitesse , la désunion de ses parties & la facilité qu'elles ont à céder à l'impulsion de tous les corps qui leur sont appliqués ; il s'ensuit que l'épaississement & le grumèlement du sang étant une modification contraire à sa fluidité, ne consistera que dans la grossièreté de ses parties, dans leur réunion & dans la difficulté qu'elles auront à céder à l'impulsion des corps qui leur seront appliqués. Cette idée d'un sang épais & grumelé est claire & distincte ; elle est d'ailleurs fondée sur la difficulté que le sang épais &

caillé a à couler, sur la résistance qu'il fait aux doigts & sur la facilité qu'il a de se soutenir, ainsi que les corps solides, dans une figure constante. La nature du sang épais, grumelé ou caillé est donc clairement connue, & l'on peut aisément découvrir dans son idée la puissance de produire ou de ne pas produire tous ces engorgemens des vaisseaux des viscères.

### III.

Or parce que l'engorgement des vaisseaux des viscères ne consiste précisément que dans l'obstruction des réseaux artériels qui empêchant le sang qui y aborde continuellement par les grands troncs de passer dans les veines, en fait distendre toutes les mailles; il s'ensuit évidemment que si un sang épais, caillé ou grumelé est capable de produire des obstructions & de boucher

76 *Des Fièvres Malignes*

en général les réseaux artériels, il pourra être regardé comme ayant la puissance de produire les engorgemens des viscères, & aura un rapport nécessaire avec cet effet. Or l'obstruction de quelque vaisseau & de quelque canal que ce soit, solide ou fluide, ne consistant que dans l'engorgement fait par un corps mou ou solide qui en remplit la cavité & qui empêche tout autre corps qui s'y présente de passer outre; il s'ensuit que le sang devenu épais, grumelé ou caillé doit s'arrêter dans les réseaux artériels & remplir leurs cavités ou celle de leurs épanchoirs qui le conduisent dans les veines, alors l'impulsion du sang qui est poussé dans les réseaux artériels ne sera pas capable de faire marcher & passer outre les parties qui se sont engagées dans les épanchoirs des réseaux artériels;

& la contraction de leur membrane sera trop foible pour faire glisser les parties du sang ainsi arrêté dans leur cavité les unes sur les autres, & pour les faire passer dans les veines: on pourra donc conclure qu'un sang épais, caillé ou grumelé renfermera dans son idée la puissance de former des obstructions dans les réseaux artériels des viscères, & d'y produire l'engorgement & le gonflement qu'on trouve dans leurs vaisseaux. Or l'idée d'un sang épais, grumelé ou caillé renferme celle d'une liaison étroite de leurs parties & de la difficulté qu'elles ont de glisser les unes sur les autres, de se séparer, & de couler à la file, lorsqu'elles sont poussées & pressées; & toutes ces modifications sont contraires à l'idée de la fluidité que demande le sang pour couler & passer aisément



à travers les petits réseaux artériels qui le conduisent dans les veines. Il s'arrêtera donc & bouchera les réseaux artériels toutes les fois que la puissance impulsive & compressive du cœur & des membranes des vaisseaux se trouvera inférieure à celle qui tient les parties du sang liées les unes avec les autres, les retiendra en place & les empêchera d'en changer, de glisser les unes sur les autres, & de se prêter à la force impulsive & compressive du cœur & des artères. Or dans les fièvres malignes, il y a constamment une obstruction & un engorgement des vaisseaux des principaux viscères, & il y a un rapport nécessaire de cette modification du sang contre nature & d'ailleurs très-sensible & très-connuë avec les altérations qui résultent de l'obstruction des réseaux artériels dans tous les viscères,

## IV.

J'ai donc trouvé dans l'idée claire & distincte du sang épaissi, caillé ou grumelé, qu'on voit dans les vaisseaux des malades de fièvres malignes, la puissance de produire des obstructions dans les vaisseaux artériels de toutes les parties, & des engorgemens considérables dans les vaisseaux de tous les visceres. Cette modification du sang très-sensible à la vûë & au toucher, toute simple qu'elle est, est capable de produire toutes ces grandes altérations dans les visceres lesquelles ne viennent que par l'engorgement de leurs vaisseaux. La puissance d'un sang trop épais, caillé ou grumelé étant pleinement connue, ainsi que son rapport avec l'obstruction des réseaux artériels, il n'y a plus qu'à examiner le rapport de

l'obstruction des réseaux artériels avec le gonflement & l'engorgement des vaisseaux, avec la rougeur extraordinaire des parties ou de leur lividité. Or parce que l'obstruction des épanchoirs des réseaux artériels étant insurmontable à l'impulsion du sang que le cœur y pousse, ainsi qu'à la contraction des membranes des réseaux artériels, il s'ensuit que le sang qui abordera continuellement dans les réseaux artériels dont les épanchoirs sont bouchés, se réfléchissant sur lui-même & sur leurs côtés, en remplira la cavité & les dilatera extraordinairement & fort au-delà de leur naturel; & parce que plus les réseaux artériels sont dilatés & remplis de sang, plus ils doivent devenir apparens & sensibles; & plus la quantité du sang qui les remplit est grande, plus la

superficie des parties dont les réseaux artériels sont engagés, doit prendre une couleur rouge plus foncée que dans l'état naturel ; il s'ensuit que la dilatation extrême des réseaux artériels rendra la superficie de toutes les parties dont les vaisseaux sont engorgés de sang d'un rouge plus foncé que dans l'état naturel , & que tous les plus petits canaux du sang s'y rendront très-apparens.

V.

Et parce que des tuyaux aussi simples & aussi extensibles que le sont les réseaux capillaires des artères ne scauroient être dilatés au-delà de leur naturel , sans faire souffrir une dilatation extraordinaire à toutes les embouchures des vaisseaux lymphatiques qui nourrissent leur tissu & celui des parties : & le



diamètre de ces embouchures ne pouvant augmenter sans donner entrée aux parties déliées de la lymphe nourriciere , mais encore aux parties les plus grossières , qui sont comme la matrice & le véhicule de la partie globuleuse & de tous les récremens de la masse du sang , je conclus qu'un sang épais , arrêté dans les mailles des réseaux artériels de quelque partie que ce soit , recevant continuellement une nouvelle impulsion de ce qui arrive par le tronc des artères , doit non-seulement en dilater les côtés , mais pousser encore dans leurs vaisseaux lymphatiques nourriciers , avec les parties grossieres de la lymphe , les globules du sang qui s'y trouvent mêlés.

## V I.

Et parce que les vaisseaux

lymphatiques des réseaux artériels fortant de tous leurs côtés & concourant ensemble dans toutes les espèces des mailles , y forment de nouveaux réseaux avant que de gagner & de former les grands troncs des veines lymphatiques qui rapportent la lymphe dans les glandes conglobées ou dans les veines ; je conclus que la lymphe grossière & rougie par le mélange des globules du sang entrant de tous côtés dans les réseaux lymphatiques renfermés dans l'aire des mailles des réseaux artériels , doit leur faire prendre une teinte de rouge qu'elles n'avoient pas , & que les parties dont les réseaux artériels sont engagés , même les plus blancs & celles que les Anciens appelloient spermatiques , en doivent prendre une couleur de rouge foncé. Et parce qu'un sang arrêté dans

les vaisseaux artériels d'une partie , en gonfle également les tuyaux du sang & ceux de la lymphe nourriciere ; je conclus qu'il doit en augmenter le volume de tout l'excès du sang ou de la lymphe qui y est arrêtée , & que la partie en doit devenir plus élevée & d'un volume plus grand.

## VII.

Et parce que je sçai par expérience que le sang & la lymphe ne peuvent s'arrêter dans quelque'endroit que ce soit sans y prendre un mouvement de fermentation & de corruption , & qu'un tel mouvement doit en échauffer considérablement les parties ; je conclus que le sang & la lymphe impure ne peuvent s'arrêter dans les réseaux artériels & lymphatiques sans s'échauffer & sans y pro-

duire une chaleur excessive. ( Or on n'entend par une inflammation , que l'élévation d'une partie avec de la rougeur & de la chaleur ). Je conclus donc qu'un sang arrêté dans les réseaux de quelque partie que ce soit , doit y produire une véritable inflammation.

### VIII.

Mais parce qu'un sang arrêté dans les réseaux artériels & lymphatiques d'une partie , ne s'y échauffe pas tout à coup & sans une digestion préalable , j'appellerai cet état d'élévation d'une partie , dont les réseaux artériels & lymphatiques sont engagés & tendus de sang & de lymphe impure & sanglante , une simple disposition inflammatoire , laquelle est la cause générale des fièvres malignes.



## I X.

Et parce qu'on ne peut douter que le sang ne puisse être plus ou moins épais , & les engagements des réseaux artériels plus ou moins considérables , par rapport aux divers tempéramens ; & qu'un sang doux , gras & balsamique dans les tempéramens sanguins , ne doive être plus susceptible de l'impression des causes coagulantes de la masse du sang , que ne l'est un sang salin , plus délié & plus chargé d'humeurs bilieuses , comme il l'est dans les tempéramens bilieux ; & que produisant un plus grand gonflement & une plus grande dilatation dans les vaisseaux engagés , il doit faire entrer & passer dans les réseaux lymphatiques qui en sortent une plus grande quantité de lymphe grossière , plus char-

gée de globules de sang , & par conséquent que les parties dont les réseaux artériels s'engagent par les grumeaux d'un sang épais , doivent s'élever , se tuméfier beaucoup , & que leur rougeur doit être plus foncée & plus grande.

X.

Et parce que plus l'engorgement des réseaux est grand , plus les troncs des artères qui y déchargent le sang & qui en reçoivent continuellement , en doivent être tendus & dilatés ; & que plus la dilatation qui fait le battement des artères est grande , plus le sentiment & de leur battement & de leur pulsation doit être sensible par tout le corps ; je conclus que l'engorgement des réseaux artériels dans les tempéramens sanguins , l'engorgement , dis-je , qui produit des tumeurs

88 *Des Fièvres Malignes*

d'un rouge foncé dans les parties, doit y causer un battement & une pulsation du tronc des artères fort sensible & fort incommodé ; & parce qu'enfin la chaleur que prend un sang gras & huileux , est beaucoup plus douce que celle du sang salin & maigre ; je conclus que les tumeurs inflammatoires dans les tempéramens sanguins, lorsque le sang vient à s'y échauffer , doit produire une chaleur plus douce & plus modérée, que de pareilles tumeurs dans les tempéramens bilieux ; & ce sont ces différences qui font les différences des fièvres par rapport au pouls. Sur ces considérations j'appellerai inflammations , ces élévations considérables des parties avec une rougeur foncée , un grand battement & une grande chaleur, des *inflammations*, des *phlegmons* ou des *tumeurs inflammatoires*.

*toires & phlegmoneuses*, toutes modifications qui sont des causes du mouvement fébrile.

X I.

Et parce qu'un sang plus salin, plus âcre, tel que celui des tempéramens bilieux, résiste davantage à l'impression des causes coagulantes, qu'il s'épaissit plus difficilement, & que ces grumeaux n'étant ni si durs ni si gros que ceux des tempéramens sanguins, il doit faire des engagemens plus légers dans les réseaux artériels des parties : je conclus qu'il doit les faire moins distendre & les moins dilater<sup>que</sup> dans les tempéramens sanguins, & ne faire pousser dans les réseaux lymphatiques qui naissent des tuyaux artériels qu'une lymphem moins épaisse & moins chargée de globules de sang ; qu'en conséquence les parties doivent ne s'élever & ne se



tuméfier que d'une manière peu sensible ; & que la rougeur de ces tumeurs ne venant que des globules du sang qui s'échappent des réseaux artériels dans les réseaux lymphatiques qui les accompagnent , & n'y en ayant qu'une moindre quantité dans les tempéramens bilieux , elle doit être plus vive & moins foncée dans les parties. Et parce que les tumeurs qui sont produites par un sang bilieux , s'échauffent plutôt que celles qui arrivent aux tempéramens sanguins, & que la chaleur que prend le sang & la lymphe en doit être plus âcre & plus mordante ; j'appellerai ces fortes de tumeurs superficielles d'un rouge vermeil & moins foncé , des érysipeles ou des tumeurs & des inflammations érysipelateuses pour les distinguer des tumeurs phlegmoneuses.

## XII.

Et parce qu'un sang plus crud & plus chargé de sérosités, lorsqu'il s'arrête dans les réseaux artériels, doit pousser une lymphe plus aqueuse dans les réseaux lymphatiques de leurs mailles ; & moins les globules qui s'échappent avec cette lymphe doivent la rougir, je conclus que dans les tempéramens pituiteux dont le sang est plus crud & plus séreux, ainsi que dans les tempéramens sanguins & bilieux qui dégénérèrent par une infinité de causes qui rendent leur sang ou plus séreux ou qui font séparer la sérosité du corps & de la lymphe, les tumeurs qui arrivent en conséquence de l'arrêt du sang dans les réseaux artériels des parties, doivent être moins rouges & tirer, ou sur le rouge pâle, ou

sur le blanc. Et parce que plus le sang arrêté dans les réseaux artériels est aqueux , plus la lymphe qui sort de leurs côtés & qui va engorger les réseaux lymphatiques est aqueuse, moins elle est chargée de parties globuleuses , moins les principes salins & fermentatifs du sang & de la lymphe qui séjournent dans les réseaux artériels & lymphatiques des parties sont en état de fermenter & de se mettre dans une grande effervescence , & d'échauffer la partie ; je conclus que les tumeurs qui arrivent dans les tempéramens pituiteux , ou dans les sanguins & bilieux dégénérés , doivent avoir moins de chaleur. Ainsi un sang plus aqueux & plus séreux doit nécessairement relâcher le tissu des réseaux dans lesquels il s'arrête , & qu'il gonfle ; & une

lymphe plus aqueuse qui distend les réseaux lymphatiques doit pareillement relâcher leur tissu & laisser échapper aisément sa partie aqueuse à travers leurs membranes & en inonder le tissu de toutes les parties voisines ; & qu'enfin une partie tuméfiée par un sang aqueux , & une lymphe aqueuse souffrant un relâchement total dans tout son tissu doit plus facilement permettre l'expression & les transports des parties aqueuses d'un endroit pressé dans un autre ; je conclus donc que ces sortes de tumeurs d'un rouge pâle & blanchâtre ou d'une chaleur plus modérée , doivent être moles & plus faciles à céder à l'impression des doigts. Et parce qu'enfin le tissu d'une partie relâchée ne conserve que très-peu de ressorts pour se rétablir dans la situation où elle étoit



avant son allongement forcé par la pression; je conclus encore que ces fortes de tumeurs dans les tempéramens phlegmatiques ou sanguins, & les bilieux dégénérés de leur état naturel, doivent conserver quelque tems l'impression des doigts lorsqu'on les presse, & qu'elles ne doivent se relever & recouvrer leur étendue ordinaire que très - lentement & plus difficilement que les phlegmons & les érépèles. Or je donnerai à ces espèces de tumeurs le nom *d'œmes* pour les distinguer des autres.

## XIII.

Et parce qu'on voit clairement qu'un sang épaissi qui produit des engagemens considérables dans les vaisseaux du cerveau, du foye, de l'estomac & des intestins, & qui y attire des inflammations phlegmoneu-

ses , éréfipélateuses ou œdémateuses , a la puissance de produire de semblables engagemens séparés , & des inflammations d'une très-petite étendue dans les vaisseaux artériels de toutes les autres parties tant externes, qu'internes ; & que plusieurs grumeaux séparés qui roulent dans différens troncs d'artères cutanées peuvent s'arrêter en plusieurs réseaux artériels séparés de la peau , & n'y boucher que les nœuds ou l'épanchoir d'une seule maille : & comprenant aisément que l'épanchoir d'une maille des réseaux artériels de la peau étant bouché , les concours des canaux de la maille doivent souffrir la même dilatation , & le même engorgement qu'un grand nombre de mailles de suite dont les épanchoirs sont engagés , & qu'en conséquence de la dilatation des canaux d'une maille

96 *Des Fièvres Malignes*

bouchée, les réseaux lymphatiques qu'elle forme doivent se remplir d'une lymphe grossière plus ou moins chargée de globules de sang qui doit faire rougir plus ou moins l'aire de la maille engagée. Or comme on trouve dans cette maille plus ou moins rougie, & dans plusieurs séparées qui forment des taches sur la peau des pestiférés & autres malades attaqués de fièvres malignes, le même aspect, la même rougeur, ou la même lividité qu'on observe dans les inflammations du cerveau & des autres viscères; je conclus que toutes ces taches pourprées ou livides dont la peau est parsemée dans la peste & dans les autres fièvres malignes, quelque petites qu'elles soient, sont de la même nature que les inflammations d'une plus grande étendue; qu'elles

qu'elles ne sont proprement sur la peau que des points d'inflammation, de phlegmon, d'érésipel & d'œdème, séparés les uns des autres, & de l'étendue que leur peuvent donner deux ou trois mailles qui se trouvent engagées au milieu de plusieurs autres; que la différente couleur de ces différens points d'inflammation dans la peste & dans les autres fièvres malignes ne sont, comme dans la plus grande inflammation, que l'effet qui y produit le plus ou le moins de globules du sang qui ont passé dans les réseaux lymphatiques de la maille engagée d'un réseau artériel; que les taches pourprées supposent dans la lymphe des réseaux lymphatiques une petite quantité de globules qui la teignent en *rouge clair*, *purpurin*; qu'une plus grande quantité lui donne, & à la partie, une couleur



98     *Des Fièvres Malignes*  
*rouge foncée, & qu'une très-gran-*  
*de la fait paroître d'un rouge*  
*obscur & livide.*

### XIII.

Et parce qu'il est évident qu'un sang épais & grumelé, qui bouche une grande étendue des réseaux artériels est capable, à l'aide de celui que les artères y poussent continuellement, de porter leurs mailles fistuleuses à un extrême degré de dilatation, ainsi que tous les réseaux lymphatiques, & de les faire engorger d'une grande quantité de lymphe épaisse, chargée de globules; & comprenant aisément que les membranes des réseaux tant artériels que lymphatiques, ayant été portées au-delà de leur ressort naturel, deviennent tout-à-fait incapables de faire aucun mouvement de contraction & aucun jeu de

ressort , pour chasser & exprimer le sang de leurs cavités ; je conclus qu'un sang épais & grumelé qui s'est arrêté en quantité dans les réseaux artériels d'une partie , & que la lymphe grossiere & chargée de globules du sang dont les réseaux lymphatiques sont engorgés , ne recevant plus aucun mouvement ni aucune passion des membranes des canaux qui les renferment , doivent demeurer dans leur cavité sans aucun mouvement de circulation & dans un parfait repos.

X I V.

Et parce qu'il est évident que l'extrême dilatation des membranes des réseaux artériels & lymphatiques doit y produire un allongement forcé & outré des ramifications des nerfs qui se répandent dans leurs fibres , pour y entretenir le sentiment

& leur jeu de contraction ; je conclus que l'extension extraordinaire des membranes & des fibres motrices des réseaux, tant artériels que lymphatiques, en produisent une pareille dans les ramifications des nerfs qui s'y distribuent, & un étranglement total qui les empêche de leur fournir les esprits nécessaires à l'entretien de leur contraction & de leur ressort, & leur ôte la faculté de sentir ; c'est une conséquence nécessaire que les réseaux artériels & lymphatiques étant extrêmement remplis & distendus de sang & de lymphe, perdent avec le mouvement toute sorte de sentimens. Or la vie des parties ne consiste que dans le mouvement continuel de dilatation & de contraction des réseaux artériels & lymphatiques qui poussent le sang & la lymphe dans le tronc des veines &

dans les vaisseaux lymphatiques; je puis donc conclure qu'un sang épais, grumelé & arrêté dans les réseaux artériels pouvant leur faire perdre leur jeu de contraction & toute sorte de sentiment, & perdant lui-même le mouvement de circulation, doit faire mortifier & mourir, avec les réseaux artériels & lymphatiques, tout le tissu d'une partie qui en est composée. Cet état d'une partie dans laquelle le sang ne circule plus, & où il n'y a plus aucun sentiment, je l'appellerai la gangrène ou la mortification de cette partie. Et parce qu'il est évident que le sang, avec la simple modification d'un grand épaisissement & d'une espèce de grumèlement, est capable de produire dans les parties toutes ces altérations que je viens de détailler; je conclus qu'il peut faire mourir & gangréner toutes



celles dans lesquelles il s'est arrêté. Et parce que la mort absolue d'une partie y supposant une interruption totale de la circulation , une cessation parfaite du mouvement de la dilatation & de la contraction dans les réseaux artériels , & une perte totale du sentiment ; il ne me paroît pas possible que tous ces accidens arrivent dans un instant & autrement que par des degrés proportionnés à la dilatation extrême des réseaux artériels & lymphatiques qui ne peut être que successive & correspondante à plusieurs battemens de cœur qui poussent successivement de nouveau sang dans les réseaux engagés ; je conclus que la privation de la vie dans une partie dont les vaisseaux sont engagés par un sang épais & grumelé , n'étant portée à une extrême dilatation que successivement & par

dégrés , la privation de la vie d'une partie & la mort absolüe ne peuvent arriver que par degrés , & qu'il y a dans ce nombre certains cas dans lesquels la dilation & l'extension des réseaux artériels & lymphatiques n'ayant pas été portés à l'extrême , & où la liaison des parties qui en font le ressort n'a pas été entièrement détruite , il est encore possible que les parties reviennent à la vie , le ressort des réseaux artériels & lymphatiques n'étant pas absolument détruit , ni le sang & la lymphe absolument caillés & indissolubles.

X V.

Je conclus aussi que les derniers degrés de la dilatation & de l'extension des membranes des réseaux artériels & lymphatiques rompant & détruisant absolument l'union & la liaison des parties composantes de leur tissu

fibreux & contractile , qui entretient leur ressort , il leur est impossible de le recouvrer avec la faculté de se dilater & de se resserrer ; qu'il est de même impossible aux nerfs excessivement distendus par la même cause & dont toutes les ramifications sont brisées & détruites , de fournir aux réseaux artériels & lymphatiques les esprits qui leur sont nécessaires pour l'entretien du sentiment & de leur jeu de ressort , & qu'elles doivent par conséquent être privées de la vie sans aucun retour , & censées absolument mortes. Ces deux sortes d'états de parties modifiées, dans l'un desquels elles peuvent revenir , quoique mortifiées , lorsque dans l'autre elles ne sauroient reprendre leur premier état & où elles sont absolument mortes ; l'organisation & la continuité de leurs parties étant détruites ,

méritent grande considération. Je trouve que pour cela on a eu raison de distinguer ces deux états, & d'appeller la mortification des parties dans ce commencement du nom de gangrène ; & de lui donner celui de *Sphacele*, lorsque la mortification est parfaite, & que le sang & la lymphe, faute du mouvement que ces fluides ne peuvent plus recevoir par le repos absolu des membranes des réseaux artériels & lymphatiques, se sont enfin coagulés & devenus tout-à-fait incapables de recouvrer leur fluidité naturelle.

XVI.

Et parce que l'épaississement & le grumèlement du sang, sont des modifications claires & sensibles qui renferment dans leur idée la puissance ou la capacité de boucher les nœuds des



réseaux lymphatiques & les distendre à l'extrême, & d'y produire tous ces changemens qui le conduisent à la gangrène ; je conclus qu'elles sont plus que suffisantes pour produire tous ces effets , d'autant plus qu'ils ne sont qu'une suite naturelle de l'obstruction des réseaux artériels & lymphatiques , & de leur plénitude extrême occasionnée par l'obstruction & l'engagement de leurs épanchoirs dans les veines, la cause de l'épaississement & du grumelement du sang & de la lymphe étant d'ailleurs tout-à-fait étrangère & inutile à la production de cet effet ; de sorte que je ne puis le regarder que comme un effet très-simple & très-naturel d'une modification très-manifeste & très-sensible de la masse du sang.

## XVII.

Et parce que les bras & les jambes extirpés dans les grandes blessûres se pourrissent bientôt, quelque doux & balsamique que soit le sang qui y rouloit auparavant, sans qu'il soit besoin pour y attirer la pourriture, d'y faire intervenir aucune espèce de poison ou de venin corrosif ; je conclus que le sang & la lymphe étant des humeurs très-corruptibles de leur nature, lorsqu'elles perdent leur mouvement de circulation & qu'elles sont arrêtées dans leurs vaisseaux, doivent en peu de tems y concevoir une fermentation corruptive, qui les faisant raréfier, doit achever de rompre toutes les liaisons des fibres qui forment le tissu des vaisseaux artériels & lymphatiques, les réduire en une espèce

108 *Des Fièvres Malignes*  
de sanie & de pâte mole , &  
en détruire toute la forme or-  
ganique.

### XVIII.

Et parce que cette pourriture  
qui détruit la partie sphacellée  
ne suppose qu'une fermentation  
corruptive des humeurs qui sont  
arrêtées dans ces vaisseaux &  
dans tous leurs plus petits pores,  
& que le mouvement de fer-  
mentation & de raréfaction ,  
doivent faire éclater & briser  
tous les canaux & tous les pores  
qui les renferment , quelque  
bonne qualité qu'eussent aupa-  
ravant ces liqueurs avant que  
d'être arrêtées , & qu'elles ne  
fussent altérées par aucune qua-  
lité maligne & déletère d'aucun  
venin ni d'aucun poison corro-  
sif ; je conclus que toutes ces ta-  
ches livides & gangrénées , que  
toutes ces gangrènes de la peau  
des malades de fièvre maligne &

pourprée , n'étant qu'un effet très-simple de l'épaississement & du grumèlement du sang qui le font arrêter dans les réseaux artériels & lymphatiques des parties ; & que la nourriture, ou la dissolution totale de la structure des parties mortes sphacellées , non plus que la gangrène, ne sont qu'un effet très-simple de la fermentation corruptive des humeurs qui se sont arrêtées dans les endroits livides & gangrénés de la peau , sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir , pour produire cet effet, aucun poison corrosif.

## XIX.

Et parce que les différentes dispositions du sang & de la lymphe , lorsqu'ils ont pris un épaississement vicieux , doivent faire prendre des modifications différentes aux parties dans



110 *Des Fièvres Malignes*

lesquelles ces humeurs se sont arrêtées , & qu'elles les portent à la mortification absolue ; je conclus aisément qu'un sang bilieux , sec & atrabilaire , arrêté dans les réseaux artériels & lymphatiques , venant à fermenter , & produisant dans la partie une inflammation & la gangrène par la dilatation extrême des réseaux artériels & lymphatiques , & faisant échapper à raison de son effervescence toutes les parties aqueuses qui entrent dans sa composition & dans celle de la lymphe , la partie gangrenée & sphacellée , au lieu de tomber en pourriture , doit au contraire se rendre sèche & aride , & prendre un air de brûlure & de noirceur , à raison de la sécheresse & de la noirceur que le sang y prend , lorsqu'après avoir fermenté & perdu sa sérosité , il demeure à

sec dans les canaux artériels & dans les réseaux lymphatiques où il est arrêté.

XX.

Et parce qu'un sang épais & chargé de beaucoup de parties aqueuses, comme il est quelquefois dans les tempéramens sanguins, & toujours dans les tempéramens pituiteux, lorsqu'il s'est arrêté dans les réseaux artériels & lymphatiques, doit moins fermenter, & moins échauffer la partie, & par conséquent produire une moindre dissipation de ses parties aqueuses; & que distendant extrêmement les réseaux artériels & lymphatiques, il doit ou faire crever les vaisseaux lymphatiques & en faire répandre la lymphe dans le tissu de la partie, ou en faire transpirer la plus aqueuse, en relâcher & en miner tout

le tissu, engorger tout ce tissu ; & de plus la couleur rouge, noire ou blanche de la partie, ne venant que de la quantité du sang qu'elle a dans ses vaisseaux, ou de la quantité de la lymphe qui l'arrose ; je conclus que la mortification qui arrive aux parties dont les réseaux artériels sont engagés, lorsqu'elle laisse une couleur blanche & pâle dans la partie, y suppose un épanchement d'une lymphe aqueuse qui en a absolument relâché le tissu & y a formé un œdème insensible : & j'appelle cette espèce de gangrène, une gangrène blanche ou gangrène œdémateuse.

## XXI.

Et parce que je trouve que ces deux dernières manières de gangrène sont des effets très-simples des modifications particulières de différente sorte de

sang épaissi , & que pour les produire il n'y a point de nécessité d'introduire dans le sang aucune qualité maligne , ni aucun poison corrosif ; je conclus que c'est mal-à-propos & sans aucune raison que les Anciens ont rapporté à des qualités malignes, déletères & venimeuses, la perte de la chaleur naturelle dans laquelle ils faisoient consister la nature de la gangrène, quoique la perte de la chaleur naturelle n'en soit qu'un effet. Je conclus aussi que les Modernes ne sont pas mieux fondés que les Anciens, lorsqu'ils ont attribué la cause des lividités à des gangrènes extérieures des pestiferés , à des venins , à des poisons corrosifs , ou à des vers imperceptibles : qu'ils se sont épouvantés à l'aspect des taches livides & des gangrènes de la peau des pestiferés , aussi mal-à-



propos que le vulgaire qui ne juge de la malignité des maladies , que lorsqu'il voit des taches pourprées , livides , ou gangréneuses sur la peau , quoique ces accidens dépendent d'une modification du sang très-simple & très-sensible qui ne suppose aucune de ces causes qui sont toutes insensibles & purement imaginaires , merveilleses & tout-à-fait extraordinaires. Je suis d'autant plus convaincu que les gangrènes des pestiferés ne sont qu'un effet d'un simple épaisissement de la masse du sang qui le fait arrêter dans les réseaux artériels , que je sçai qu'un froid excessif qui arrête le sang & la lymphe dans les extrémités du corps , dans le nez , dans les doigts des pieds & des mains , les fait tomber en mortification , & en gangréne. Je sçai encore que les

fortes ligatures qui arrêtent le cours du sang dans les parties, & qui l'empêchent de revenir par les veines, les fait tomber en mortification & en gangrène dans des sujets où d'ailleurs le sang est tout-à-fait bien disposé & nullement chargé d'aucune sorte de corrosifs, ni même d'aucune vermine ; de sorte que quoique je regarde toujours les taches livides & gangrénées de la peau de ceux qui sont attaqués de fièvres malignes comme de très-grands accidens, cependant, après avoir bien examiné toutes choses, je conclus, sans balancer, que tous ces accidens ne sont dûs qu'à l'effet d'une cause très-simple, sçavoir à l'épaississement extraordinaire de la masse du sang que personne n'a jamais regardé comme une modification extraordinaire.

Et parce que le sang dans toutes ces sortes de fièvres malignes étant extrêmement épais, la lymphe nourriciere des vaisseaux & des fibres motrices de tout le corps, doit devenir nécessairement plus épaisse ; cette liqueur étant devenuë plus épaisse que dans l'état naturel, elle peut plus facilement s'arrêter dans les vésicules des glandes conglobées dans lesquelles elle est portée par les troncs référens des vaisseaux lymphatiques, comme dans tout autant d'entrepôts & de regards ; & que prenant, par le séjour qu'elle y fait nécessairement, un peu plus de consistance qu'elle n'en avoit avant que d'y entrer, elle doit en sortir plus difficilement par les vaisseaux lymphatiques référens ; je conclus que dans

toutes les fièvres malignes, toutes les glandes conglobées du corps doivent être disposées à s'engorger & à se tuméfier : mais parce que plus la lymphe revient des parties qui sont les plus éloignées du cœur, & qui sont les moins charnues, plus elle est exposée à l'impression de l'air, & elle doit être plus épaisse que celle qui revient des parties plus charnues & qui sont moins éloignées du cœur ; je conclus que les glandes conglobées qui reçoivent la lymphe des parties les plus éloignées du cœur, doivent être plus sujettes à s'engorger & à se tuméfier, que celles qui la reçoivent des parties les plus voisines du cœur & des plus charnuës. Il est donc évident que toutes ces glandes qui reçoivent la lymphe des pieds & des mains & de la circonférence de la tête, doivent être plus ex-



## 118 *Des Fièvres Malignes*

posées à s'enfler & à se tuméfier que toutes les autres qui la reçoivent des parties internes les moins éloignées du cœur & les moins charnues : je ne dois donc pas être surpris de voir enfler ces glandes extérieures dans les fièvres pestilentiellles & malignes. Or comme toutes ces glandes sont d'une même espèce, toutes conglobées & toutes destinées à recevoir le résidu des parties de la lymphe nourricière pour l'envoyer dans les veines, je leur donnerai à toutes le nom général & ancien de *bubons* ; & pour différencier ces sortes de tumeurs les unes des autres par rapport aux différens endroits qu'elles occupent, je donnerai avec les anciens le nom de *bubon inguinal* à la tumeur des glandes des aînes ; de *bubons axillaires* à l'enflûre des glandes des aisselles de *bubons maxillaires* ou

*parotides*, aux tumeurs des glandes de la machoire ; & parce qu'on voit souvent paroître ces tumeurs au commencement de la maladie , & qu'elle conserve toute sa grandeur & sa violence après leur apparition , il faudra les regarder comme des accidens & des symptômes fâcheux de la maladie , qui ne diminuent en rien sa force & son danger.

XXIII.

Et parce qu'on en voit paroître d'autres qui de leur naissance font cesser ces grands accidens de la maladie , je ne puis m'empêcher de les regarder comme salutaires aux malades, & je donne le nom de *bubons symptomatiques* aux premiers , & de *bubons salutaires décisifs & critiques* aux seconds.

XXIV.

Et parce que je vois clairement & distinctement, 1<sup>o</sup>. qu'au-

cune de ces glandes ne peut être engorgée d'une lymphe épaisse & gonflée sans faire souffrir une compression & un étranglement aux réseaux artériels qui les environnent & qui leur fournissent la lymphe nourricière; 2°. que les réseaux artériels ne pouvant être étranglés ou bouchés dans aucun endroit sans souffrir une dilatation considérable de leurs canaux réticulaires, dont les nœuds sont bouchés ou étranglés; 3°. que la dilatation des réseaux artériels faisant passer dans les réseaux lymphatiques dont les ouvertures sont élargies non-seulement des parties de lymphe déliées, mais encore des parties grossières mêlées avec des globules de sang; 4°. que toutes ces altérations & tous ces changemens arrivés aux réseaux artériels qui rompent & qui pénètrent

pénètrent le tissu des glandes conglobées ne pouvant arriver sans une disposition inflammatoire & une inflammation ; je conclus de ces quatre articles que l'engagement & le gonflement des glandes extérieures & autres ne peuvent arriver sans attirer une inflammation. Et parce qu'enfin cette inflammation est composée, c'est-à-dire, produite par des humeurs différentes, sçavoir par un sang arrêté dans les réseaux artériels, & par la lymphe renfermée dans les vésicules de la glande ; j'appellerai ces sortes de tumeurs des inflammations sympathiques phlegmoneuses.

X X V.

Et parce que les glandes sensibles & grosses, qui sont facilement connues par leur volume, ne sont pas les seuls entrepôts de la lymphe qui revient des



## 122 *Des Fièvres Malignes*

extrémités , qu'il y en a beaucoup de petites mêlées dans le panicule adipeux des cuisses , des bras & du col , qui sont comme tout autant de petits regards des vaisseaux lymphatiques qui la renvoient à de plus considérables, tels que sont les glandes des aînes , des aisselles & les glandes conglobées des machoires ; je conclus que recevant une même quantité de lymphe des extrémités , elles peuvent également être engagées comme les plus grandes , & qu'elles peuvent devenir le sujet de la formation des tumeurs comme les plus grosses ; & qu'arrêtant le cours du sang dans les réseaux qui les environnent , elles peuvent y en former de même espèce & aussi grandes que celles qui frappent les yeux des observateurs les plus grossiers. L'expérience m'a fait voir que cette conjectu-

re n'est pas mal fondée, ayant vû communément des bubons au-dessus de l'aîne, dans le milieu de la cuisse & au-dessous des aisselles dans les fièvres pestilentiellës, comme il en arrive aux âines & aux aisselles.

X X V I.

Et parce que les réseaux artériels ne sauroient être engorgés d'une trop grande quantité de sang, ou gonflés & dilatés par une trop grande raréfaction du sang qui y est arrosé, & qui s'y échauffe, sans mettre ceux qui sont les plus foibles & les moins soutenus par le tissu des parties en danger de crever & sans les faire crever quelquefois, suivant la résistance des grumeaux qui bouchent les nœuds de leurs mailles; je conclus que l'obstruction qu'un sang trop épais & grumelé produit nécessairement

dans les nœuds des réseaux artériels des parties , est capable de les faire crever , & de faire répandre le sang au hazard dans le tissu des parties dont les vaisseaux sont engagés.

## X X V I I.

Et parce qu'un sang répandu dans le tissu des parties doit perdre son mouvement de fluidité , se cailler , & passer de cet état dans celui d'une fermentation corruptive , qui le tourne d'abord en sanie , puis en matiere épaisse , blanche , rougeâtre ou verdâtre , ou suivant qu'il est mêlé & chargé de parties bilieuses de différente qualité , qui rendent le pus plus ou moins coulant & plus ou moins corrosif ; je conclus qu'un sang grumelé & arrêté dans les réseaux artériels faisant extravaser le sang dans le tissu des parties , peut y attirer des supurations

funestes capables de détruire entièrement leur organisation. Et parce qu'un sang épais & grumelé ne sauroit engager une grande étendue de réseaux artériels d'une partie sans engager & engorger en même tems extraordinairement les réseaux lymphatiques qui en sortent ; & les réseaux lymphatiques ayant leur tissu trop mince & trop délié pour soutenir une grande dilatation sans crever ou sans laisser échaper à travers de leur tissu la lymphe dont ils sont remplis ; je conclus que dans les grands engagements des réseaux artériels qui ne les dilatent pas assez pour les faire crever, les réseaux lymphatiques engorgés en conséquence, doivent nécessairement les gonfler & laisser échaper la lymphe la plus séreuse à travers leur tissu & la faire répandre suivant les différentes



positions , ou dans le tissu des parties , ou dans les cavités que renferment les parties ; que l'épanchement de la lymphe séreuse dans l'intérieur d'une partie en doit relâcher le tissu ; que celui qui se fait des réseaux lymphatiques de la superficie d'une partie , doit remplir la cavité où elle est renfermée d'une sérosité lymphatique ou d'une sérosité sanieuse & rougeâtre lorsque les réseaux lymphatiques ont crevé ou que la lymphe en est sortie chargée de globules du sang.

### X X V I I I.

Perfuadé qu'un simple épaisfissement & grumèlement de la masse du sang sont capables de produire tant de si différentes sortes de tumeurs inflammatoires & gangréneuses , non-seulement dans les parties externes du corps , mais encore dans toutes les parties internes ; & convaincu de plus par l'inspection ocu-

laire que le cerveau & le reste des viscères sont enflammés dans toutes les espèces de fièvres malignes ; je compris aisément qu'une inflammation gangréneuse d'une grande étendue du cerveau, qu'une grande distention & un grand engorgement de ses vaisseaux, devoient empêcher absolument la séparation des esprits ; que la compression de la moëlle du cerveau devoit en arrêter la distribution , & que le cœur , ainsi que le reste des parties, tombant en paralysie par l'interruption totale du cours des esprits, devoit arrêter la circulation & causer la mort.

X X I X.

Je compris encore qu'une pareille inflammation du foye devoit arrêter la séparation & l'écoulement de la bile , & que cette humeur ardente & fermentative devoit allu-

mer & entretenir un bouillonnement & une fermentation dans la masse du sang, dont le terme ne pouvoit être qu'une dissolution totale de ses principes & une pourriture qui devoit la rendre incapable de fournir les récrémens nécessaires au maintien de toutes les fonctions naturelles ; qu'en cet état de dissolution & de pourriture, le sang ne pouvoit ni fournir au cerveau des esprits de bonne qualité, ni salive, ni bile, ni dissolvant d'estomac propres à dissoudre les alimens & à en tirer un bon chile ; je compris aussi qu'une inflammation simple ou gangréneuse du foye arrêtant le cours du sang qui revenoit de l'estomac & des intestins, devoient en faire engorger les vaisseaux, & leur attirer des inflammations gangréneuses ; & je voyois très-clairement un ra-

port si nécessaire de tous ces accidens avec l'interruption du mouvement du cœur, avec la cessation de toutes les fonctions animales, qu'il me parut absolument inutile & superflu d'avoir recours à quelque cause fort extraordinaire, différente de celles qui causent des inflammations les plus communes.

X X X.

Je n'eus pas aussi beaucoup de peine à comprendre la liaison qu'il y avoit entre la cessation du mouvement du cœur & les extravasations du sang dans le cerveau, entre les supurations qui se faisoient dans cette partie, ou celles qui se trouvoient dans le foye & la cessation de leurs fonctions, entre l'épanchement des sérosités dans la substance du cerveau & son relâchement total, & tous les désordres du foye & des autres viscères

Fv



tels que je les ai rapportés ; les causes de tous ces accidens me parurent fort plausibles , je n'y trouvai rien de merveilleux ; & parce qu'il m'étoit aisé de juger que toutes ces causes de mort qui avoient tout-à-fait interrompu le cours de la circulation , étoient les mêmes qui en avoient troublé le cours naturel , ainsi que toutes les fonctions qui en dépendent ; je conclus , sans hésiter , que toutes ces causes de mort portées à l'extrême ; que ces inflammations gangréneuses du cerveau , du foye , de l'estomac & des intestins ; que ces épanchemens du sang ou des sérosités dans le cerveau & dans le foye , étoient précisément les causes contenant de toutes ces espèces de maladies que j'avois qualifiées , avec tous les Médecins , du nom effrayant de *fièvres malignes*.

## XXXI.

Et parce que la cause essentielle & contenant des maladies, l'est aussi de tous les accidens qui arrivent aux malades, & de la mort même; & que je trouvois les causes de mort absolument les mêmes dans tous ceux qui avoient péri de différentes sortes de fièvres malignes ou pestilentielles, avec des parotides, des bubons, ou des charbons, ou taches pourprées, & des autres fièvres qui n'étoient accompagnées ni de pourpre, ni d'aucun autre accident extérieur; je conclus que leur cause essentielle & contenant avoit été réellement la même, & que quoiqu'on eût donné différens noms à ces sortes de fièvres par rapport à divers accidens extérieurs qui les accompagnoient, & par rapport au danger plus ou

moins grand qu'elles faisoient courir aux malades ; ce n'étoit pourtant dans le fond & réellement qu'une même espèce de maladie ; que la peste étoit la même espèce de maladie que la fièvre pourprée , que la fièvre maligne sans pourpre & sans autres accidens : puisque toutes ces sortes de fièvres supposoient également un épaisissement vicieux de la masse du sang qui le faisoient arrêter dans les vaisseaux du cerveau , & dans ceux des autres viscères , & y produisoient des dispositions inflammatoires qui en faisoient le caractère essentiel.

## X X X I I.

Et parce que le rapport du plus ou moins ne peut jamais être un attribut qui change , ni la nature , ni l'espèce des choses ; je conclus que , quoique l'épauillement du sang qui produi-

soit les dispositions inflammatoires dans la peste, fût d'un degré plus fort & moins violent qu'il ne l'étoit dans les fièvres pourprées & non pourprées ; & qu'en conséquence les inflammations du cerveau & des autres viscères poussaient plus communément en gangrène dans les pestiférés , & qu'elles fissent périr plus promptement les malades attaqués de la peste, que ceux des autres fièvres malignes ; cependant parce que cet accident, quoiqu'ordinaire , n'étoit pas une propriété inséparable de la cause essentielle de la peste , & qu'il y avoit beaucoup de pestiférés qui portoient leurs maladies aussi loin que les fébricitans des fièvres malignes , pourprées & autres , & qu'il y en avoit parmi ces dernières qui duroient aussi peu que la peste , & qui tuoient aussi promptement les



134 *Des Fièvres Malignes*  
malades ; je conclus que c'étoit  
sans aucune raison que les Au-  
teurs de médecine avoient fait  
de la peste une espèce parti-  
liere des fièvres malignes, diffé-  
rente des pourprées, & de tou-  
tes les autres qui sont sans au-  
cun accident extérieur.

### XXXIII.

Car si la grandeur de la ma-  
ladies & la mortalité devoient  
faire changer d'espèce aux ma-  
ladies, il n'y en auroit aucune  
dont on ne pût faire des espé-  
ces différentes. Et comme dans  
les fièvres pourprées & non pour-  
prées, il y a plusieurs malades  
qui meurent très-promptement,  
& dont par conséquent les mala-  
dies ne parcourent pas le tems  
ordinaire des fièvres inflamma-  
toires, il faudroit les regarder  
comme étant attaqués d'une es-  
pèce différente de la fièvre pour-

prée , & cette multiplication d'espèce auroit lieu non seulement dans les fièvres malignes , mais encore dans toutes les autres maladies , ce qui en multiplieroit le nombre à l'infini , & jetteroit les Médecins dans des difficultés qui rendroient la pratique de la médecine très-embarrassante.

XXXIV.

Je conclus encore par la même raison , que comme j'avois vu périr beaucoup de malades en moins de 24. heures sans bubons , sans parotides , sans charbons , sans gangrène extérieure , sans taches livides & gangréneuses ; & que dans ces malades le cerveau s'étoit trouvé gangréné , le foye & le pòumon engorgés de sang , l'estomac & les intestins enflâmés , gangrénés , & remplis de taches livides ; en

un mot avec l'aspect & les causes de mort semblables à celles des pestiférés & des fébricitans des fièvres pourprées ; je conclus, dis-je , que les bubons , les parotides, les charbons étant séparables de la cause essentielle & contenant de la mort , ne pouvoient être jamais regardés ~~que~~ comme des propriétés essentielles de l'épaississement du sang qui produisoit les dispositions inflammatoires du cerveau , qui font le caractère essentiel de la peste ; & que c'étoit sans aucune raison que les Ecrivains, qui ont traité de la peste , faisoient entrer dans le caractère essentiel de cette maladie , l'éruption des bubons & des charbons , & qu'il falloit, en un mot, borner le caractère essentiel de la peste & celui de toutes les autres sortes de maladies, à l'épaississement extraordinaire de la masse du sang qui

le faisoit arrêter dans les vaisseaux du cerveau, & dans ceux de tous les autres viscères, & produisoit des dispositions très-dangereuses ; je conclusois encore que le danger de mort n'étant attaché qu'à la cause essentielle & contenante de la maladie, c'est-à-dire à toutes les inflammations du cerveau & des autres viscères, qui tournoient en gangrène & en supuration, ou qui donnoient lieu aux extravasations du sang, ou des effusions des sérosités qui relâchoient & détruisoient le tissu des organes, je conclusois, dis-je, qu'il ne falloit regarder dans toutes ces maladies, les parotides, les bubons, les charbons & les taches pourprées & livides, que comme des accidens fâcheux à la vérité, & comme des signes de la grandeur de la cause contenante, savoir du



138 *Des Fièvres Malignes*  
grand épaisissement de la masse  
du sang, mais comme incapa-  
bles de faire mourir les malades  
indépendamment de l'engage-  
ment & de l'inflammation des  
principaux viscères.

---

## CHAPITRE IV.

*Des causes éloignées des Fièvres  
malignes & des Fièvres  
pestilentielles.*

### I.

**A** Ssuré & convaincu par l'ou-  
verture des cadavres, que  
la cause essentielle & contenante  
des fièvres malignes ne consistoit  
que dans un grand épaisissement  
de la masse du sang qui le faisoit  
arrêter dans les vaisseaux du  
cerveau & dans ceux des vis-  
cères ; & que cette modifica-  
tion vicieuse de la masse du sang,  
toute simple qu'elle étoit, étoit  
capable de produire tous les

accidens funestes que caufoient ces différentes maladies , sans qu'il fût nécessaire de faire intervenir aucune malignité , ni aucun venin particulier ; je mis toute mon application à la recherche des causes qui pouvoient porter le sang à cet extrême degré d'épaississement qui faisoit le caractère essentiel des fièvres malignes. Je n'eus pas beaucoup de peine à retrouver plusieurs de ces causes que mon expérience m'avoit fait connoître , comme à tous les Médecins des siècles passés , & m'avoit fait regarder comme des causes très-capables de diminuer la fluidité du sang , & de le rendre trop épais. J'en trouvai beaucoup de particulières & plusieurs générales ; mais parce que s'agissant d'une maladie populaire qui supposoit plutôt des causes generales dont tout un peuple fût susceptible, que

des causes particulieres qui ne pouvoient faire impression que sur quelques particuliers ; j'abandonnai la recherche des causes particulieres pour me réduire à l'examen de la nature des generales , évidentes & sensibles , dont la puissance & l'action pussent établir un rapport nécessaire avec cet épaisissement vicieux de la masse du sang , & avec cette multitude prodigieuse de maladies.

## II.

Examinant ensuite la nature & la puissance de ces différentes causes , je trouvai d'abord que l'air pur qui est une des causes naturelles qui sert le plus à l'entretien de la vie & de la santé , étoit souvent exposé à diverses altérations qui pouvoient le rendre capable de produire des changemens considérables

dans la masse du sang , soit qu'on le considérât par rapport à ses qualites sensibles , soit par rapport aux altérations qu'il recevoit des exhalaisons qui s'élevent du corps de la terre : je compris aisément qu'un air excessivement chaud , ayant toutes ses parties dans une grande agitation , pouvoit causer & cau-  
soit un grand mouvement & une grande raréfaction dans le sang des habitans du pays qui le respiroient ; & je voyois clairement qu'un grand mouvement & un bouillonnement de la masse , devoit , à la longue , l'épuiser de ses parties spiritueuses & aqueuses , qu'il devoit insensiblement en dégager & éguiser les parties salines , & porter toute la masse du sang à une espèce de desséchement , lequel devoit en rendre la circulation plus lente , & plus difficile. Je



vis aussi clairement que si l'air venant à changer tout-à-coup de température , & passant d'un grand mouvement de ses parties à une espèce de repos qui le rendît excessivement froid & plus pesant, il devoit nécessairement porter le sang déjà desséché dans un épaisissement extraordinaire qui pouvoit le faire arrêter dans les vaisseaux du cerveau & des autres viscères dont il ne pouvoit manquer de troubler le jeu. Car enfin je sçavois que les parties de l'air ayant moins de mouvement qu'à l'ordinaire , & n'en communiquant par conséquent que très-peu à la masse du sang qui rouloit dans le p<sup>ou</sup>mon , & dans l'habitude du corps ; & en recevant au contraire plutôt du sang, qu'il ne lui en communiquoit, il devoit lui faire perdre celui qui entretenoit sa fluidité & sa raréfaction , & par consé-

quent en faire rapprocher & en faire réunir de plus en plus les parties ; en sorte qu'étant déjà disposé au desséchement & à l'épaississement par la perte de ses parties spiritueuses & aqueuses , il devoit nécessairement être porté à un degré d'épaississement si considérable , qu'il devoit l'empêcher de rouler & de circuler dans les vaisseaux du cerveau & des autres viscères : je comprenois tout cela d'autant mieux , que l'air froid devenant nécessairement plus pesant , & chargeant l'habitude du corps d'un nouveau poids qu'il n'avoit pas lorsqu'il étoit chaud, il devoit nécessairement presser les vaisseaux de toute l'habitude du corps , en faire exprimer le sang, & le faire porter en plus grande quantité dans les viscères & dans les autres parties qui étoient moins exposées à la compression ;

& parce qu'il est évident que la force de la contraction des vaisseaux doit être moins grande lorsqu'ils sont plus remplis de liqueur, & que leurs fibres sont portées à une trop grande extension ; je compris aisément que les vaisseaux des viscères étant plus remplis de sang , devoient le fouetter avec moins de force , & le laisser un peu plus séjourner dans leurs extrémités capillaires ; & parce que la fluidité du sang ne s'entretient que par une espèce de broyement que souffrent ses parties par la contraction des vaisseaux & par un million de chocs que ses parties souffrent dans les nœuds des mailles des réseaux qui forment les artères capillaires ; je conclus aisément que la plénitude des vaisseaux des viscères occasionnée par la compression extérieure de l'habitude du corps étoit

étoit capable de faire perdre au sang son mouvement de fluidité, au point d'en arrêter le cours dans les vaisseaux de tous les viscères, de sorte que trouvant dans la puissance de l'air, considéré par rapport à ses qualités sensibles de froid & de chaud, une puissance très-relative & très-proportionnée à l'épaississement extrême du sang; je conclus sans hésiter que l'air passant subitement du chaud au froid sans aucune altération particulière, pouvoit devenir une cause générale des fièvres malignes très-meurtrières dans toute sorte de pais; l'expérience m'en avoit convaincu en 1689. à Montpellier, où le printemps ayant été excessivement chaud, & le mois de Juillet excessivement froid, il étoit survenu des rougeoles & des fièvres pourprées épidémiques, qui avoient causé une gran-



de mortalité , & il n'est gueres de Médecins depuis *Hippocrate* qui n'aient fait de pareilles observations ; en sorte qu'il a passé toujours pour constant parmi les Médecins , que dans les différentes causes des maladies inflammatoires , il n'y en avoit aucune de plus dangereuse ni de plus certaine que le changement subit de la température de l'air du froid au chaud ou du chaud au froid.

## I I I.

Si je vis clairement le rapport qu'avoit un air chaud avec le desséchement du sang , & celui d'un air froid qui lui succedoit subitement avec l'épaississement du sang qui pouvoit le faire arrêter dans les vaisseaux des viscères , & y produire des dispositions inflammatoires très-dangereuses ; je ne fus pas moins convaincu de la puissance qu'avoit

un air grossier, chargé de diverses sortes d'exhalaisons pour porter le sang à ce dangereux épaisfissement qui caufoit les fièvres malignes. J'avois devant moi des observations annuelles de tous les pays marécageux, d'Ypres, de Furnes, de Bergue, de Philisbourg, de Mantouë, de Séyde, de la basse Egypte, dont les habitans sont extrêmement fatigués par les fièvres malignes qui y régnerent presque tous les étés, lorsque les marais viennent à se dessécher, & que l'air se charge des souffres indigestes & puants qui s'élevent des vazes. Je fus d'autant plus persuadé que le mauvais air de tout ce pays, & que les exhalaisons grossieres dont il étoit chargé, avoient eu la puissance d'épaissir le sang, & de lui faire produire ces dispositions inflammatoires des viscères que je sçavois que les habitans les

plus commodes de tous ces lieux marécageux ne s'en mettoient à couvert qu'en changeant d'air. Si je ne sçavois que l'on ne peut compter solidement dans une matiere de pure physique, sur le raport des Historiens, j'aurois pû attribuer aux altérations que les tremblemens de terre peuvent produire dans l'air, la cause des fièvres malignes ou pestilentielles qu'on leur a communément imputées : mais je les ai toujours regardés comme des juges très-incompetens, lorsqu'il a été question de rapporter un effet de la nature à la véritable cause physique ; je leur ai vû toujours plus de penchant à la crédulité, & l'attribuer plutôt à quelque événement merveilleux & surprenant qu'aux causes les plus simples & les plus ordinaires. Je me défiai d'autant plus du témoignage des Historiens dans

cette occasion , qu'il n'étoit pas apparent qu'une très-grande étendue de terre , dont les parties demeuroient dans un parfait repos , dans le mouvement commun du tout , fussent en état de laisser échaper & de pousser dans l'air des exhalaisons pernicieuses à la santé des hommes ; l'ardeur du soleil étant plus capable de les faire détacher des parties de la superficie de la terre & de les faire élever dans l'air , que le plus grand tremblement de terre ne sçauroit faire. J'aime mieux rapporter les maladies épidémiques arrivées dans ces cas , au saisissement , à la terreur & à la consternation qu'un tremblement de terre fait naître dans l'esprit des habitans qui en sentent rarement les effets , qu'à de prétendues exhalaisons qui ne sçauroient alors s'élever du fond de la terre ; toutes ces



passions étant des causes plus évidentes, plus sensibles & plus capables de porter le sang à un extrême degré d'épaississement, que toutes ces prétenduës exhalaisons, qui ne sçauroient s'élever en l'air dans le tremblement de terre. Ce qui me donna lieu de ne pas suivre en ce point le témoignage des Historiens, c'est que les tremblemens de terre, qui sont assez frequens en Italie & en Sicile à l'occasion des incendies & des détonations du mont-Vesuve & du mont-Etna, qui vomissent de tems en tems, avec des tourbillons de flammes de torrens, des matieres bitumineuses mêlées avec des matieres métalliques & pierreuses fonduës, sont des pays qui ne sont pas plus sujets à la peste & aux autres fièvres malignes que le reste du continent de l'Europe, quoique ces embrasemens remplif-

sent l'air de quantité d'exhalaisons puantes & souffrées, qui faisoient l'odorat de tous les habitans du voisinage.

I V.

Il n'en fut pas de même à l'égard des longs campemens & des grandes batailles qui ont fait périr une grande multitude de soldats, & que les Historiens ont regardé comme des causes des fièvres malignes qui ont désolé & les armées & tous les pays où on a campé, & où les batailles ont été données. Je sçavois par expérience que le long campement des grandes armées empuantissoit constamment l'air, tant par la quantité des fumiers & des excréments dont la terre étoit couverte, que par la quantité de chevaux morts, qu'on ne prenoit pas soin d'enterrer assez

profondément ; je sçavois que la puanteur de l'air des camps , n'étoit que le produit des souffres volatils que le mouvement de la pourriture détachoit des chairs des charognes , des excréments ou des fumiers , & que la chaleur du soleil élevoit en l'air ; je sçavois encore que ces souffres volatils étant chargés des parties urineuses, étoient des sujets très-propres à lier & à épaisir la masse du sang , lorsqu'elles s'étoient portées par la respiration dans les vaisseaux du poulmon ; & je voyois clairement par la même raison , que les cadavres mal enterrés après une grande bataille , empuantissant l'air , devoient par la même raison causer un grand épaisissement dans la masse du sang de tous ceux qui le respiroient , & leur attirer des fièvres malignes. Or cette cause me parut

d'autant plus propre à porter le sang à cet extrême degré d'épaississement que produisent ces sortes de maladies, qu'elle trouvoit toujours dans le sang des soldats une grande disposition à en recevoir plus aisément l'impression : je sçavois par expérience que le soldat tomboit dans l'ennui & dans la tristesse, dans de longs campemens ; & que manquant de légumes il mangeoit avec moins d'appétit & moins de goût, & que les digestions tournoient en crudité qui épaissoient insensiblement le sang, tandis que l'ennui & la tristesse ralentissant son mouvement de circulation, diminueoit considérablement sa fluidité.

V

Passant ensuite à l'examen des alimens, comme la cause après l'air la plus évidente, la plus



generale, & la plus inévitable des maladies ; & considérant que les qualités naturelles des fruits de la terre dont on se nourrit , étoient aussi altérables par le dérangement des saisons , que l'étoit le sang des animaux ; je compris aisément qu'elles pouvoient changer & s'altérer de même , & qu'elles pouvoient devenir capables d'altérer si fort la masse du sang , qu'il en pouvoit naître plusieurs sortes de maladies de toute espece & des plus dangeureuses. Cette réflexion, étant soutenuë par mon expérience , & par celle de tous les Médecins des siècles passés , n'y en ayant aucun qui n'ait rapporté un grand nombre de maladies à la mauvaise qualité des fruits de la terre ; il ne me fut pas bien difficile , en examinant les diverses alterations connues & sensibles des fruits, d'y reconnoître la puissance qu'ils avoient

d'introduire dans la masse du sang plusieurs mauvaises dispositions qui devoient être suivies de plusieurs sortes de maladies. Je comprenois que le vin verd étant formé d'un raisin dont le suc n'avoit pas reçu toute la maturité nécessaire, dont les parties acides de la sève n'avoient pas été assez subtilisées par la chaleur du soleil, & dont le soufre étoit demeuré crud, indigeste & trop fixe, devoient coûter beaucoup à l'estomac pour se digérer, & que l'action de son dissolvant devoit être trop foible pour corriger dans le peu de tems tous les liquides qui séjournent dans l'estomac, l'aigreur & la crudité des souffres du vin verd ; que passant dans la masse du sang journellement, au lieu d'entretenir sa fluidité & de lui fournir des parties spiritueuses, il devoit au con-

## 156 *Des Fièvres Malignes*

traire l'épaissir & en lier les parties , & l'empêcher par-là d'en produire de spiritueuses , & des recrémens assez coulants pour s'échaper à travers les différens couloirs du corps ; qu'il falloit par conséquent qu'un long usage d'un vin verd produisant une épaisissement journalier dans la masse du sang devînt une cause certaine de diverses maladies. Aussi voyois-je tous les jours à *Rochefort* des coliques aux pilotes très-facheuses , qui n'avoient d'autres causes que le vin verd de l'année ; ainsi que des coliques hépatiques qui aboutissoient à une jaunisse , & je fûs persuadé en voyant arriver les fièvres malignes & pestilentiellees , que l'épaisissement que le vin verd avoit fait contracter à la masse du sang des habitans de *Rochefort* , pouvoit avoir beaucoup contribué à les précipiter dans toutes ces dangeureuses maladies.

## VI.

Je compris encore qu'un bled mal nourri, & pour ainsi dire, étique; qu'un bled niellé & gâté par un brouillard souffré; par la même raison qu'il arrive souvent qu'un bon bled mal conservé, mouillé, fermenté & échauffé, ne produisant qu'un pain de mauvaise qualité, & toujours tirrant sur l'aigre & d'un mauvais goût, ne pouvoit tourner qu'en un chyle aigri, gluant & visqueux; & qu'un chyle de cette qualité devoit insensiblement épaisir le sang, & le porter enfin à un si haut degré de consistance, qu'il pouvoit le faire arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères pour y produire des dispositions inflammatoires très-périlleuses. Je trouvai un si grand nombre d'observations sur les maladies



très-malignes arrivées en conséquence de la mauvaise qualité du bled, que je n'eus pas beaucoup de peine à adopter cette cause comme une des plus puissantes & des plus certaines de ce pernicieux épaisissement de sang, & je fus de plus persuadé que le mauvais pain étoit capable de produire ce dangereux épaisissement de sang, que j'avois vû périr deux manœuvres en vingt-deux heures par une simple indigestion de pain dont ils avoient excessivement mangé, & qui étoient morts avec un froid glacial de tout le corps, un pouls misérable, une soif inextinguible avec toutes les marques d'une inflammation au foye & dans les intestins. L'aigreur du pain réduite en bouillie qu'ils vomissoient, ne m'avoit pas permis de douter que ce qui avoit passé dans le vaisseau de cette

indigestion , n'eût épaissi & pres-  
que caillé le sang , & ne leur eût  
attiré la fièvre *lipirie* tout-à-  
fait semblable à celle des pesti-  
fères que j'avois vû périr avec  
les mêmes accidens & sans au-  
cune éruption extérieure.

V I I.

Je compris enfin que ce n'é-  
toit pas sans raison que les an-  
ciens Grecs avoient dit en pro-  
verbe : *Après la famine , la peste.*  
En effet comment le sang pour-  
roit-il conserver sa fluidité na-  
turelle , & ne pas tomber dans  
un desséchement & un épaississe-  
ment extrême , lorsqu'il n'est pas  
journallement réparé par des  
nourritures convenables ? com-  
ment pourroit-il conserver sa  
fluidité , lorsqu'il perd tant par  
son mouvement de circulation ,  
que par celui qui entretient la  
chaleur ; lors , dis-je , qu'il perd

non-seulement les parties mêmes les plus volatiles , mais encore les aqueuses qui sont les véhicules & le dissolvant général des parties salines qui entrent dans sa composition ? Je vis clairement qu'un sang dépouillé de ces deux sortes de parties qui entretiennent sa fluidité , devoit enfin la perdre tout-à-fait , se dessécher & s'épaissir au point qu'il s'arrêteroit dans tous les vaisseaux du corps , & qu'il devoit faire périr inmanquablement , & en fort peu de tems , tous ceux qui auroient été les malheureuses victimes de ces grands fléaux du genre humain ; je compris que ce desséchement & cet épaisissement extrême de la masse du sang , devoit arriver sans doute , d'autant plus dans un tems de famine , que la misère , qui en est cause , entretient l'esprit du peuple dans le cha-

grin & dans la tristesse : tout le monde sçait que ces passions ralentissent extrêmement le mouvement de la circulation du sang. Sa vivacité & sa force sont une des causes les plus nécessaires à l'entretien de sa fluidité & du mélange de toutes ces parties volatiles & aqueuses qui se dissipent aisément par son repos & par le ralentissement de son mouvement de circulation.

## VIII.

Cette dernière cause de la fièvre pestilentielle & des fièvres malignes, me parut la plus générale, & la plus constamment adoptée par les Historiens, & par les Médecins qui ont écrit sur la peste & les fièvres malignes, & par conséquent tout concourt à l'établir ; mais parce qu'une longue guerre est toujours ruineuse pour les peuples & les ré-



duit à une extrême misère, & que la misère même dans un tems d'abondance, les conduit nécessairement à la famine, & à l'usage de très-mauvaises nourritures & non accoutumées ; je conclus qu'outre les changemens que les armées produisent dans l'air & dans tous les endroits de leur opération, la guerre doit être regardée comme une cause antécédente des altérations du sang qui viennent de la famine & causent ces fièvres pestilentielles.

## I X.

Et parce que toutes ces causes sont générales, inévitables & communes à tous les habitans de la terre, tant à ceux qui habitent les Zones tempérées, qu'à ceux qui habitent la Zone-torride, que l'air & les alimens dont ils se nourrissent d'ordinaire,

peuvent s'altérer également partout , & devenir capables de porter le sang à cet épaisissement vicieux qui produit des inflammations dans le cerveau & dans les autres viscères ; je conclus que toutes ces causes pouvoient produire la fièvre maligne dans tous les climats. Celles qui étoient arrivées dans tous les siècles & dans les différens pays de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, ne me permirent pas de douter un moment de la puissance que toutes ces causes ont de produire cette grande altération du sang qui cause les fièvres pestilentiellles, n'eussent été mises plusieurs fois en exercice , & n'eussent produit ces dangereuses maladies dans toute sorte de climats.

X.

Et parce que je sçavois que

l'air des pays les plus chauds, & qui approchent le plus de la ligne, doivent faire perdre beaucoup plus de parties spiritueuses & aqueuses du sang de leurs habitans, & doivent rendre la bile plus âcre & plus résineuse, & que plus le sang est dénué des parties spiritueuses & aqueuses, plus il est susceptible de l'impression de l'air froid, & plus facilement il en doit être épaissi & disposé à s'arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères, lorsque les vents trop frais s'élevent subitement après un chaud d'une longue durée; je conclus que les pays chauds devoient être plus souvent exposés à la peste que les pays tempérés.

## XI.

Et parce que les marais se dessèchent plus aisément dans les

pays chauds , qu'ils ne le font dans les pays frais , & que l'ardeur du soleil y élève bien plus facilement ces exhalaisons souffrées de leur vase fermentée , que dans les pays tempérés où la chaleur du soleil est moins grande ; je conclus que la peste devoit être plus ordinaire dans tous les lieux marécageux des pays chauds , qu'elle ne l'étoit dans les lieux marécageux des zones tempérées ; & par conséquent qu'elle devoit être très-familier dans l'Egypte à raison des inondations du Nil , & dans plusieurs autres échelles du Levant qui se trouvent dans les lieux marécageux & pleins de rivières.

XII.

Et parce que plus les alimens, dont on se nourrit, sont grossiers, indigestes ou naturellement incraissants ; plus le sang des habi-



tans qui s'en nourrissent est épais; plus il est disposé à recevoir l'impression des causes générales qui peuvent le porter à un degré d'épaississement extrême; je conclus que les habitans des pays chauds qui font leur principale nourriture de *ris* & de diverses sortes de *melons*, qui ne boivent que des liqueurs aigres, & qui par conséquent ont le sang plus épais & plus indigeste, doivent être plus sujets aux fièvres pestilentiennes que les habitans des pays où l'on mange plus de viande, & où les nourritures sont moins incrassantes & moins indigestes.

## XIII.

Et parce que les habitans des pays les plus chauds mènent une vie moins agissante, plus sédentaire, plus mélancolique & plus ennuyeuse, que celle des

pays frais ; je conclus que le sang ne s'entretenant dans sa fluidité naturelle que par l'exercice, le mouvement & la gayeté, les habitans des pays chauds demeurans, comme ils font, sédentaires, mélancoliques & ennuyés, & dormans d'ailleurs beaucoup plus que ne font les habitans des régions tempérées, devoient par cette maniere de vivre rendre leur sang plus épais, moins broyé, plus indigeste, & par conséquent plus susceptible de l'impression fâcheuse des causes générales des maladies pestilentiellles lorsqu'elles venoient à régner dans leur pays, & que toutes ces causes, avec moins d'activité qu'elles n'en ont dans les zones tempérées, devoient produire très souvent dans les pays chauds des fièvres pestilentiellles.

## XIV.

Ayant trouvé tant de causes évidentes, constantes & générales, capables de porter le sang à cet épaisissement extrême qui peut le faire arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères, & y produire des dispositions inflammatoires & gangréneuses ; je démêlai fort aisément celles qui avoient causé cette grande altération dans le sang des habitans de *Rochefort* : la misère & la famine y régnoient alors, ainsi que dans toutes les provinces du Royaume ; & cette cause me parut plus que suffisante pour disposer le sang des habitans de ce port à produire toutes ces espèces de fièvres malignes.

## XV.

La famine ne fut pas la seule cause

cause de toutes ces espèces de maladies. Il y en eut une autre qui commença sur la fin du mois de Juin , & qui dura jusqu'à la fin de Septembre ; ce fut la puanteur de l'air occasionnée par le desséchement des marais & des mares d'eau , que les hautes marées de la Charante laissent dans la grande prairie , qui est vis-à-vis ce Port. La chaleur en élevoit des exhalaisons d'une odeur de souffre ou de poudre brûlée qui appesantissoit l'air ; de sorte qu'on étoit presque étouffé sur le haut du jour. Je fus d'autant plus persuadé que ces sortes d'exhalaisons , chargées d'un souffre indigeste & respirées continuellement , étoient très-capables de diminuer considérablement la fluidité du sang ; qu'il ne se passoit presque aucun été que ce Port ne souffrît beaucoup de ces sortes de fièvres , dans un



tems même où le peuple vivoit dans l'abondance ; & quoique je n'éprouvasse ni les mauvais effets de la misere & de la disette , & que je fusse dans ce Port avec tous les agrémens que je pouvois désirer , je ne pus résister à l'impression de cet air puant : j'y tombai malade d'une dangereuse fièvre pourprée, dont j'ai été plus de dix ans à revenir. Je ne regardai donc plus la malignité comme une cause des fièvres malignes ; ce ne fut pour moi qu'un nom dépouillé de toute sorte d'idées dont j'avois jusqu'alors couvert mon défaut de connoissance sur la cause réelle & véritable des grands accidens qui accompagnent ces maladies.

## XVI.

Je revins de cet état comme d'une espece d'illusion & de songe où j'étois tombé par la lecture des anciens observateurs de fièvres malignes. Je commençai à

ouvrir les yeux & à rapporter à des causes évidentes & sensibles tous ces effroyables accidens qui avoient surpris d'étonnement les premiers observateurs. Ce grand abattement de forces, cette foiblesse extrême du pouls, les taches livides, ces gangrènes exterieures que j'observai dans les fièvres pestilentiellles & malignes qui rendoient l'aspect des malades si hideux, ne me surprirent plus ; lorsque je fus convaincu, par une inspection oculaire, que le principal organe du sentiment & du mouvement de toutes les parties étoit alteré ; que les vaisseaux du cerveau étoient engagés ; que le sang y étoit arrêté, & qu'en cet état je ne pouvois ni séparer ni distribuer la quantité nécessaire d'esprits pour entretenir la tension & le jeu du ressort des fibres motrices des muscles & des vaisseaux. Je com-

pris aisément que tous les muscles du corps ne recevant plus du cerveau une quantité suffisante d'esprits , pour tenir leurs fibres dans une tension naturelle, devoient tomber dans un relâchement extrême ; & les malades qui étoient attaqués de ces sortes de fièvres devoient se trouver dans un accablement & dans un grand affaissement, dans une lassitude & une pesanteur générale de tous leurs membres ; & que dans cet état ils ne devoient se remuer qu'avec grande difficulté ; que par la même raison , les fibres musculaires du cœur ne devoient faire que de très-foibles contractions ; & ne pouvoient pousser le sang dans les artères que foiblement & en très-petite quantité ; que le pouls enfin devoit devenir très-obscur, très-petit , mol , languissant & fort inégal : je conclus encore que les vaisseaux du cerveau

étant ainsi engagés , les fibres de la pie & de la dure mere en étant plus tendus qu'à l'ordinaire , devoient causer aux malades , ou de grandes douleurs , ou une grande pésanteur de tête ; que les organes des sens étant tombés dans un grand relâchement , ainsi que toutes les fibres motrices du corps , ne pouvoient rapporter au siége du sentiment commun que de foibles impressions des objets externes ; qu'en conséquence les malades attaqués des fièvres pestilentielles & autres malignes , ne devoient avoir que des sensations fort obscures & très-foibles de tous les objets qui frapoient les organes des sens , lesquels ne devoient lier que très-difficilement les différentes idées qui concourent à former un raisonnement ; qu'enfin leur raison en devoit être considérablement altérée ,



& par rapport à sa netteté & à sa clarté. Tous ces effets me parurent très-naturellement dépendre de l'embaras & de l'engorgement des vaisseaux du cerveau & de l'interruption du cours ordinaire des esprits dans les nerfs de toutes les fibres motrices ; & les causes de tous ces accidens me parurent si claires & si distinctes , que je ne pus comprendre comment les premiers observateurs de ces fortes de maladies avoient pû les rapporter à un principe occulte , venimeux & participant du poison , eux qui n'avoient jamais attribué la chute des mouvemens musculaires & la perte totale du sentiment & de la raison dans les apoplaxies , qu'à des causes très-ordinaires & très-connuës, comme à une plénitude extrême qui engorgeoit entièrement les vaisseaux du cerveau ,

ou qu'à un épaississement extraordinaire du sang qui s'y arrêtoit & qui l'empêchoit de recevoir & de distribuer les esprits au reste des organes du corps. Cependant il y a grande différence de l'accablement d'un apoplétique à celui d'un malade de fièvre maligne. La foiblesse & l'épuisement d'un apoplétique va jusqu'à la paralysie générale de tous les muscles du corps & de tous les organes du sentiment. Elle arrive subitement comme un coup de foudre ; la foiblesse des pestiférés & de tous les autres malades de fièvres malignes est bien moindre. Ils conservent tous au commencement de la maladie la faculté de se remuer, quoique foiblement, & d'une manière laborieuse ; ils ont encore l'usage des sens & de la raison ; je ne pus donc m'imaginer sur quels principes ils se

fondoient pour imputer à une cause occulte & venimeuse, la foiblesse & l'accablement général de ceux qui étoient attaqués des fièvres malignes, puisqu'ils n'attribuoient cette même foiblesse & cet accablement général qui arrive aux apoplétiques, quoiqu'infiniment supérieur à celui de ces malades, qu'à des causes très-évidentes & très-connuës, & que la forte apopléxie fût plus communément mortelle que ne le sont la peste & les autres fièvres malignes.

## XVII.

Je soupçonnai que ce qui pouvoit avoir donné lieu aux Anciens d'imputer tous les accidens des fièvres malignes, à des qualités malignes, occultes & meurtrieres, & qu'ils n'avoient pas attribué la cause de l'apopléxie à quelque venin particulier, ce

n'avoit été que parce que l'habitude du corps des apoplétiques change rarement, qu'elle conserve sa couleur naturelle; & qu'au contraire la peau des malades de fièvres malignes & pestilentielles est pour l'ordinaire couverte de taches pourprées & livides, souvent défigurée par plusieurs places gangréneuses qui en rendent l'aspect affreux & tout-à-fait extraordinaire. Il est apparent que toutes ces lividités & toutes ces gangrènes de la peau, qu'ils ne voyoient que rarement dans les autres especes de maladies, leur ont fait attribuer comme au vulgaire ces accidens à des causes extraordinaires, malignes & venimeuses.

XVIII.

Ce soupçon me parut d'autant mieux fondé, que les Anciens ayant fait consister la



gangrène & la mortification des parties dans l'extinction de la chaleur naturelle , avoient constamment placé entre les causes , qui pouvoient l'éteindre , des qualitez venimeuses , des poisons & des venins ; de sorte que voyant les corps des malades de fièvres malignes couverts de taches livides & gangréneuses en divers endroits de leur peau gangrénée , il est visible que n'ayant qu'une idée fort obscure de l'action des causes évidentes & communes des maladies sur la masse du sang , il leur avoit été plus aisé & plus commode de rapporter tous ces accidens extérieurs & toutes ces gangrènes à quelque qualité occulte & venimeuse qu'à une cause plus manifeste & plus simple. Ce qui me surprit , c'est que les modernes eussent pû imputer à des causes cachées , à des poisons & à des

venins corrosifs, non seulement ces gangrènes extérieures & ces diverses taches qui paroissent dans les fièvres malignes, mais encore tous les autres grands accidens qui accompagnent ces fortes de maladies; & qu'ils eussent pû, malgré la connoissance qu'ils avoient de la circulation du sang, conserver encore les idées confuses que les Anciens avoient eues sur la nature, & sur les causes de la gangrène.

## X I X.

La connoissance que je venois d'acquérir de l'état du sang dans les fièvres pestilentielles & malignes, & celle de toutes les causes évidentes & générales qui l'avoient pû porter à cet extrême degré d'épaississement, ne me permirent plus de rapporter à des causes ou cachées, ou fort extraordinaires, la gangrène, &

toutes ces taches livides que je voyois sur la peau des malades attaqués de fièvres pourprées , & les autres accidens des fièvres malignes. On me permettra de dire ici , avec franchise , ce que je pense : je soupçonnai quelque vil intérêt dans les Médecins qui avoient inventé le nom pernicieux de malignité ; ils trouvoient dans ces noms une justification de leur ignorance , & de leurs succès malheureux : cette ruse n'est-elle pas encore la ressource des Médecins dans les événemens qui exposent leur réputation ? Dès qu'ils appréhendent quelque revers , ne disent-ils pas que les fièvres qu'ils traitent , sont des fièvres malignes , ou qu'elles se joignent aux autres maladies qui leur paroissent dangereuses , ou qui les ont surpris par les acci-

dens qu'ils n'avoient scû prévoir ni prévenir?

X X.

Après tous ces différentes réflexions, je regardai les fièvres malignes, ordinaires & pestilentiellles, à qui on donne le nom vague de peste, à la vérité, comme de très-grandes maladies, très-affligeantes & très-dangereuses de leur nature, mais non pas comme des suites de quelque cause terrible, ou fort extraordinaire, les plus communes & les plus évidentes étant capables de les produire, & les multiplier dans tout un pays, lorsqu'elles ont porté le sang à un degré d'épaississement extrême qui est la cause de tous les accidens. Je bannis alors de mon esprit l'embarassante idée de la malignité de toutes les fièvres malignes que je vis dans la suite



& je changeai le nom de fièvres *malignes* en celui de *disposition inflammatoire des viscères*, ou d'inflammation *du cerveau*, comme la plus constante dans ces sortes de fièvres, & comme celle qui se déclaroit plus sensiblement que celle des autres viscères, quoiqu'ils soient tous, plus ou moins, dans une disposition inflammatoire. Cette idée me parut bien plus claire & plus lumineuse que celle que les noms de *peste*, ou de fièvre *maligne* pouvoient faire naître : & celle des dispositions inflammatoires du cerveau & des autres viscères, me parut avoir bien plus de rapport avec la nature de ces maladies, & en exprimer mieux le caractère particulier, que le nom de fièvre *maligne-pestlentielle* ou simplement de fièvre *maligne*.

## X X I.

Les ténèbres que cette mau-

vaïse idée de malignité avoient répandu dans mon esprit, qui me rendoient chancelant & incertain dans le choix des remèdes que je devois employer dans la cure des fièvres malignes étant dissipée absolument, j'eûs la satisfaction de m'être mis à portée d'établir sûrement les indications curatives de toutes ces maladies sur une connoissance claire & distincte de l'état du sang, & de celui des principaux viscères qui s'y trouvoient affectés ; mais si j'eûs du plaisir en ce tems-là, j'avoue que j'en ai eû un bien plus sensible, lorsque j'ai vû la conformité parfaite des observations de Messieurs *Chicoyneau* & *Verni* sur les cadavres des pestiférez de Marseille, avec celles que j'ai faites sur les fièvres malignes. A bien examiner les choses, on ne trouvera d'autre différence que du plus au moins

## 184 *Des Fièvres Malignes*

entre ces observations par rapport à l'essentiel, & à la grandeur de la fièvre maligne de Rochefort & la fièvre pestilentielle de Marseille, laquelle étoit à un plus haut degré qui faisoit seul le caractère de la peste. Voici seulement quelques différences qui se présentent dans ces observations qui doivent être la boussole de ceux qui s'appliqueront à la recherche des causes de ces fortes de fièvres.

### XXII.

Je ne trouvai jamais le sang absolument coagulé dans les grands vaisseaux & dans le ventricule du cœur, mais simplement épaissi & beaucoup moins coulant dans les cadavres de ceux qui étoient morts de fièvres pestilentielles à Rochefort : au lieu que ces Messieurs l'y ont trouvé absolument pris & coa-

gulé dans presque tous les pestiférez de Marseille ; mais il est aisé de voir la raison de ces différentes observations par rapport à l'activité des causes qui ont épaissi le sang , & qui l'ont fait arrêter dans les principaux viscères des malades de Rochefort & de ceux de Marseille. Quoique les causes primitives , je veux dire la famine , la misere & les mauvaises nourritures, aient été la principale cause de l'épaississement du sang qui a produit des inflammations des viscères dans les pestiférez de ces deux villes , la fièvre de Rochefort y passa sous le nom d'une fièvre maligne ordinaire, par le soin que je pris de ne pas la déclarer *pestilentielle*, & de ne lui donner jamais le nom de *peste* ; au contraire on a donné d'abord à la maladie de Marseille ces noms formidables de



*peste.* A Rochefort, l'esprit fut dans un grand calme & sans aucune crainte de la contagion, les malades y furent secourus à l'ordinaire : à Marseille au contraire, la déclaration de la peste a jetté tous les esprits dans le trouble, dans la crainte, dans la terreur de la contagion & dans une consternation inexprimable qui a fait fuir & abandonner les malades. Ces horribles passions capables de congeler & de coaguler le sang par elles-mêmes, se sont jointes à la famine & aux mauvaises nourritures, qui dispofoient de loin le sang à un extrême épaisfissement ; & c'est à cette augmentation de la cause coagulante, qu'il faut attribuer la différence de l'état du sang & l'inégalité du ravage & de la mortalité qu'ont causé les fièvres pestilentiennes de Rochefort

& de Marseille. Cette dernière Ville ayant perdu à proportion infiniment plus d'habitans que n'en perdit Rochefort : c'est une nécessité que les habitans de Marseille aient péri plus précipitamment que ceux de Rochefort, la coagulation du sang y ayant été plus grande à raison de la terreur que l'idée de la contagion & de la communicabilité de cette maladie y a jetté dans tous les esprits.

### XXIII.

Car enfin quelque activité qu'on suppose dans toutes les causes matérielles qui peuvent porter le sang à cet extrême degré d'épaississement qui cause les dispositions inflammatoires & gangréneuses dans les fièvres pestilentiellles, je n'en connois point de plus actives, ni plus capables de lui faire perdre promptement

sa fluidité naturelle , que les passions de crainte , de terreur , de saisissement , de consternation & de désespoir. Tout le monde sçait ce que ces différens degrés de frayeur & de crainte sont capables de les produire dans une infinité d'occasions , & sur-tout dans les longs sièges de places , car on les voit presque toujours également funestes aux assiégeans & aux assiégés. Ils y sont ordinairement attaqués de fièvres malignes qui causent autant de mortalité que la peste même, aussi n'en différent-elles que du plus ou du moins , n'étant pas possible que le sang , tant des assiégeans que des assiégés , qui sont de fort mauvaises digestions , & qui sont d'ailleurs exposés plusieurs fois le jour à divers mouvemens de crainte , ne s'épaississe & ne se coagule au point de s'arrêter au cerveau &

dans tous les autres viscères, & n'y produise des inflammations aussi périlleuses que le sont celles qui font le caractère des fièvres malignes. Or si la peur ordinaire qui ne suppose pas un danger de mort aussi touchant & aussi certain que l'est celui qui fait si fort craindre la peste, est capable de tourner le sang & de lui faire produire des fièvres malignes-pestilentiellles, que ne produira-t-elle pas lorsqu'elle aura pour objet un danger de mort presque inévitable tel que celui qu'on craint, non seulement dans une Ville attaquée de la peste, mais encore dans toutes les Provinces voisines, & un danger qu'on n'a pas en vûë pour un jour, ou pendant un mois, mais pendant six mois, un an & plus ? Jusqu'à quel point d'épaississement & de coagulation le sang ne doit-il pas



être porté à la vûe de l'affreux spectacle que présente aux yeux une Ville attaquée de la peste ? On ne peut comprendre cette situation d'esprit & de corps , & l'étrange changement qui doit arriver dans le sang des habitans d'une Ville pestiférée , que par le saisissement qui arrive à un homme qui est attaqué en chemin par des voleurs , à qui on met le pistolet sous la gorge , & qu'on traîne dans le fond d'une forêt pour le voler , & par la consternation dans laquelle tombent les habitans d'une Ville prise d'assaut , qu'on met à feu & à sang , lorsqu'ils entendent les cris lamentables de ceux qu'on assassine & des femmes qu'on viole dans les maisons voisines. Il est aisé de s'imaginer que le sang de tous ceux qui se trouvent exposés à de si grands périls , se congèle pour

ainfi dire , & produit un froid glaçant dans toutes les parties du corps , de telle forte que fi quelqu'un échape à la barbarie & à la fureur du foldat , ce n'est que pour mourir bien-tôt ou d'une fièvre maligne , ou de quelque maladie de langueur.

#### X X I V.

Il n'est point de Médecin, pour peu verfé qu'il foit dans la pratique, qui n'ait vû périr plusieurs personnes par les fièvres malignes , qui n'avoient d'autre caufe qu'une très-grande peur. Il n'en est point qui n'ait vû mourir ou blesser plusieurs femmes groffes par la feule peur d'un petit danger , qui n'auroit presque pas troublé l'homme du monde le moins courageux. Quels prodigieux effets ne pourront donc pas produire les différens degrés de crainte , de terreur , de

192 *Des Fièvres Malignes*  
consternation & de désespoir dans les habitans d'une Ville pestiferée, & dans ceux de toutes les provinces ? Quel épaisissement ces passions ne causeront-elles pas dans le sang, lorsqu'elles le trouveront disposé à la coagulation par la tristesse, par la famine, par la misère & par les mauvaises nourritures ? Peut-il manquer de s'arrêter & d'être porté au dernier degré de coagulation par une crainte & par une terreur continuelle de la contagion d'une maladie qu'on croit toujours mortelle ?

## XXV.

Pour en être persuadé, on n'a qu'à lire les observations que Mr Rivinus a données dans son Traité de la Peste, on y verra un grand nombre de personnes frappées de cette maladie par la seule terreur que leur a causé  
ou

ou la vûe des corbeaux , ou le récit qu'on leur a fait que certaine boisson qu'ils venoient de prendre , venoit d'un endroit soupçonné de la peste , ou par d'autres semblables occasions.

XXVI.

Quoique cette cause , quand on y réfléchira bien , soit une des plus certaines & plus capables de porter le sang à ce dernier degré d'épaississement qui le fait arrêter dans les vaisseaux des viscères ; je sens bien que le Public, & même plusieurs Médecins auront de la peine à regarder toutes les passions portées même au plus haut point où elles puissent l'être , comme une cause évidente & generale des fièvres pestilentiellles : & je vois d'abord que , quoiqu'ils ayent peine à disconvenir que toutes ces passions de crainte , de terreur &



194 *Des Fièvres Malignes*  
de consternation ne soient très-  
capables de ralentir infiniment  
le mouvement du sang, & de le  
porter à un grand degré d'épais-  
sissement comme à une espèce de  
congélation, ils ne convien-  
dront pas néanmoins que ces  
altérations puissent produire la  
peste.

## XXVII.

Pour applanir toutes les dif-  
ficultés qui peuvent éloigner  
l'esprit d'une entière conviction,  
on n'a qu'à se rappeler ce que j'ai  
dit ci-dessus au sujet de la famine,  
& restreindre l'idée des fièvres  
pestilentielles au caractère essen-  
tiel auquel je les ai réduites, le-  
quel ne peut jamais renfermer  
des accidens aussi séparables que  
le sont les *bubons* & les *charbons*: &  
on sera convaincu qu'une peur &  
une terreur continuelles sont aussi  
capables de porter le sang à ce  
dernier degré d'épaississement,

qui cause la peste & les fièvres malignes , que toutes les autres causes matérielles qui font perdre sa fluidité naturelle.

XXVII.

Pour se convaincre jusqu'à quel point la terreur & la consternation qu'une grande mortalité jette dans l'esprit des habitans d'une Ville attaquée de fièvres pestilentiellcs , contribuent à produire & à multiplier ces maladies ; & pour être persuadé combien le changement de situation de l'esprit leur est avantageux , lorsqu'ils passent de la crainte d'une mort prochaine à l'espérance & à la confiance d'une entière cessation de cette maladie ; il ne faut que consulter les Historiens qui ont écrit sur la cessation & sur la guérison merveilleuse des Villes pestiférées de l'ancienne Grèce, où selon

eux la peste n'a finie, que par le sacrifice d'une fille que les Oracles consultés ont demandé comme une victime propitiatoire pour calmer la colere des Dieux. On sera obligé de convenir que la confiance & l'espérance que de tels sacrifices faisoient naître dans l'esprit des habitans de ces Villes, n'y ont fait cesser la peste, que par le seul changement d'assiette dans l'esprit du Public qui en tournant les passions de tristesse, de crainte, de terreur, de consternation & de desespoir en celles de confiance & d'espérance qui ranimoient la joye, la gayeté & la tranquillité dans l'esprit, rétablissoient le jeu de tous les organes, rendoient au sang & à tous ses récréemens sa fluidité naturelle.

## X X I X.

Mais, dira-t-on, toutes ces

passions de crainte, de tristesse & de desespoir pourront bien, à la vérité, être regardées comme une cause générale même conjointe dans une Ville attaquée de la peste, mais elles n'en sçauroient être une dans les provinces voisines dont les habitans jouissent d'une santé parfaite; & qui n'étant pas renfermés, & pouvant se séparer les uns des autres, n'ont pas les mêmes sujets de crainte. Je réponds d'abord, qu'il me suffit que ces grandes passions puissent être regardées comme une cause générale qui se trouve jointe à la cause principale de la peste dans un lieu où cette maladie est déclarée; de quelque manière que ce soit, elle deviendra toujours une grande cause de la multiplication de cette maladie & de la grande mortalité qu'elle causera.



## X X X.

Je réponds en second lieu qu'on ne sçauroit nier que la peur de la contagion qui s'est emparée de l'esprit des habitans de toutes les provinces voisines de la province affligée de maladies pestilentielles, ne soit pas une cause très-propre à disposer le sang à acquérir le degré de coagulation qui cause cette maladie , pour peu que la misère & la famine s'y fassent sentir ; car c'est un fait, dont aucun Médecin ne peut disconvenir , que tous ceux qui vivent dans un continuel état de frayeur ou de tristesse , digèrent lentement & très-mal ce qu'ils mangent ; que leurs alimens, même les meilleurs , se tournent en un suc aigre , gluant & visqueux , qui bien loin d'entretenir la fluidité du sang , ne fait que l'épaissir de jour en jour , & qui

ne pouvant lui fournir des parties assez affinées pour la formation des parties spiritueuses, au lieu de fortifier le corps, le laisse dans la foiblesse : que sera-ce, lorsque la misère augmentant dans les Provinces par l'interruption du commerce, le peuple ne sera pas nourri, ou n'aura que de très-mauvais alimens ? Que peut-on attendre des digestions, lorsque l'esprit sera continuellement saisi de crainte & de tristesse ? Peuvent-elles ne pas venir à la fin au point de tourner les alimens en un suc d'une aigreur si forte & d'une si grande viscosité, qu'étant porté dans les vaisseaux, il épaisfira le sang & le caillera au point qu'il ne pourra plus rouler dans les vaisseaux des principaux viscères ; qu'il s'y arrêtera & y produira des inflammations gangréneuses & mortelles ?

Quoi qu'il en soit , il faut que tous les Médecins se réunissent à ce point , que si une peur excessive , la consternation & le désespoir ne sont pas des causes suffisantes pour produire la peste, elles ont du moins la force de disposer le sang plus que toutes les autres à cette coagulation extrême , qui fait le caractère essentiel de la peste. De toutes ces observations & de toutes ces réflexions , on peut conclure qu'y ayant dans toutes les fièvres malignes une inflammation constante du cerveau & une disposition inflammatoire dans les autres viscères ; & que tant d'inflammation supposant toujours un épaisissement considérable de la masse du sang , qui le fait arrêter dans les vaisseaux de toutes ces parties ,

le caractère essentiel des fièvres malignes, tant ordinaires que pestilentielles, ne consistera que dans un épaisissement extraordinaire de la masse du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau & dans ceux des autres viscères, & y produit des dispositions inflammatoires très-périlleuses. La seule différence qu'on devra faire des fièvres malignes & ordinaires, & des fièvres pestilentielles, de celles qui font périr moins de monde, & de celle qui causent une mortalité surprenante, ne sera que du plus au moins par rapport à la cause essentielle; je veux dire l'épaisissement du sang, qu'il faudra regarder comme bien moindre dans les fièvres malignes ordinaires; au lieu qu'il est extrême & qu'il approche d'une coagulation totale dans les fièvres pestilentielles;



que les autres fièvres malignes n'ayant qu'une même cause essentielle, il est visible qu'elles présenteront les mêmes indications curatives, qui pourront être remplies par l'administration des remèdes de même qualité, pourvu que dans l'usage qu'on fera de ces remèdes, on ait égard aux différens degrés d'épaississement du sang.

---

## CHAPITRE V.

### *Des signes diagnostics des Fièvres malignes.*

#### I.

**L**E caractère des fièvres malignes étant établi, il ne s'agit plus que de trouver des signes qui marquent précisément, & cet état d'épaississement & la disposition inflammatoire du cerveau & des autres viscères

qui font le caractère essentiel de ces maladies ; & parce que tout signe physique & médecinal , pour marquer & montrer précisément quelque état que ce soit de la masse du sang des organes , doit avoir un rapport & une liaison nécessaire avec l'état qu'il signifie , & l'esprit ne pouvant fonder aucun rapport nécessaire qu'entre les causes & leurs effets , ou entre les effets & leurs causes univoques , il s'ensuit que pour trouver les signes , tant de l'épaississement du sang que de la disposition inflammatoire des viscères , il faudra nécessairement aller chercher les causes univoques de cet état , ou les effets univoques que cet état du sang & des viscères auront produit dans le corps. Dans cette vûe je cherche les différentes causes qui peuvent avoir produit un épaississement extrê-

me dans la masse du sang ; & parce que je sçais que le sang se dessèche & s'épaissit lorsqu'il n'est pas réparé journellement par une quantité de nourriture proportionnée à la dissipation qui s'en fait tous les jours , il s'ensuit que la disette & la famine empêchant cette réparation journaliere , seront des causes évidentes ; & par conséquent des signes de l'épaississement extrême de la masse du sang , lorsqu'elles auront duré long-tems dans un pays.

## II.

Secondement , puisqu'il est certain que le sang ne peut entretenir sa fluidité que par le moyen d'un chyle clair , doux & fluide qui en répare les pertes journalieres , il s'ensuit que le chyle dont la masse du sang se sépare , au lieu d'être coulant & doux ,

est cru , aigri , gluant & visqueux ; au lieu d'entretenir le sang dans sa fluidité naturelle , il l'épaissira insensiblement & le pourra porter à un degré de coagulation , qui le fera arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères ; & parce que les mauvaises nourritures, crues, indigestes & peu accoutumées , comme sont plusieurs racines qu'on ne mange que dans une extrême disette , se digerent mal & tournent en un chyle aigri , cru , gluant & visqueux , il s'ensuit manifestement que les mauvaises nourritures , & peu accoutumées, produiront nécessairement un grand épaissement dans la masse du sang , & que leur usage sera une cause & un signe nécessaire de l'épaississement du sang.

### III.

Troisièmement , parce que le



sang n'entretient sa fluidité naturelle, qu'autant qu'il circule, qu'il est poussé & pressé vigoureusement par la contraction des artères, & qu'autant que ses parties se choquent dans un million de nœuds que forment les ressorts artériels qui le déchargent dans les veines, il s'ensuit que si le mouvement du cœur & des artères devient plus foible & plus languissant, & que les parties du sang recevant moins de mouvement, se choquant plus rarement, & avec moins de force, se briseront plus difficilement; qu'elles conserveront plus aisément l'union qu'elles auront pû prendre, & que le sang en deviendra nécessairement plus épais: or la tristesse, effet de la disette & de la misère; la crainte, la terreur & la consternation que cause continuellement l'idée d'une mort prochaine dont on est me-

nacé, arrêtant & suspendant le cours des esprits qui donnent de la force à la contraction des fibres du cœur, & à celles de toutes les artères & de tous les organes du corps qui facilitent & qui accélèrent la circulation du sang, il s'ensuit que toutes ces passions, lorsqu'elles auront long-tems agité l'esprit, causeront un grand épaisissement & une grande viscosité dans le sang, & qu'elles devront être regardées comme une cause & un signe de cet effet vicieux de la masse du sang.

IV.

Et parce que les alimens ne peuvent tourner en un chyle doux & coulant, qu'autant que le dissolvant de l'estomac & des intestins est actif & animé par le mélange des esprits que les nerfs portent dans les glandes de l'estomac & des intestins, il s'ensuit

que lorsqu'elles en recevront considérablement moins que dans l'état naturel, le dissolvant de l'estomac & des intestins devenant moins actif, il dissoudra plus foiblement & plus imparfaitement les nourritures, & ne les tournera qu'en un chyle aigri, gluant & visqueux, qui bien loin d'entretenir la fluidité du sang, la lui fera perdre insensiblement, & le rendra très-gluant & très-épais : or le chagrin, la terreur, la tristesse & la crainte sont des passions, comme je viens de dire, qui suspendent & arrêtent le cours naturel des esprits dans les nerfs de tous les organes, & par conséquent dans ceux de l'estomac ; donc ces différentes passions seront les principes & la cause de l'épaississement du sang par l'indigestion des aliments qu'elles causent nécessairement lorsqu'elles ont long-

tems affecté les malades ; la famine , la disette & les mauvaises nourritures seront donc des signes très-univoques de l'épaississement extrême du sang qui entre dans le caractère essentiel des fièvres malignes.

V.

Ayant trouvé les signes les plus univoques & les plus assurés de l'épaississement du sang, tirés de toutes ces causes , je considère ce que cet épaississement extrême & cet état de viscosité du sang peuvent produire par eux-mêmes dans les corps ; & parce qu'un sang épais & visqueux , lorsqu'il l'est devenu à un certain degré , ne peut couler que très - difficilement dans les vaisseaux capillaires des parties qui ont le moins de jeu de ressort ; qu'il doit s'y arrêter dans tous les endroits les plus étroits



& dont les réseaux artériels sont les plus multipliez, qui ont les mailles plus étroites, le tissu plus foible & plus mince ; il s'ensuit que la masse du sang étant devenue extrêmement épaisse, gluante & visqueuse, s'arrêtera nécessairement dans toutes les extrémités des vaisseaux dont le tissu est plus foible & plus mince, & dont le jeu de ressort & de contraction a moins de force pour l'exprimer & l'en chasser : or les réseaux artériels du cerveau & les réseaux de la veine-porte qui déchargent le sang dans les veines de la cave, qui rapportent le sang du foye, sont d'une construction plus foible & plus mince que ne sont les réseaux artériels & les veines de toutes les autres parties, puisque les distributions de la veine-porte dans le foye qui décharge le sang qui y revient de l'estomac,

de la rate , & des inteftins , font d'un tissu beaucoup plus mince que n'est celui des artères , les réseaux artériels du cerveau & les vaisseaux de la porte feront donc leur jeu de contraction beaucoup plus foiblement que ne feront les réseaux artériels de toutes les autres parties , & le sang s'y arrêtera plus aisément que par tout ailleurs. Or tout le sang arrêté dans les réseaux artériels ou veneux , de quelque partie que ce soit , y produira nécessairement une disposition inflammatoire. L'épaississement du sang une fois connu , fera donc un signe qui doit faire craindre ou l'inflammation ou quelque disposition inflammatoire du cerveau & du foye.

## VI.

Et parce que le sang étant arrêté dans les réseaux artériels

du cerveau, & y produisant une disposition inflammatoire, y doit nécessairement empêcher la séparation & la distribution des esprits, laquelle doit être proportionnelle à l'étendue de l'engagement des vaisseaux & de la disposition inflammatoire qui en est la suite; il s'ensuit, que plus la disposition inflammatoire du cerveau sera grande, moins il coulera d'esprits animaux dans les fibres motrices de toutes les parties du corps: & parce que la force du jeu de ressort & de contraction de toutes les fibres motrices du corps, dépendent uniquement de la quantité d'esprits qu'elles reçoivent; il s'ensuit que lorsqu'elles recevront considérablement moins, leur jeu de ressort & de contraction en sera beaucoup plus foible, qu'elles tomberont nécessairement dans le relâchement, que

tout le corps fera dans un abattement extrême , que tous les mouvemens musculaires en deviendront plus difficiles. Les contractions du cœur seront par conséquent plus languissantes & plus foibles , & le pouls sera nécessairement plus petit , plus mol & plus foible ; tous ces effets sont liés avec une cause univoque , je veux dire avec le défaut de la séparation des esprits , & ce défaut est un effet nécessaire de l'épaississement du sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux artériels du cerveau & y produit une disposition inflammatoire. La foiblesse générale , l'accablement de tout le corps , la pésanteur & la difficulté de remuer les membres , la foiblesse , la petitesse & la molesse du pouls , seront donc des signes très-univoques & très-caractéristiques de l'engagement



214 *Des Fièvres Malignes*  
des vaisseaux du cerveau , &  
de la disposition inflammatoire  
de cette partie.

## VII.

Et parce que la vivacité des sens suppose nécessairement une tension naturelle de leurs organes qui les rend sensibles aux moindres impressions des objets extérieurs ; il s'ensuit que leur engourdissement supposera nécessairement un relâchement dans tous les organes des sens ; & parce que la tension des organes des sens est toujours relative à la quantité des esprits qu'ils reçoivent du cerveau , il est évident que lorsqu'ils seront moins tendus & moins susceptibles de l'impression des objets externes, ils recevront une moindre quantité d'esprits ; & parce que cette diminution n'est qu'une suite d'une moindre sépara-

tion, & que cet effet est un produit de l'engagement des vaisseaux & de la disposition inflammatoire du cerveau, il s'ensuit que l'engourdissement & l'obscurité de divers sentimens qu'excitent les objets externes sur les organes des sens, seront des signes très-évidens de la disposition inflammatoire du cerveau.

### VIII.

La stupidité ou la difficulté de faire usage de la raison, ne vient que de la difficulté qu'on a de lier les différentes idées qui doivent former un raisonnement juste & naturel ; la difficulté de lier les idées convenables, suppose nécessairement que leurs types corporels ne peuvent se renouveler, se retracer, & se soutenir dans le cerveau ; ce défaut n'étant qu'une suite du relâchement de toutes les fi-

bres du cerveau ; & ce relâchement n'étant que l'effet d'une quantité d'esprits bien moindre que celle qui est nécessaire pour enfler & pour soutenir les réseaux des filets qui composent la moëlle du cerveau ; ce défaut d'esprits , dis - je , ne venant que de ce qu'il s'en sépare une moindre quantité dans les glandes corticales du cerveau ; & enfin le défaut de cette séparation des esprits n'étant qu'un effet de l'engagement des vaisseaux du cerveau & de sa disposition inflammatoire ; il s'ensuit que la stupidité , la pesanteur & la faiblesse de la raison seront un effet & un signe très-univoques de l'engagement des vaisseaux & de la disposition inflammatoire du cerveau.

## I X.

Enfin le sentiment de douleur supposant une division ou une  
divulsion.

divulsion des parties sensibles des organes ; & leur division ou leur divulsion supposant nécessairement un gonflement extraordinaire de leurs vaisseaux qui , en allongeant & en forçant extraordinairement leurs fibres , force de même le tissu des parties , ainsi que les nerfs qui y aboutissent & qui sont fortement étendus & ébranlez ; il s'ensuit que si les malades ont une grande douleur ou une pesanteur de tête , ce ne sera que parce que les vaisseaux du cerveau , ou plutôt parce que ceux de ces membranes sont tendus & engorgez de sang ; & comme cet engorgement de sang peut se faire de deux manieres , sçavoir par une obstruction des réseaux capillaires des extrémités des artères ou par un épaisissement , ou par un trop grand bouillonnement du sang , par une grande raréfac-



tion & par un trop grand abord des liqueurs dans les carotides qui en sont gonflées extrêmement dans toutes les parties de leur distribution dans le cerveau & dans les membranes, sans pourtant que ces liqueurs s'y arrêtent & y perdent le mouvement de circulation ; il s'ensuit que la douleur de tête ou plutôt celle des membranes du cerveau, ne sera qu'un produit de la grande raréfaction & d'un grand abord du sang dans les carotides, ou de l'obstruction & de l'engagement de leurs réseaux capillaires, par un sang épais & gluant. Il n'y aura donc qu'à découvrir l'état du sang qui produit cette distension & ce gonflement des vaisseaux ; & il ne sera pas mal aisé de le distinguer à la faveur du pouls & de la chaleur extérieure. Car un sang raréfié & bouillonnant doit nécessairement

distendre généralement toutes les artères, les enfler plus qu'à l'ordinaire, & rendre le pouls plus plein & plus fort. Au contraire un sang gluant & épais ayant ses parties plus liées les unes avec les autres, demeurant plus ferré, & ayant ses parties moins agitées, doit moins gonfler les artères; le pouls par conséquent en doit paroître plus foible & plus mol; la chaleur du corps doit être plus modérée & même moindre que dans l'état naturel, de sorte que si la douleur de tête n'est jointe à une grande chaleur & à un pouls plein & véhément, qui sont les effets d'un grand bouillonnement du sang; & qu'au contraire l'habitude du corps soit moins chaude qu'à l'ordinaire, & que le pouls soit mol & petit, ce qui est l'effet naturel du sang épais & gluant, & dont les par-

ties sont moins agitées ; il faudra conclure que la douleur de tête des malades n'aura d'autre cause qu'un sang épais qui s'est arrêté dans les vaisseaux capillaires des artères des membranes du cerveau : & parce que la disposition inflammatoire d'une partie ne consiste que dans l'obstruction de ses vaisseaux & dans le séjour que le sang y fait , il s'ensuit que la douleur des membranes du cerveau étant un effet de leur disposition inflammatoire , elle en fera un signe très-évident & très-certain.

## X.

Voilà les signes les plus expressifs de l'épaississement du sang , de son arrêt dans les réseaux capillaires du cerveau , & de la disposition inflammatoire de cette partie qui en est une suite nécessaire. La grande difficulté , c'est de connoître l'enga-

gement des vaisseaux du foye & sa disposition inflammatoire; & il est d'autant plus important de la connoître, qu'on est exposé, lorsqu'on ne s'en défie pas, à faire des fautes capitales dans l'administration des remèdes, spécialement dans l'usage qu'on fait des purgatifs & des émétiques.

XI.

Et comme l'épaississement du sang est la cause contenant de la disposition inflammatoire du foye, il faudra pour la découvrir, rappeler toutes les causes qui peuvent porter le sang à un degré d'épaississement. Car il est naturel de penser que cette qualité du sang ayant été capable de le faire arrêter dans le cerveau, elle pourra également & par la même raison le faire arrêter dans les extrémités



des rameaux de la veine-porte, qui déchargent dans le foye le sang des parties flottantes du ventre; & parce que ce n'est qu'à raison de la structure déliée & mince des réseaux artériels du cerveau & de la foiblesse du jeu de leur contraction qu'un sang épaissi & gluant s'y arrête plutôt que dans les autres parties, il y aura lieu de conclure par la même raison qu'il doit s'être arrêté dans les réseaux de la veine porte dans le foye, parce qu'ils sont beaucoup plus minces & plus foibles que les réseaux artériels de tous les autres organes. On pourra donc regarder toutes ces causes qui peuvent épaissir le sang & qui l'ont fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau, comme des signes univoques de l'engagement & de l'obstruction des rameaux de la veine porte dans le

foye , & de la disposition inflammatoire de ce viscère.

XII.

Et parce que la disposition inflammatoire du cerveau y empêche ou y diminue considérablement la séparation des esprits & leur distribution dans tous les organes ; il s'ensuit que lorsque le cerveau sera dans cet état d'inflammation , il arrivera nécessairement que l'écoulement ordinaire des esprits ne se fera point dans les nerfs du foye , & dans toutes les fibres motrices des rameaux de la porte ; que ces fibres feront par conséquent leur jeu de contraction si nécessaire à l'expression du sang dans les rameaux de la veine-cave , beaucoup plus foiblement que dans l'état naturel ; quelles ne le chasseront & ne l'exprimeront que très-difficilement de leurs cavités ; & que le sang étant

devenu épais & gluant, il sera obligé de s'y arrêter & d'y séjourner. L'engagement des vaisseaux du cerveau, & la disposition inflammatoire devenant une nouvelle cause de l'arrêt du sang dans les vaisseaux du foye, seront donc un signe très-univoque de la disposition inflammatoire de cette partie.

## XIII.

Et parce que les nausées & les vomissemens qui arrivent précipitamment après qu'on a avalé de l'eau simple, du bouillon & d'autres nourritures douces, supposent une tension & une sensibilité des membranes de l'estomac, qui fait qu'elles sont blessées & irritées par l'attouchement simple des corps les moins mordans & les moins irritans, & la trop grande tension & l'extrême sensibilité des mem-

branes de l'estomac ne pouvant être qu'une suite, ou d'une affluance extraordinaire d'esprits qui tendent les nerfs & toutes les fibres sensibles du tissu des membranes de l'estomac, ou de l'engorgement des réseaux artériels ou vénéux de cette partie; il s'ensuit que si dans le tems des nausées & du vomissement le cerveau est hors d'état de fournir aux nerfs stomachiques une plus grande quantité d'esprits que dans l'état naturel, on ne pourra imputer la trop grande tension & la grande sensibilité des membranes de l'estomac à l'affluence des esprits qui y doivent couler par les nerfs stomachiques, mais bien plutôt à l'engorgement des réseaux artériels & vénéux dont toutes ces membranes sont parsemées: or le cerveau étant manifestement attaqué d'une disposition



inflammatoire, il ne peut en cet état fournir aux nerfs stomachiques, non plus qu'à ceux des autres parties, qu'une bien moindre quantité d'esprits que dans l'état naturel; ce ne fera donc pas par l'affluence des esprits que les nerfs stomachiques porteront dans les membranes de l'estomac, qu'elles acquereront une plus grande tension & une plus grande sensibilité; il n'en faudra donc imputer la cause qu'à l'engorgement de tous les réseaux artériels & vénéux de ces viscères. Or ces réseaux ne sçau-roient être engorgez que parce que le sang qui y aborde continuellement ne peut se vider aisément dans le tronc des veines gastriques: or cette difficulté de faire passer le sang des artères gastriques dans le tronc des veines n'ayant d'autre cause que l'engorgement des veines ga-

striques qui ne peuvent s'en décharger dans le tronc de la veine-porte qui en est trop remplie & trop distendue ; de plus cette plénitude du tronc de la porte n'étant qu'une suite très-naturelle de l'obstruction & de l'engorgement de l'extrémité de ces rameaux dans la substance du foye , il s'ensuit que l'obstruction & l'engorgement des réseaux capillaires de la veine-porte dans le foye retenant & arrêtant le sang dans le tronc des veines gastriques , donneront lieu à l'engorgement des réseaux artériels & vénéux de l'estomac , à la tension , & à la sensibilité extrême de ses membranes , comme aux nausées & aux vomissemens : ces deux accidens étant donc l'effet naturel de l'engorgement & de l'arrêt du sang des rameaux de la veine-porte dans le foye , seront un

signe très-univoque de la disposition inflammatoire du foye , ainsi que le vomissement de sang , le cours de ventre lientérique , précipité , & toute évacuation sanglante ou dyssentérique par les selles.

## XIV.

Et parce que le hoquet suppose une pareille tension dans les réseaux artériels & vénéux qui entourent l'orifice supérieur de l'estomac , & en rend le tissu plus tendre & plus sensible ; il s'ensuit encore par les mêmes raisons , que le hoquet fera un signe très-univoque de la disposition inflammatoire du foye.

## XV.

Et parce que l'arrêt & l'engorgement des réseaux artériels & vénéux qui disposent les membranes de l'estomac à la nausée & au vomissement , mettent né-

cessairement l'estomac & les intestins dans une disposition inflammatoire ; il s'ensuit que les vomissemens, les nausées, le hoquet, la diarrhée lientérique ou sanglante, &c. seront des signes très-univoques de la disposition inflammatoire de l'estomac & des intestins.

## X V I.

Tous ces signes étant donc tirés de la cause à son effet propre, ou de l'effet à sa cause univoque ; toutes les fois qu'ils seront rassemblés dans un sujet, donneront lieu de conclure que le cerveau, le foye, l'estomac & les intestins sont dans une disposition inflammatoire, & que la maladie est réellement une fièvre maligne pestilentielle ou autre, & quoique cette maladie soit accompagnée dans son augment & dans son état de plusieurs



autres accidens considérables , de bubons, de charbons , de parotides , de taches pourprées , livides , gangréneuses , &c. comme ils sont tous très-séparables du caractère essentiel de la maladie , & qu'ils ne l'accompagnent pas toujours dans son commencement non plus que dans son augment & dans son état , il n'y aura aucune raison de les faire entrer dans les signes caractéristiques de la peste ; rien ne seroit plus ridicule que de voir un Médecin qui veut connoître la peste , attendre l'arrivée des bubons , des charbons , des taches pourprées ou livides qui n'arrivent que le trois ou le quatre ou le sept , & qui très-souvent ne paroissent point du tout. Un homme seroit bien malheureux , qui étant attaqué de cette maladie laquelle demande des secours si prompts & si efficaces , & qui met le ma-

lade dans le danger d'une mort précipitée , si son Médecin demandoit trois ou quatre jours d'observations pour connoître la nature de la maladie avant que de prendre ses indications curatives , & avant que de se déterminer aux remèdes nécessaires à la cure. Ce qui a fait entasser tant d'accidens dans l'idée que la plûpart des Ecrivains ont donné de la peste , c'est qu'ignorant parfaitement le caractère essentiel de cette maladie, ils n'en ont pû exprimer la nature , qu'en se servant de termes généraux & très-vagues , tels que sont ceux d'une maladie maligne , épidémique & contagieuse , qui ne donnant aucune idée distincte de la dépravation du sang ni du dérangement des organes , auroient laissé l'esprit des Lecteurs dans une trop grande obscurité ; de sorte que pour le

fixer un peu plus à quelque chose de sensible, au lieu de donner le caractère essentiel de la peste, ils ont été obligés pour en donner quelque idée, d'ajouter aux termes vagues & généraux dont ils exprimoient la nature, un dénombrement des accidens les plus sensibles qui accompagnoient communément cette maladie, quoiqu'ils ne parussent presque jamais dans son commencement.

## XVII.

Et parce que tous les signes pathognomoniques & caractéristiques que je viens de donner de l'épaississement extrême du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau & des autres viscères, sont absolument les mêmes dans toutes les différentes sortes de fièvres malignes qu'ils accompagnent toujours, & qui sont des effets univoques de la même

cause essentielle & contenant  
de l'épaississement du sang &  
des dispositions inflammatoires  
du cerveau & des autres viscères;  
il s'ensuit manifestement que *les*  
*fièvres malignes, pourprées, &*  
*autres, ainsi que la peste, ne seront*  
*absolument qu'une même espèce de*  
*maladie, & qu'on pourra, à juste*  
*titre, qualifier de peste, toutes les*  
*fièvres malignes-épidémiques qui*  
*causeront une grande mortalité,*  
l'usage ayant canonisé le nom  
de peste, pour signifier toute  
grande maladie qui fait mourir  
un grand nombre de personnes.  
Suivant ces idées, nous allons  
parler des signes pathogno-  
miques de la peste qui est le plus  
haut degré de la fièvre maligne.





## CHAPITRE VI.

*Des signes caractéristiques de la Peste , par lesquels on prouve que l'on ne doit pas placer cette maladie dans une classe différente de celle des Fièvres Malignes ; & par lesquels on remonte à l'action de ces causes qui produisent les accidens de ces Fièvres & ceux de la Peste.*

## I.

**P**Arce que les signes pathognomoniques & caractéristiques d'une maladie, en doivent être des propriétés & des effets constans & tout-à-fait inséparables qui leur soient particulières , & nullement communes avec d'autres maladies ; il s'ensuit que tous les accidens de la peste qui ne seront pas revêtus de toutes les conditions qui en

feront séparables , qui ne lui seront pas particulieres , & qui ne l'accompagneront pas toujours , ne pourront jamais être regardés comme des signes pathognomoniques & différentiels de cette maladie , par rapport aux autres fièvres malignes , pourprées & non pourprées ; & que c'est sans aucune raison & contre toutes les règles canoniques, que pour l'établissement des différences spécifiques de maladies que l'Auteur anonyme de l'origine & des filiations de la peste de l'Europe , imprimée à Montpellier en 1721 , a fait consister la différence de la peste d'avec les autres fièvres malignes , dans les bubons, dans la prompte mort des pestiférés , dans la grande mortalité que cause la peste , & dans sa grande & prompte communicabilité ; tous ces divers signes prétendus pathognomoni-

ques & caractéristiques étant ou séparables, ou communs à plusieurs sortes de fièvres malignes-épidémiques, ou insensibles, douteux & purement imaginables.

## II.

Pour en être persuadé, il n'y a qu'à examiner en détail ces quatre signes différentiels de la peste, & voir s'il ne leur manque aucune des conditions requises pour être élevés à la dignité des signes pathognomoniques & caractéristiques de cette maladie. On verra bien-tôt que la peur fait souvent oublier les esprits les plus exacts & les plus géométriques, sur les matieres triviales qu'on ne peut traiter exactement, qu'à la faveur des notions les plus communes & les plus généralement connues dans tous les arts.

## III.

Car en premier lieu , il est incontestable , que les bubons sont un accident très-séparable de la peste : l'Auteur de la dissertation convient lui-même , que la peste d'Athènes , celle de Hongrie , & la sueur d'Angleterre , furent des pestes sans bubons ; mais les observations de M<sup>r</sup>. Chicoyneau sur celle de Marseille , lequel fait une première classe des pestiférés sans bubons & sans charbons , sont des preuves de fait si récentes qu'il n'y a aucun lieu de douter que la peste ne puisse être en entier , dans toute sa grandeur & dans toute sa férocité , sans être accompagnée de bubons : d'ailleurs , les bubons sont des accidens communs à toutes les fièvres malignes - épidémiques qui sont très-souvent accompa-



gnées de parotides & de dépôts extérieurs dans les graisses ; d'ailleurs les parotides ne sont que des bubons maxillaires, & les dépôts qui se font plus bas que l'aîne à la cuisse, aux bras & aux jambes, &c. dans les fièvres malignes, ne sont que des bubons qu'on peut appeller *cruraux*, *brachiaux* & *lombaires*, comme on appelle les dépôts des glandes ou des graisses de l'aîne, ou des aisselles, des bubons *inguinaux* & *axillaires*.

## IV.

Et en second lieu la promptitude de l'action de la cause essentielle & contenant de la peste n'en étant qu'une modification très-variable & relative, tant à la grandeur de la cause essentielle & contenant de la maladie, qu'aux différens tempéramens, & à la différente disposition du sang des malades ;

il est évident que la cause essentielle & contenante de la peste n'est pas d'une égale force dans tous les sujets , & que la disposition du sang n'est pas absolument égale dans les maladies de différens tempéramens. L'activité de la cause contenante de la peste à laquelle on doit rapporter l'activité plus ou moins grande qui fait périr plus tard ou plutôt les malades , ne sera qu'un accident plus séparable & purement relatif à la disposition naturelle des malades ; la promptitude de la mort ne sera donc pas un signe pathognomonique & caractéristique , constant & inséparable de la peste.

V.

D'ailleurs les signes devant être un effet dont l'idée doit être précise & déterminée pour former par son moyen un rap-

port déterminé avec la cause contenant de la maladie ; & la promptitude de l'action d'une cause n'en étant qu'une modification indéterminée , jusqu'à ce qu'on ait fixé le tems précis & la durée précise de cette action ; il s'ensuit que cette promptitude d'action de la cause contenant de la peste ne pourra jamais en être qu'un signe vague & très-indéterminé , jusqu'à ce qu'on ait fixé & déterminé le tems précis de la durée de cette action ; ce qu'il est impossible de faire , par rapport à l'inégalité de la cause contenant de la peste, & à la diversité des tempéramens des pestiférés.

## VI.

Si on borne la durée de la cause pestilentielle à deux , trois & quatre jours , on sera bien-tôt obligé de l'étendre jusqu'au septième & jusqu'au neuvième jour  
sur

sur les observations de plusieurs pestes dans lesquelles les malades l'ont portée jusqu'au neuvième jour. Telle fut la peste de l'Attique, au rapport de Thucydide, & telle est encore la peste régnante de Provence ; lorsque le peuple s'y est accoutumé, qu'il a moins de peur, & qu'il est secouru ; si l'on se retranche à dire, que la promptitude & l'activité de la cause contenant de la peste peut être bornée & déterminée par le nombre de sept & de neuf jours, on tombe dans l'inconvénient de ne pas distinguer la peste d'avec les fièvres pourprées & autres aiguës, qui font périr les malades communément dans sept jours, de sorte que tout bien pesé, la promptitude de la mort des pestiférés ne peut jamais être un signe pathognomonique & caractéristique de la peste. |



## VII.

En troisiéme lieu , tout signe qui est tiré des effets de la cause essentielle & contenant de la maladie , doit être nécessairement inhérent au sujet malade , comme l'on parle dans les écoles ; or la grande mortalité est une espèce d'accident qui n'est nullement inhérent & attaché aux pestiférés , ce n'est précisément qu'un rapport de plusieurs causes individuelles qui agissent sur plusieurs sujets , & qui les font mourir ; & ce rapport ne peut jamais être fondé , ni se trouver dans un pestiféré , puisqu'il renferme nécessairement plusieurs fondemens & plusieurs termes. La grande mortalité que cause la peste ne pourra donc jamais être un signe pathognomonique & différentiel de cette maladie d'avec les autres dans aucun

sujet particulier ; & parce que la grande mortalité est un rapport d'une multiplicité d'effets à une multiplicité de causes individuelles de même espèce ; il s'ensuit que ce rapport ne pouvant être établi dans le commencement de la peste , lorsqu'il n' a que deux ou trois , cinq ou six malades ; il sera impossible de distinguer cette maladie de toutes les autres qui ne causent pas une si grande mortalité. Enfin l'expérience faisant voir que les fièvres pourprées causent en certain tems une aussi grande mortalité que ce qu'on appelle la peste , cet accident leur étant commun , ne pourra jamais être regardé comme un signe caractéristique distinctif de la peste , d'avec les autres fièvres malignes.

### V I I I.

Je vais plus loin , & je dis  
L ij

244 *Des Fièvres Malignes*  
que la cause contenant & essentielle de la peste, l'épaississement du sang, & les dispositions inflammatoires des viscères étant supposée parfaitement égale dans les fièvres malignes-pestilentielles, & dans les fièvres malignes ordinaires, même incomparablement moindres dans la peste, cette maladie causera cependant un plus grand ravage & une plus grande mortalité que les autres fièvres malignes.

## I X.

Pour prouver cette proposition, je suppose la viscosité du sang & les inflammations des viscères des pestiférés égales, & même beaucoup moindres qu'elles ne le sont dans les fièvres malignes pourprées les plus meurtrières: comme la curabilité d'une grande maladie suppose nécessairement l'applica-

tion des secours nécessaires à la guérison tant par rapport aux remèdes que par rapport aux nourritures , & par rapport à la situation de leur esprit , leur condition est plus mauvaise que ne l'est celle des fébricitans des fièvres malignes ordinaires ; & leur maladie quoiqu'égale ou moindre , deviendra nécessairement plus meurtrière & presque incurable. Or la déclaration de la peste prive les pestiférés du secours nécessaire des remèdes & des nourritures , ils sont abandonnés de leurs proches ; & comme la disette des vivres dans la ville pestiférée prive les habitans du secours des bonnes nourritures , ils sont livrés à la barbarie des infirmiers & souvent à la fastidieuse & dédaigneuse inattention des Médecins & des Chirurgiens ; de sorte que l'abandon général



& l'idée d'une maladie qu'on croit mortelle fait naître dans l'ame des pestiférés une crainte continuelle de la mort & un désespoir qui achève de cailler le sang. Or toutes ces circonstances augmentant la cause primitive & essentielle, doivent la porter à un extrême degré d'activité & la rendre tout-à-fait incurable. Il arrivera donc que quoique la cause évidente, & la cause essentielle & contenante de la peste soient en égalité avec la cause évidente & la cause contenante & essentielle des fièvres malignes de toute sorte ; la fièvre pestilentielle causera une plus grande mortalité que les fièvres malignes , pourprées & non pourprées ; il périra donc un plus grand nombre de pestiférés à proportion , qu'il ne périra de fébricitans de toutes les autres sortes de fièvres malignes,

quand même leur cause primitive seroit d'un degré supérieur à la cause essentielle & contenant de la fièvre pestilentielle.

X.

Mais parce que le défaut du secours , tant pour les remèdes que pour les nourritures , l'abandon general , & la terreur d'une mort prochaine , qui causent la grande mortalité de la peste , sont des accidens tout - à - fait étrangers à la cause primitive , contenant & essentielle de la peste , & qu'ils n'en sont nullement les propriétés ; il s'en suit que la grande mortalité que cause la peste , ne pourra jamais être un accident caractéristique de la cause essentielle & contenant , que pour le Vulgaire & pour les Médecins que la crainte de la peste a troublés , & qui sont hors d'état d'user de leur

raison , ou qui en abusent par des vûes *politiques & interessées* , pour augmenter la terreur qu'on a de la peste , & qui sans faire réflexion que cette passion la rend encore plus meurtriere, mettent tout un Etat en confusion , & réduisent le peuple à une extrême misere.

## XI.

Et parce que l'attribut caractéristique d'une maladie doit nécessairement être sensible , pour la pouvoir faire distinguer de toute autre dans chaque sujet particulier ; il s'ensuit que tout autre attribut, purement imaginaire & tout-à-fait insensible , ne pourra jamais former le caractère différentiel d'une maladie d'avec une autre : or la contagion & la communicabilité de la peste en est un attribut insensible , & purement imaginaire ; il n'en peut donc pas être un signe dif-

férentiel , ni de toute autre maladie ; & parce que la communicabilité de la peste en est un attribut qui lui est commun avec toutes les autres sortes de fièvres malignes, pourprées & non pourprées , avec la petite vérole & la rougeole , qui sont des maladies aussi contagieuses que la peste , suivant l'opinion commune des Médecins & du Vulgaire ; la communicabilité de la peste ne fera pas un signe propre & différentiel de cette maladie.

XII.

Et parce qu'enfin l'attribut distinctif ou différentiel d'une maladie , doit nécessairement être si connu & si plausible à tout le monde , que personne ne puisse raisonnablement douter de son existence ; il s'ensuit que si la contagion & la communicabilité de la peste est de



telle nature qu'on puisse raisonnablement le lui disputer , cet attribut ne pourra jamais former un caractère certain de cette maladie : or telle est la nature de la contagion de la peste ; car n'ayant été imaginée & n'étant introduite que pour rendre raison de la multiplicabilité de cette maladie ; & sa multiplicabilité pouvant être raisonnablement rapportée à des causes évidentes , générales , & communes , capables de produire & de multiplier tant la peste que toutes les autres fièvres malignes , la contagion est donc un des attributs de la peste , dont l'existence n'est pas si certaine qu'on puisse n'en imputer les effets à toute autre cause , & par conséquent elle ne peut être jamais un signe certain , caractéristique & distinctif de la peste.

## XIII.

De sorte que toutes choses bien pesées & toutes ces prétendues propriétés caractéristiques de la peste, les bubons, la promptitude de la mort, la grande mortalité, & la communicabilité étant de purs accidens très-séparables de cette maladie, ou communs aux autres fièvres malignes; il ne restera à la peste que tous les accidens les plus considérables qui lui sont communs avec les autres fièvres malignes; & tous ces accidens ayant dans la peste & dans les autres fièvres malignes pourprées & autres le même principe, je veux dire la même cause essentielle & contenante, c'est-à-dire égal épaisissement de la masse du sang, mêmes inflammations dans le cerveau & dans les autres viscères: il faudra nécessairement con-

clure que la peste & les fièvres malignes, pourprées & autres, ne sont réellement qu'une même espèce de maladie; & que s'il y a quelque différence, ce n'est que du plus au moins, différence qu'il faudra plutôt mesurer par rapport aux différentes circonstances qui accompagnent la peste & les autres fièvres malignes, qui sont ordinairement plus aggravantes dans la peste que dans les autres fièvres malignes. La déclaration de la peste faisant naître un fort grand nombre de ces circonstances qui, comme nous avons déjà dit, doivent augmenter considérablement la cause essentielle & contenant de la peste, & qui doivent la rendre plus meurtrière que les autres fièvres malignes, quoique les causes évidentes & générales qui produisent la peste & les fièvres malignes soient en

égalité d'action & qu'elles ne produisent pas par elles-mêmes un plus grand épaisissement de la masse du sang dans la peste que dans les autres fièvres malignes.

#### XIV.

On dira sans doute que quoiqu'à la vérité le caractère essentiel de la peste ne consiste que dans un épaisissement extrême de la masse du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau , dans ceux du foye & des autres viscères , & qui y produisent des dispositions inflammatoires & gangréneuses ; il est pourtant certain que cet épaisissement du sang est d'une nature bien singulière dans la peste & bien différente des épaisissimens qui causent plusieurs autres maladies ; l'apopléxie, par exemple & les autres espèces de fièvres malignes , qui ne sont



accompagnées ni de bubons, ni de charbons, non plus que de ces gangrènes de divers endroits de la peau.

## X V.

Je réponds qu'il est très-vrai que cette espèce d'épaississement qui arrive dans la peste, doit avoir quelque chose de plus particulier que l'épaississement qui produit l'engorgement des vaisseaux du cerveau dans l'apoplexie & dans les autres espèces de fièvres malignes qui supposent la même cause. Je conviendrai qu'outre le plus ou le moins d'épaississement qu'il y a dans la peste & dans les autres fièvres malignes, il y a, dis-je, quelque chose de plus singulier dans la peste qui ne se trouve pas dans les fièvres malignes & qui fait naître les charbons, les bubons & les gangrènes qui n'arrivent que très-rarement dans les autres

espèces de fièvres malignes. C'est un signe qui mérite sans doute d'être suivi dans cet article où nous cherchons les caractères de la peste.

XVI.

Quelque difficulté que j'envisage dans cette recherche, je croi qu'elle n'est pas inutile, d'autant plus que le plus petit éclaircissement dans cette matiere peut donner de grandes ouvertures pour combattre plus avantageusement, & si je l'ose dire plus spécifiquement, la cause de cette effroyable maladie. Mais quelle route tenir dans la recherche de cette modification singuliere de cet épaisissement du sang dans la peste qui lui fait produire spécialement des charbons, des bubons, des taches livides, gangréneuses, & des gangrènes de la peau; puisque nous connoissons si peu la force individuelle

des différentes parties qui composent le sang , ainsi que les principes & l'action des causes matérielles qui produisent l'épaississement extraordinaire de cette liqueur ; épaississement , dis-je , qui fait le caractère essentiel de la peste , & qui en est la cause contenante ? Il est certain que nous ne connoissons cet épaississement que jusqu'à un certain point , sans qu'il soit possible de découvrir la maniere singuliere dont les parties du sang se sont acrochées les unes aux autres , ni la forme qu'elles ont prises pour se rendre capables d'agir d'une maniere différente de celle qui les unissoit , lorsqu'elles conservoient leur forme & leur fluidité naturelle ; c'est ici où malgré qu'on en ait , l'on doit s'aider des conjectures & tirer le meilleur parti qu'on peut des expériences les plus

généralement reçues des Médecins.

## XVII.

Mais pour ne pas aller tout-à-fait au hazard dans cette recherche, dans laquelle il s'agit de trouver cette modification singulière de l'épaississement qui coagule le sang dans la peste, & qui lui fait produire des charbons & des bubons, tâchons de pénétrer la cause naturelle de ces effets, laquelle étant bien connue, pourra peut-être nous conduire à la connoissance de la modification particulière des parties de la masse du sang qui les leur fait produire. Le charbon commence par une élévation, une rougeur, & un sentiment vif d'ardeur & de brulûre dans un point particulier de la peau, où il se leve une petite vessie remplie d'une sérosité jaunâtre, qui étant crevée laisse



la peau au dessous cautérisée, gangrénée & insensible, d'une profondeur & d'une étendue plus ou moins grande ; à cette pustule ardente se joint une très-grande inflammation dans toute la circonférence du point que la pustule a occupée, avec une rougeur foncée & une ardeur insupportable qui tourne assez ordinairement en gangrène ; & lorsque l'on sonde l'endroit cautérisé de la pustule, on trouve que la mortification & l'insensibilité s'étendent profondément dans les vésicules graisseuses du dessous de la peau. Voilà ce qu'on peut découvrir par les sens sur la nature du charbon. Examinons en détail tous ces effets, & tâchons de les rapporter à leur cause naturelle ; peut-être leur connoissance nous conduirait-elle à celle de la modification singulière de cet épaissis-

sement particulier de la masse du sang qui nous est inconnue, & qui lui fait produire ces fâcheux accidens.

## XVIII.

Je remarquai d'abord qu'avant que la pustule du charbon se forme, le malade sent une chaleur cuisante & brûlante, tant dans l'endroit de la peau, où la pustule se forme, qu'au dessous, assez profondément. L'endroit où la pustule se forme s'enfle, s'élève, & devient extrêmement rouge & très-chaud au toucher, & tous les environs le sont aussi plus que ne le sont toutes les autres parties de la peau. Or cet endroit de la peau ne s'élève que par l'engorgement des vaisseaux & par le gonflement des glandes graisseuses qui sont engagées dans le tissu de cet endroit de la peau, ainsi

que par celui des vésicules adipeuses qui sont placées au dessous. L'élévation & l'augmentation du volume de l'endroit de la peau, supposent donc nécessairement l'engorgement des réseaux superficiels de la peau & de ceux qui arrosent les glandes graisseuses qui sont dans son tissu, ainsi que ceux des vésicules adipeuses. L'élévation de l'endroit de la peau où se doit former la pustule charbonneuse y suppose donc non seulement l'engorgement des vaisseaux du sang, mais encore le gonflement & la tuméfaction des glandes graisseuses qui sont parsemées dans son tissu.

## XIX.

En second lieu, l'endroit de la peau où se doit former la pustule, donne au malade un sentiment d'ardeur & de brû-

lure très-inquiétant & presque insupportable. Or la chaleur & l'ardeur d'une partie ne peuvent dépendre, lorsqu'il n'y a point d'agent sensible & extérieur, que des liqueurs qui sont dans la partie même où cette ardeur se fait sentir, puisqu'il n'y a point d'autres liqueurs dans l'endroit échauffé de la peau, que le sang arrêté dans les vaisseaux artériels de la superficie de la peau, & la liqueur graisseuse qui est renfermée, tant dans les glandes graisseuses de la peau, que dans les vésicules adipeuses qui sont au dessous. C'est donc à la violence du mouvement des parties du sang qui est arrêté dans les vaisseaux artériels de la peau, & à celui des parties de la graisse qui est renfermée, tant dans les glandes graisseuses que dans les vésicules adipeuses, qu'il faut rap-



porter l'excessive chaleur que les malades sentent dans l'endroit où se doit former la pustule du charbon. Mais parce que le sang arrêté dans les vaisseaux artériels de la peau & dans ceux des glandes graisseuses & des vésicules adipeuses, est de la même nature que celui qui roule dans les autres parties ; & qu'il ne s'échauffe pas si fort que l'endroit de la peau où il s'est arrêté, & où il doit former la pustule du charbon, c'est une nécessité qu'il y ait quelque cause particulière qui lui imprime ce mouvement violent de chaleur & d'ardeur qu'il n'a pas dans tous les autres endroits où le sang n'est pas arrêté, & même dans ceux où il est, & où il a produit des dispositions inflammatoires. Il faut aussi que les glandes graisseuses de la peau, les vésicules adipeuses de dessous &

la graisse qui y est renfermée, s'étant extrêmement échauffée, il y ait quelque cause mouvante particuliere, qui y fasse bouillonner la graisse, & l'y échauffe si considérablement; tandis qu'elle n'a qu'une chaleur tempérée dans les glandes graisseuses, & dans les vésicules adipeuses des autres parties du corps. Or le sang arrêté dans les réseaux de la peau, n'a rien en lui-même de plus particulier, le premier jour qu'il y est arrêté, & avant qu'il ait pris son mouvement de fermentation & de corruption, qu'il prend quand il séjourne, que lorsqu'il coule dans les vaisseaux. On peut dire même que la maniere dont il y est pressé, quand il y est arrêté, donne plus de difficulté à ses parties de s'agiter & de se remuer pour prendre un mouvement de chaleur plus violent que celui qu'el-

264 *Des Fièvres Malignes*

les avoient lorsqu'elles étoient coulantes , & qu'elles conser-voient une fluidité semblable à celle dont jouissent naturellement les autres parties du sang qui roule dans les vaisseaux : car on voit clairement que les membranes qui forment les vaisseaux artériels , dans l'état de distension où les met leur grande plénitude, sont moins capables d'imprimer un mouvement de chaleur aux parties du sang qui est renfermé & arrêté dans leur cavité , que dans leur état naturel , où elles font librement leur jeu de contraction & de dilatation. Il faut donc que la chaleur excessive que prend le sang arrêté dans les réseaux artériels de la peau , & le mouvement qui la produit , lui viennent de quelque cause étrangere , qui communique ce mouvement , tant aux membranes des réseaux artériels ,

artériels , qu'au sang qui y est arrêté & renfermé dans leur cavité : or il n'y a dans la peau que les glandes graisseuses , & au dessous que les vésicules adipeuses , qui puissent communiquer le mouvement de chaleur aux réseaux artériels , & au sang qui y est arrêté : mais les glandes adipeuses ne peuvent communiquer ce grand mouvement de chaleur que par le bouillonnement de la graisse qu'elles renferment. C'est donc à cette graisse bouillante des glandes graisseuses & des vésicules qui sont au dessous de l'endroit de la peau où se doit former la pustule , qu'il faut attribuer la cause de l'ardeur que prend le sang arrêté dans les réseaux de la peau , ainsi que dans tout son tissu. Or cette graisse qui est renfermée tant dans les glandes graisseuses , que dans les vésicules adipeuses de



la peau , qui sont placées au dessous , est de la même nature que celle qui est contenuë dans les autres glandes graisseuses & dans les vésicules adipeuses des autres endroits de la peau : si elle a donc pris un mouvement & un bouillonnement extraordinaire dans un endroit de la peau qu'elle n'a pas dans les autres , c'est que ses parties ont été mises en mouvement par quelque cause très-agissante & très-mobile , qui s'est introduite & s'est mêlée avec les parties de la graisse , & qui les a mises dans une agitation & une effervescence extraordinaire: or les glandes graisseuses de la peau , non plus que les vésicules adipeuses , ne peuvent recevoir des parties si agissantes , que du corps du sang même qui les arrose & qui y dépose ses parties grasses & huileuses. C'est donc de la masse du

sang que sont tirées ces Bluettes, si je l'ose dire ainsi, ou ces particules si agissantes qui font bouillonner, & enflâment la liqueur grasseuse qui communique tant d'ardeur & de chaleur à l'endroit de la peau où se forme la pustule du charbon. On peut donc conclure que si la grande ardeur de l'endroit de la peau où se forme la pustule charbonneuse, n'a d'autre cause que le bouillonnement extraordinaire de la graisse qui est renfermée dans les glandes graisseuses, & dans les vésicules adipeuses ; c'est la masse du sang qui l'allume & l'enflâme au moyen des parties qu'elle y dépose confusément avec la graisse.

XX.

Il ne reste qu'à examiner quelle espèce de parties peut former le sang aux glandes grais-

## 268 *Des Fièvres Malignes*

seuses de la peau, & aux vésicules adipeuses, qui soit capable de produire dans la graisse ce bouillonnement, & cette ardeur brûlante qu'elle prend dans la formation du charbon. Pour découvrir l'espèce des parties de la masse du sang qui peuvent être en état de produire cet effet singulier, il faut voir entre les différens fluides qui sont renfermez dans la masse du sang, quel est celui qui paroît le plus propre à faire bouillonner, & à allumer, pour ainsi dire, la liqueur grasse des glandes de la peau & des vésicules adipeuses; or on peut réduire tous les fluides que nous savons être renfermés dans la masse du sang, à la lymphe nourriciere des parties dont le résidu passe dans les veines lymphatiques, à la lymphe spiritueuse qui se sépare dans le cerveau, & qui

coule dans les nerfs , à la lymphe salivale , stomacale & intestinale , à la sérosité de l'urine , à la sérosité perspirable par les glandes de la peau , & à la bile qui se sépare dans les couloirs du foye ; mais pour sçavoir au juste lesquels de tous ces différens fluides mêlés avec la liqueur grasse des glandes graisseuses & des vésicules adipeuses , peuvent être capables d'y produire un bouillonnement & une chaleur considérablement plus grande , il faut examiner en détail les facultés de tous ces fluides qui se forment dans la masse du sang , & qui s'en séparent dans les différens couloirs du corps.

X X I.

Tout le monde convient que la lymphe subite & déliée, à qui l'on donne le nom d'Esprit , & qui entretient la tension des



nerfs & le jeu de tous les organes, est un des principaux agens entre ceux qui produisent la chaleur du sang & des organes ; que c'est elle qui entretient la douceur & le mélange des parties qui composent le sang, & tous les autres fluides qui en sortent ; mais tant s'en faut que cette lymphe spiritueuse puisse exciter un bouillonnement & une chaleur excessive dans les autres fluides, qu'au contraire elle est nécessaire pour entretenir leur qualité naturelle, ainsi que le mouvement régulier de tous les organes ; de sorte que la lymphe spiritueuse, tant celle qui vient par les nerfs, que celle qui vient des réseaux du sang, bien loin d'échauffer la liqueur grasse & huileuse des glandes graisseuses de la peau & des vésicules adipeuses, elle ne pourra lui causer qu'une chaleur douce

& entretenir le mélange des parties qui la composent ; elle en fera d'autant moins capable que l'embarras des réseaux du cerveau & sa disposition inflammatoire l'empêcheront de s'y séparer & de couler en quantité ordinaire dans les nerfs du tissu de la peau & des vésicules adipeuses.

## XXII.

La lymphe nourricière dont le résidu se décharge dans les glandes conglobées pour se rendre dans les veines , est une humeur naturellement douce , fort aqueuse & sans ardeur ; & quoiqu'elle dégénère de son état naturel , qu'elle se répande dans le tissu des parties , ou qu'elle se ramasse dans quelques glandes , elle ne s'y échauffe que difficilement , & c'est pour cela qu'elle ne forme que des tumeurs

qu'on a toujours qualifiées de froides. La lymphe nourriciere, non plus que son résidu, ne sont donc pas les parties du sang les plus propres à allumer la liqueur grasse & huileuse des glandes de la peau ; & parce que la lymphe salivale, stomachique, pancréatique & intestinale, sont des liqueurs peu différentes de la lymphe nourriciere, qu'elles sont fort aqueuses, & qu'elles ne s'échauffent que par l'évaporation de leurs parties aqueuses ; il est certain que quoique la facilité qu'elles ont de dissoudre les alimens les doive faire regarder comme des agens propres à donner du mouvement à la graisse lorsqu'elles s'y mêlent, il est certain, dis-je, que leur action est pourtant si douce, qu'elle ne porte jamais les alimens à une ardeur excessive & brulante. Ces liqueurs ne sont

donc propres , ni à se mêler avec la liqueur des glandes cutanées , ni à les porter à s'allumer excessivement. Pour ce qui est de l'urine , c'est une liqueur si chargée d'eau , que quoiqu'elle ait beaucoup de parties salines & urineuses propres à dissoudre les parties grasses & huileuses , elle ne peut que très-difficilement s'y allier , & elle est plus en état d'en éteindre la chaleur & l'ardeur , que de l'y exciter.

XXIII.

Il ne reste donc de toutes les liqueurs que nous connoissons dans la masse du sang , que la bile dont le mélange puisse causer quelque altération considérable dans la liqueur grasse des glandes sébacées de la peau & dans celles des vésicules adipeuses qui sont au-dessous , & qui puisse l'échauffer & l'enflamer.



Il s'agit seulement de sçavoir si sa nature est telle , qu'on puisse raisonnablement lui attribuer cette faculté, & en déduire la propriété d'échauffer & d'allumer les liqueurs grasses & huileuses , & si elle est plus propre à s'y allumer que les autres liquides de la masse du sang. Or c'est un fait, que la liqueur grasse souffrée est inflammable de sa nature, qu'elle prend feu lorsque son humidité est évaporée comme les résines ordinaires. C'est encore un fait certain , que la bile a les mêmes propriétés que le savon , qu'elle dissout les graisses & ôte les taches d'huile & de graisse ; qu'étant également dissoluble dans l'eau & dans les esprits sulphureux, elle peut être regardée comme les gommes résines qui s'allient également avec les huiles & avec l'eau. C'est encore un fait , que la bile chaude bouillonne & fermente

avec l'esprit de nître : ce qui fait juger que la bile, outre sa partie huileuse, renferme dans sa composition des sels âcres, qui étant unis à son huile en font une espece de savon naturel. Tout le monde connoît son amertume extraordinaire, & tous les Médecins ont reconnu par une infinité d'experiences que la bile est l'humeur de tout le corps la plus fermentative, la plus aisée à s'échauffer, & la plus capable de porter dans le sang l'incendie, & d'y allumer les plus grands accidens, suivant les différens états & les différentes modifications que peuvent prendre les huiles & les parties salines qui entrent dans la composition de cette humeur. On ne scauroit croire le nombre d'altérations que la bile est capable de produire dans le sang & dans les organes, pour peu que sa

276 *Des Fièvres Malignes*

disposition naturelle vienne à changer, pour peu qu'elle soit devenue ou trop épaisse ou trop fluide, que son écoulement soit trop abondant ou trop petit, ce qui arrive suivant que ses parties huileuses sont trop cruës & trop indigestes, que ses parties salines sont plus embarrassées, qu'elle est moins âcre, ou qu'elle l'est, plus qu'il ne faut, qu'elle est devenue peu coulante, résineuse & indissoluble à la sérosité, ou résineuse, très-saline & très-caustique, comme elle l'est, lorsqu'elle devient noire, & qu'elle dégénère en atrabile, ou comme elle l'est encore, mais moins, lorsqu'elle prend une couleur de pré ou de verd de gris. L'expérience de tous les observateurs des causes internes des maladies & de leurs accidens prouve évidemment que les mauvaises dispositions du sang qui

forment le caractère essentiel des maladies , ou leurs modifications singulières & qui font naître la variété de leurs accidens , ne sont qu'un effet très-naturel des différentes altérations de la bile ; lorsqu'étant devenue trop épaisse & ne pouvant s'écouler en même quantité par ses canaux ordinaires , elle est retenue dans les vaisseaux du sang ; & sur les observations des Médecins , & sur la connoissance de la nature de la bile , on peut conclure que sa composition favoneuse , qui la rend alliable & miscible avec tous les récrémens aqueux , salins , gras ou gommeux , la rend susceptible de toutes ces mauvaises qualités & d'une infinité d'altérations qui doivent troubler considérablement toutes leurs fonctions & interesser le jeu de tous les organes.



## X X I V.

Et pour entrer dans quelque détail , supposons qu'une bile ordinaire , sans autre altération que celle que lui cause un degré d'épaississement de plus , l'empêche de couler en quantité ordinaire dans l'intestin , & la fasse séjourner dans les vaisseaux ; la facilité qu'elle aura de s'allier avec les urines , les rendra nécessairement plus épaisses , & les empêchera de couler en quantité ordinaire ; une grande partie en sera donc retenue dans les vaisseaux , qui en rendront la lymphe du sang plus aqueuse ; & la bile en devenant elle-même plus divisée , se mêlera d'autant plus facilement avec la lymphe nourricière des parties , cette lymphe en perdra sa transparence , & se chargera de la teinte & même de la couleur jaune

de la bile , qu'elle communi-  
quera à toute l'habitude du  
corps. Cette bile y causera ce que  
l'on appelle une *jaunisse*, lors-  
que l'épaississement de la bile sera  
simple, & n'en aura pas chan-  
gé la couleur naturelle ; une  
ictéricie noire , lorsqu'outre sa  
trop grande consistance, ses par-  
ties huileuses s'étant comme brû-  
lées & poissées , en auront chan-  
gé la couleur, & l'auront tour-  
né en une espèce d'atrabile ;  
une ictéricie verte , lorsque  
la bile aura tourné en *porracée* ;  
enfin une *ictéricie* blanche ,  
lorsque sous trop de consistance  
& d'épaississement , ses parties  
huileuses étant cruës & indige-  
stes, lui auront fait changer sa  
couleur jaune-foncée en une  
couleur de jaune-pâle & blan-  
châtre. Dans tous ces différens  
cas combien de sorte d'accidens  
ne doit-on pas attendre ? Leur

dénombrement demanderoit un volume entier. On peut en trouver un grand nombre dans les Auteurs qui ont traité de diverses espèces d'ictéricies, & il est aisé de les rapporter aux diverses altérations que ces différentes espèces de bile retenue produisent dans les différens récrémens qui en sont infectés, & à la dépravation des digestions que cause la diminution de la quantité de cette humeur, laquelle doit couler dans l'intestin pour la perfection & la dépuration du chyle. Parmi ces dépravations, il y en a que je ne dois pas omettre par rapport à mon sujet, & à la recherche que je fais de la cause de l'inflammation que prennent les graisses des glandes sébacées de la peau & de ses vésicules adipeuses. Telles sont les démangeaisons qui précèdent ou qui accom-

pagnent constamment les pustules érépélateuses & dartreuses, qui sont jointes plus communément à l'ictéricie. Elles font voir la facilité qu'a la bile de s'allier avec la matiere de la transpiration, d'en arrêter le cours dans les glandes sébacées de la peau, & de faire répandre entr'elle & la cuticule une sérosité âcre, qui y élève des pustules séreuses - miliaires, & qui cause un prurit & une démangeaison très-inquiétante

X X V.

Je dois aussi ne pas négliger de faire observer que les Médecins ont regardé presque toutes les maladies de la peau, toutes les espèces de dartres, tous les ulcères chancreux & les érépèles, comme les effets du mélange de diverses espèces de bile plus ou moins âcre, ou



plus ou moins corrosive avec la matiere de la transpiration, ou avec la graisse des glandes sébacées, ou avec la lymphe nourriciere de la peau ; de sorte que , tout bien considéré, de toutes les parties de la masse du sang qui peuvent être capables d'enflâmer, & de faire bouillonner la graisse des glandes sébacées de la peau, & celle qui est renfermée dans les vésicules adipeuses qui forment la pannicule adipeuse ; il n'en est pas de plus capable de s'allier avec toutes ces liqueurs grasses, de les échauffer, & de les faire bouillonner, que les parties de la bile, lorsqu'elles s'y mêleront. Nous avons donc trouvé la cause de cette grande ardeur que sentent les malades dans certains endroits de la peau, dans lesquels se doit former la pustule charbonneuse. Ainsi la

modification particuliere de l'épaississement qui fait le caractère essentiel de la peste , & qui le dispose à produire des charbons, ne consistera que dans la qualité particuliere de la bile qui y séjourne , & qui s'y accumulera. C'est cette qualité qui produira ces inflammations des glandes sébacées de la peau , qui y occasionnera l'arrêt du sang & l'inflammation du tissu de ces glandes ; & parce que de tous les récrémens , la bile est celui qui est le plus propre à épuiser le corps de la lymphe du sang , lorsqu'il est devenu plus épais ; il s'ensuit que si la bile , ayant tourné en bile porracée , devient atrabile , elle séjourne dans les vaisseaux du sang , & s'y accumule en quantité , elle deviendra une cause interne très-efficace pour porter la masse du sang à un extrême degré d'é-

paiffissement, & à un grumelle-  
ment qui le fera nécessairement  
arrêter dans les vaisseaux arté-  
riels des principaux viscères, &  
lui fera produire des inflamma-  
tions très-périlleuses, ainsi que  
des tumeurs fâcheuses dans les  
glandes conglobées. Or il est très-  
évident que la bile est obligée  
de séjourner & de s'accumuler  
dans les vaisseaux des pestiférés  
ainsi que dans les fébricitans  
des fièvres malignes ; car 1°. on  
la trouve épaisse & glutineuse  
dans la vésicule du fiel des pe-  
stiférés, & autres fébricitans de  
fièvres malignes ; & elle ne peut  
couler en cet état, ni aussi fa-  
cilement, ni en même quantité  
dans l'intestin ; il faut donc qu'  
elle ait séjournée long-tems dans  
les vaisseaux, & qu'elle s'y soit  
accumulée. 2°. On trouve le  
foye excessivement gros dans les  
pestiférés, & dans ceux qui meu-

rent de toutes les espèces de fièvres malignes ; la lymphe s'y est donc arrêtée, ainsi que le sang ; la bile n'a donc pû se séparer du sang, & passer dans ses canaux excrétoires, dans tous les réseaux de la veine - porte dans lesquels le sang s'est arrêté ; par conséquent il ne s'y fera aucune séparation de bile, & celle qui se fera déchargée dans les vaisseaux excrétoires, qui naissent des vaisseaux du sang, & qui sont engagés, séjournera nécessairement dans les autres vaisseaux ; par conséquent la masse du sang s'en trouvant surchargée & tout-à-fait infectée, & cette surcharge de bile porracée, ou d'atrabile résineuse venant à l'appui des causes ordinaires qui ont épaissi le sang ; cette bile en liera encore davantage les principes, & en le caillant ou en le grumellant, le



fera bien plutôt arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères.

## XXVI.

Et parce que de toutes les parties de la masse du sang, il n'en est point qui soit plus capable de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer, & d'échauffer les autres, que la partie bilieuse ; il s'ensuit que ce sera principalement par celle-là que le sang arrêté dans les vaisseaux des viscères, s'y échauffera considérablement, & s'y gonflera ; & que portant les membranes des vaisseaux à une dilatation extrême, elles tomberont enfin en gangrène.

## XXVII.

Mais parce que la bile étant parvenue à un extrême degré d'épaississement, & en communiquant un semblable à tout le

corps de la lymphe du sang, fera arrêter cette lymphe dans les vaisseaux artériels du cerveau, ainsi que dans ceux des autres viscères, & qu'en cet état d'épaississement & de grumellement extrême, ni la bile, ni le sang, ne sçauroient prendre aucun mouvement de fermentation, ni de chaleur; il s'ensuit, que quelque facilité que la bile ait à fermenter & à s'échauffer, la trop grande liaison de ses parties les empêche de se mouvoir & de se choquer les unes & les autres; elle fera donc que demeurant en repos, & perdant presque toute sa fluidité & sa chaleur, la masse du sang laissera tout le corps dans un froid glaçant; & enfin le sang s'arrêtant généralement dans tous les vaisseaux, fera périr les malades en peu d'heures ou en peu de jours, sans aucun mouve-

288 *Des Fièvres Malignes*  
ment de fièvre bien déclaré.  
Mais alors le sang arrêté dans  
les principaux viscères , n'y pro-  
duira qu'une simple disposition  
inflammatoire par un simple en-  
gorgement qui n'aboutira jamais  
à une véritable inflammation.

### XXVIII.

Il n'est plus question que de  
trouver l'espèce d'altération que  
prend la bile dans la peste , pour  
produire dans les graisses de la  
peau cette ardeur brûlante qui  
la cautérise ; & parce que de tou-  
tes les espèces de bile que nous  
connoissons , il n'en est aucune  
de plus mordante , de plus cau-  
stique & de plus capable de briser  
le tissu des parties solides , & de  
dissoudre les graisses , que l'a-  
trabile ou la bile porracée ; il  
s'ensuit que si dans la peste , la  
bile prend ce caractère d'atra-  
bile , ou qu'elle tourne en por-  
racée

racée ou en une espèce de verd de gris ; que si ces sels sont devenus très-âcres , très-fixes , & changés en une espèce de parties salines , semblables à celles de l'eau *régale* ; elle sera très-capable de causer cette ardeur brûlante dans les glandes sébacées & dans tout le tissu de la peau ; elle y arrêtera & desséchera le sang , & tournera l'inflammation en gangrène. Or il est évident par l'ouverture des pestiférés morts avec des charbons & des bubons , & même sans ces accidens , comme il arrive dans ceux qui meurent au commencement de l'attaque ; il est , dis-je , certain que la bile s'y trouve changée en bile porracée ou atrabile , ou même en une bile d'un jaune d'or , qui y suppose une causticité d'eau *régale*. L'expérience de tous les Médecins leur a fait voir que



toutes ces espèces de bile sont capables de produire des effets qu'on ne peut attribuer qu'à leur qualité brûlante & caustique. Ce n'est donc qu'à raison du changement de l'état naturel de la bile dont le sang des pestiférés se trouve infecté & surchargé, qu'il est capable de produire cette ardeur brûlante dans les glandes sébacées de la peau, & dans tous les environs de leurs loges, dans le tissu de la peau ; la modification particulière de l'épaississement du sang qui fait le caractère de la peste, & à raison de laquelle il est en état de produire des charbons, ne consistera donc qu'en ce qu'il est infecté & chargé de plusieurs parties d'atrabile, ou de bile porracée très-caustique, que tout épaississement subit, comme celui de l'apopléxie ou celui des fièvres malignes ordinaires qui

n'est pas si grand , & où la bile n'a pas été portée au plus haut degré de causticité & ne s'est pas ramassée depuis si long - tems , ne sçauroit produire.

X X I X.

D'où il faut conclure que parmi les différentes causes qui peuvent épaisir le sang, il n'y a que celle qui en l'épaississant , épaisit aussi la bile & lui fait prendre les qualités d'atrabile & de bile porracée & résineuse qui puisse produire cette modification particuliere qui cause certains accidens de la peste , comme sont les charbons , les bubons & les taches gangréneuses de la peau. Or il paroît en premier lieu qu'un chaud excessif qui fait bouillonner le sang , qui en dégage extrêmement les parties salines , qui en épuise les parties spiritueuses & les aqueuses,

peut en épaississant & en desséchant le sang , pour peu que l'air devienne froid ou qu'il survienne quelque cause coagulante du sang , changer l'état naturel de la bile , la tourner en porracée ou en atrabile , & modifier le sang comme il l'est dans la peste , c'est-à-dire le mettre en état de produire des charbons. C'est par-là qu'il en arrive si souvent en Languedoc , en Provence & dans les côtes méridionales d'Espagne. C'est par la grande ardeur de ces côtes méridionales de l'Afrique & d'une grande partie de l'Asie , & par les vents desséchants de Sud & de Sudest qui y régneront la plus grande partie de l'année , que ces pays sont plus sujets à la peste que les pays froids.

X X X.

En second lieu , rien n'est plus

propre à dessécher & à bruler les souffres de la bile , & à la rendre plus saline , plus ardente & plus caustique , qu'une grande disette & une famine qui laissent le sang sans réparation , & qui ne soutiennent son mouvement & sa chaleur , que par l'ancien fonds qu'il a des parties huileuses & salines. Ces dernières surtout doivent se dégager bien davantage & dégager celles qui sont embarrassées dans les parties souffrées , lesquelles en doivent devenir comme rances ; & pour ce qui est des changemens qui arrivent dans le corps du sang , la bile s'en doit sentir & devenir plus saline & plus épaisse à mesure qu'elle perd avec le sang les parties spiritueuses & aqueuses , & tourner enfin en atrabile ou en bile porracée.



## XXXI.

En troisiéme lieu , rien n'est plus capable de porter la bile à ce degré d'acrimonie & de causticité que la dissipation d'esprits que causent des veilles poussées à l'extrême, & celles que causent des chagrins, de grandes craintes & de grandes peines d'esprit , qui troublent jour & nuit le repos. Car les veilles continuelles entretenant le bouillonnement du sang, la nuit comme le jour, y doivent produire des altérations, de même que dans la bile. Un chaud excessif & un vent desséchant qui durent long-tems, doivent nécessairement augmenter un tel bouillonnement que causent des veilles, & par conséquent faire dissiper les esprits, & produire une grande acrimonie dans toutes les parties salines & souffrées de la masse du

sang ; mais la bile ne devenant caustique & épaisse qu'à cette même occasion, il est visible que toutes ces passions doivent nécessairement disposer le sang à ne produire qu'une atrabile ou une bile porracée. Or ces insomnies doivent nécessairement arriver dans un tems de disette & de famine, qui jettent l'esprit des habitans qui en souffrent dans la mélancolie & dans le chagrin, & plus encore lorsqu'ils sont dans une crainte & dans une terreur continuelle d'une maladie qu'on regarde comme mortelle.

Ce qui peut porter tous ces raisonnemens à un dernier degré de certitude, ce sont les expériences qu'on a faites à Marseille sur des chiens à qui on a donné la peste avec des bubons, en seringuant dans leurs veines un gros de bile tiré de la vésicule du fiel des pesti-

296 *Des Fièvres Malignes*  
férés. Car il paroît évidemment par-là que la bile est par elle-même capable d'introduire dans le sang cette modification particulière, qui lui fait produire des bubons ; & comme ce n'est que par le mélange de ces parties avec la lymphe qui tombe dans les glandes des aînes & dans celle des aisselles , que le sang est en état d'y produire des bubons ; il faudra aussi conclure que ce n'est que par le mélange d'une bile altérée , caustique & brulante , avec les graisses des glandes sébacées de la peau & des vésicules adipeuses , que le sang des pestiférés y produit des charbons.

### XXXII.

L'atrabile ou la bile porracée caractérisant l'épaississement de la masse du sang dans la peste qui lui donne lieu de produire communément certains acci-

dens particuliers, comme sont les charbons & les bubons, rien de plus naturel que de rapporter à cette même humeur différemment modifiée, toutes les différentes espèces de fièvres malignes suivant les différens degrés d'épaississement, de causticité, d'acrimonie, & d'inflammabilité, que la bile peut prendre en elle-même, & qu'elle peut communiquer au principe de la masse du sang. Un degré de moins de causticité & d'épaississement, par exemple, lui fera produire des fièvres malignes pourprées; deux degrés de moins, des petites véroles malignes; trois de moins, des rougeoles; quatre de moins, des érésipèles particuliers & universels. Cette idée bien suivie & soutenue par l'ancien fonds d'observations que nous avons sur les maladies de la peau, & que



les Médecins appliqués, ont toujours rapportées à l'humeur bilieuse, deviendra si féconde, qu'elle pourra fournir un grand nombre de vûes curatives plus particulieres dans toutes ces espèces de maladies, qu'une simple idée générale d'un épaississement du sang plus ou moins grand. Car cette idée ne sçauroit donner ce qui pourroit fonder l'analogie des éruptions particulieres avec celles qui arrivent dans toutes les autres espèces de fièvres malignes, par rapport à leurs causes. Ce qui pourroit ne pas faire regarder mes idées comme de simples conjectures tout-à-fait hazardées, c'est que j'ai éprouvé, que les remèdes que les Anciens ont rapportés à la classe des hépatiques qui sont tous propres à attirer la bile, à la fondre, à la délayer, ou à en appaiser le mouvement

& à en dompter l'acrimonie , étoient plus utiles que tous leurs alléxitéres , leurs cordiaux & leurs diaphorétiques , tant dans la peste , que dans toutes les autres espèces de fièvres malignes.

### XXXIII.

Quoique tout ce que je viens de dire pour établir la modification atrabilaire de la masse du sang , laquelle lui fait produire le charbon & quelques autres accidens dans la peste , soit fort éloignée de l'exactitude sévère d'une démonstration géométrique , j'ose pourtant me flatter qu'elle est établie sur des observations si constantes , & que les inductions que j'en ai tirées pour établir ce caractère singulier du sang dans la fièvre pestilentielle , me paroissent si naturelles , que je ne crois pas que les Médecins qui sont ap-

300 *Des Fièvres Malignes*  
pliqués à examiner attentivement les divers changemens qui arrivent dans les différentes humeurs & dans les organes , & qui les rapportent soigneusement à leurs causes les plus sensibles ; regardent ces inductions , comme de vains raisonnemens tirés de quelque hypothèse imaginée à plaisir , pour rendre raison de quelque phénomène particulier de la Nature.

#### XXXIV.

Ce que je prévois que pourroient me demander les Médecins qui regardent la bile comme une humeur des plus importantes du corps , & dont la séparation est la plus nécessaire , seroit de leur dire d'où vient que la masse du sang étant devenue , pour ainsi dire , atrabilaire dans la peste , par le mélange dans l'atrabile , ou d'une bile

porracée qui a séjourné dans les vaisseaux , elle ne produit pas des charbons dans toutes les parties de la peau.

Je réponds , que quoique la la masse du sang soit chargée d'atrabile ou de bile résineuse, toutes ses parties ne sont pas également caustiques & propres à enflâmer les graisses de la peau, puisqu'elles ne le font pas. La confusion dans laquelle elles sont mêlées avec les gouttes de la lymphe , & les autres récrémens qui en adoucissent l'acrimonie, fait qu'elles ne font pas capables de porter l'incendie dans toutes les liqueurs grasses, que renferment les glandes sébacées & les vésicules adipeuses ; & que n'y en ayant qu'une certaine quantité qui se trouve sans aucune altération , & dans toute leur force , elles sont portées au hazard dans les premières vé-



sicules qu'elles rencontrent dans leur chemin. Cela fait, que lorsqu'il n'y en a qu'une seule goutte propre à allumer la graisse d'une vésicule graisseuse, elle ne peut produire qu'un point de charbon ; & que lorsqu'il y en a plusieurs gouttes, il s'en forme plusieurs dans divers endroits de la peau très-éloignés.

## X X X V.

Quoique j'aye exclus du nombre des signes caractéristiques de la peste, tous ceux qui ne sont pas nécessairement attachés à cette maladie ; je suis bien éloigné de penser qu'il faille proscrire les descriptions circonstanciées que plusieurs Auteurs ont donné des accidens de cette maladie. Une peinture exacte de tout ce qui se présente dans un pestiféré est d'un grand secours pour connoître cette ma-

maladie ; & ces peintures sont d'autant plus nécessaires , qu'il y a un grand nombre de Chirurgiens & d'Apoticaire employés à la cure de cette maladie , qui ne sont guères capables de voir le rapport des vrais signes caractéristiques , univoques & nécessaires , d'avec les équivoques & purement accidentels de la maladie , & de les distinguer de ceux qui n'en sont que de simples accidens très - séparables. Une peinture très-fidelle & plus propre à frapper leur imagination , & à leur faire connoître promptement la maladie , surtout lorsqu'elle est épidémique , est extrêmement utile , & je croi qu'il ne sera pas inutile de placer ici celle que Mr. Chicoyneau a donnée de l'aspect & de tous les accidens des pestiférés de Marseille ; elle est si détaillée , & les différentes classes qu'il en

a faites me paroissent d'une si grande utilité pour régler le prognostic & la cure de la peste, que je ne ferai pas difficulté de la transcrire toute entiere, persuadé que je n'en pourrois donner une aussi expressive. Ces descriptions ont d'ailleurs un avantage sur toutes celles que nous trouvons dans tous les Auteurs qui ont écrit sur la peste, c'est qu'elles sont tirées d'après cinq sortes d'états qu'il a remarqués dans les pestiférés de Marseille & d'Aix ; & que les Médecins ou les Chirurgiens, sans avoir besoin de faire usage de leurs raisonnemens, pourront, sur une simple lecture, connoître aisément, non-seulement la maladie, mais ses différens états, & porter un prognostic plus assuré de la premiere visite des pestiférés.

X X X V I.

La premiere classe observée, surtout dans la premiere période, & dans la plus grande fougue du mal pestilentiel, renferme tous les malades atteints des symptômes que nous allons rapporter suivis constamment d'une mort prompte.

Ces symptômes étoient ordinairement des frissons irréguliers, un froid universel, un très-petit pouls, mol, lent, fréquent, inégal, concentré, & une pesanteur de tête si considérable, que les malades avoient bien de la peine à la soutenir, & étoient souvent saisis d'un étourdissement, d'un vertige & d'un trouble semblable à celui d'une personne yvre, ayant d'ailleurs la vûe fixe, tournée, égarée, marquant l'épouvante & le désespoir, la voix tardive, entrecou-



pée, plaintive, la langue presque toujours blanche, sur la fin sèche, rougeâtre, noire, raboteuse; la face pâle, plombée, éteinte, cadavereuse; des maux de cœur très-fréquens, des inquiétudes mortelles, un abattement général, des absences d'esprit, des assoupissemens, des envies de vomir, des vomissemens.

Ces personnes ainsi attaquées, périssent quelquefois subitement, ou dans l'espace de quelques heures, le plus souvent dans celui d'une nuit, d'un jour, ou tout au plus de deux ou trois, comme par épuisement ou extinction, ayant par intervalles des mouvemens convulsifs & des espèces de tremblemens, sans qu'il parût au dehors aucune espèce d'éruption, de tumeur ou de tache.

### X X X V I I.

La seconde classe des malades

que nous avons traitez pendant tout le cours de ce funeste mal, renferme ceux qui avoient d'abord des frissons comme les précédens , la même espèce d'étourdissement, & la douleur de tête gravative : mais les frissons étoient suivis d'un pouls vif, ouvert, animé, qui néanmoins se perdoit pour peu qu'on pressât l'artère. Ces malades sentoient intérieurement une ardeur brûlante, tandis qu'au dehors la chaleur étoit mediocre & tempérée, la soif ardente & inextinguible, la langue blanche & d'un rouge obscur, la parole précipitée, bégayante, impétueuse, les yeux rougeâtres, fixes, égarés, étincellans; la couleur de la face d'un rouge assez vif & quelquefois approchant du livide, des maux de cœur assez fréquens, quoique beaucoup moins que dans ceux de la classe

précédente ; la respiration fréquente , laborieuse ou grande & rare , sans toux ni douleur , des nausées , des vomissemens bilieux , verdâtres , noirâtres & sanglans ; des cours de ventre de la même espèce , sans néanmoins aucune tension ni douleur au bas ventre , des rêveries ou délires phrénétiques , des urines assez souvent naturelles , quelquefois troubles , blanchâtres , noirâtres , sanglantes ; des moiteurs ou sueurs qui rarement sentoient mauvais , & qui bien loin de soulager les malades , ne faisoient que les affoiblir ; dans certains cas des hémorrhagies , qui quoique médiocres , ont presque toujours été funestes ; un grand abattement de forces , & surtout une appréhension de périr si forte , que ces pauvres malades ne pouvoient être rassurés , se regardant dès le premier instant de

l'attaque, comme destinés à une mort certaine : mais ce qui mérite bien d'être remarqué, & qui a toujours paru caractériser & distinguer ce mal de tout autre, c'est que presque tous avoient dès le commencement, ou dans le progrès, des bubons ordinairement très-douloureux, situés communément trois ou quatre travers de doigts au dessous de l'aîne, quelquefois dans l'aîne, ou aux aisselles ou aux glandes parotides, maxillaires & jugulaires, comme aussi des charbons, surtout aux jambes, aux cuisses & aux bras, quelquefois de simples pustules blanches, pâles, livides ou noires, charbonneuses ou des taches pourprées répandues en divers endroits de l'habitude du corps.

Il étoit assez rare de voir échapper les malades de cette seconde classe, quoiqu'ils se sou-



310 *Des Fièvres Malignes*  
tinssent & durassent un peu plus  
que les précédens ; ils ont péri  
presque tous avec les marques  
d'une inflammation gangréneu-  
se , surtout au cerveau & à la  
poitrine ; & ce qui paroîtra sin-  
gulier , c'est que plus ils étoient  
robustes , gras , pleins & vigou-  
reux , moins il y avoit à espérer.

### X X X V I I I.

La troisième classe renferme  
les deux précédentes , puisque  
durant tout le cours de ce ter-  
rible mal , nous avons vû nom-  
bre de malades qui ont été at-  
taqués successivement des diffé-  
rens symptômes rapportés dans  
les deux premières classes ; de for-  
re que la plûpart des signes énon-  
cés dans la seconde étoient ordi-  
nairement les avant-coureurs de  
ceux dont nous avons fait men-  
tion dans la première , & que ces  
derniers survenant annonçoient  
une mort prochaine.

X X X I X.

Là quatrième classe renferme les malades attaqués des mêmes accidens que ceux de la seconde; mais ces fortes d'accidens diminuoient ou disparoissoient dès le second ou troisiéme jour, soit d'eux-mêmes, soit en vertu des remédes prescrits, & presque toujours à raison de l'éruption notable des bubons & des charbons dans lesquels le mauvais levain qui s'étoit répandu dans toute la masse, sembloit, pour ainsi dire, se cantonner; de sorte que la tumeur s'élevant de jour en jour, & venant à suppurer, les malades échappoient par cette voye du danger dont ils étoient menacés, pour peu qu'ils fussent secourus.

Ces heureux événemens nous ont déterminé à redoubler nos attentions pendant tout le cours

de cette maladie , pour accélérer autant que l'état du malade pouvoit le permettre, l'éruption, l'élévation, l'ouverture & la suppuration des bubons & des charbons, dans l'intention de débarrasser au plutôt, par ces voyes, la masse du sang du funeste levain qui la corrompoit, aidant la nature par un bon régime, & par des remèdes purgatifs, cordiaux, & sudorifiques, convenables à l'état présent des malades & à leur tempérament.

## X L.

La cinquième & dernière classe renferme tous les malades, qui sans sentir aucune émotion, & sans qu'il parût aucun dérangement dans les fonctions, ayant néanmoins des bubons & des charbons qui s'élevoient, tournoient en suppuration, devenoient quelquefois squirreux, ou  
ce

ce qui étoit plus rare , se dissipoient par voye de résolution , sans laisser aucune suite fâcheuse. C'est ainsi que nous avons vû pendant notre séjour à Marseille un très-grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe , qui sans aucun abbattement de forces , & sans changer de façon de vivre , alloient & venoient dans les ruës & dans les places publiques , se pançant elles mêmes avec une simple emplâtre , ou demandant aux Médecins & aux Chirurgiens les remèdes dont elles avoient besoin pour guérir ces sortes de tumeurs.





## CHAPITRE VIII.

*Des Prognostics des Fièvres Malignes, & des Fièvres Pestilentielles.*

## I.

**L**Orsqu'on est parvenu à bien développer le caractère essentiel des fièvres malignes & des fièvres pestilentielles, & que l'on sçait bien qu'il ne consiste que dans l'épaississement d'un sang atrabilaire qui le fait arrêter dans le cerveau, dans le foye, dans l'estomac & dans les intestins, & qui produit dans toutes ces parties des dispositions inflammatoires ; il est très-aisé de juger que tous les malades qui en sont attaqués, courent un grand danger, & que lorsque ces fièvres sont à un certain degré, on en voit périr un plus

grand nombre qu'il n'en échappe ; ce que je vais dire de plusieurs de ces accidens dans un grand degré, ne différera que du plus au moins de ce qu'on doit en dire, lorsqu'ils sont moindres, comme ils le sont réellement dans des fièvres malignes moins dangereuses. Premièrement, l'influence des esprits étant absolument nécessaire pour le maintien de toutes les fonctions animales, du jeu des ressorts, & de contraction de toutes les fibres motrices des muscles & des vaisseaux, du jeu de tous les organes des sens, & de toutes les opérations de l'esprit ; il s'ensuit que si le principal organe qui les sépare de la masse du sang, & qui les distribue aux nerfs de toutes les parties, est si fort altéré qu'il ne puisse en séparer & en fournir toute la quantité qui est nécessaire pour soutenir toutes les dif-

férentes fonctions , sans l'exercice desquels on ne peut vivre ; elles seront en grand danger de tomber tout-à-fait , & la mort suivra de près leur chute totale : or un sang épais étant arrêté dans les vaisseaux du cerveau , & l'ayant mis dans une disposition inflammatoire , y arrête & suspend la séparation des esprits ; il mettra donc très-nécessairement en risque de périr tous ceux qui seront tombés dans une disposition inflammatoire du cerveau.

## II.

Et parce qu'un arrêt du sang dans une grande étendue des vaisseaux du cerveau produit une disposition inflammatoire bien plus grande ; & qu'une plus grande inflammation est un plus grand obstacle à la séparation & à la distribution des esprits dans les nerfs ; il s'ensuit qu'une disposi-

tion inflammatoire d'une grande étendue dans le cerveau, jettera tous les organes des sens, & toutes les fibres motrices des muscles & des vaisseaux, dans une extrême foiblesse : l'engourdissement des sens, la foiblesse des membres & leur pesanteur, la difficulté de les remuer, le pouls petit & languissant, qui sont les fonctions les plus nécessaires à la vie, seront donc des signes d'un plus grand danger & d'une mort prochaine.

III.

Et parce qu'un froid glaçant de l'habitude du corps avec une grande ardeur des parties internes suppose nécessairement qu'il ne se porte que très-peu de sang aux parties externes, & que la plus grande partie est arrêtée dans les viscères ; de plus le sang n'y pouvant être arrêté



en quantité fans y produire des tensions & des inflammations gangréneuses des viscères qui en détruisent tout-à-fait l'organisation ; il s'ensuit qu'un froid glaçant de l'habitude du corps , joint à une ardeur extrême des parties internes , fera toujours un signe mortel dans les maladies pestilentiellles.

## I V.

Et parce qu'un vomissement continuel tant des nourritures que de quelque humeur que ce soit , suppose toujours une disposition inflammatoire dans l'estomac ; que cette disposition inflammatoire n'est qu'une suite de l'engagement des vaisseaux du foye & d'une pareille disposition inflammatoire de cette partie ; que la disposition inflammatoire de l'estomac , que celle du foye , se tourne toujours en

une véritable inflammation qui se termine bien tôt en gangrène ; il s'ensuit qu'un vomissement continuel dans les fièvres malignes , & sur-tout dans les fièvres pestilentiellles,annoncerapresque toujours du danger & une mort prochaine. De plus dans la peste, un vomissement constant obligeant les malades à faire des efforts continuels , & faisant mettre en contraction la plus grande partie des muscles du corps , lui fera employer inutilement le peu d'esprits qui se séparent dans le cerveau , & le jettera par conséquent dans un épuisement extrême. Or un épuisement extrême des esprits , qui suspend & arrête l'exercice de toutes les fonctions du corps, est toujours funeste:un vomissement continuel dans les fièvres pestilentiellles fera donc toujours un signe mortel ; enfin un vomis-

fement continuel ne pouvant permettre aux alimens de s'arrêter dans la cavité de l'estomac , ni de s'y digérer ; il s'ensuit que le vomissement sera un obstacle à la digestion des alimens & à la communication des nourritures des vaisseaux du sang. Le sang par conséquent ne recevra aucune réparation , ou se desséchera absolument ; ou n'étant plus tempéré dans le mouvement de fermentation de ses parties actives par le mélange des nourritures , tombera dans une dissolution totale de ses principes. Or l'une & l'autre de ces altérations du sang , sçavoir son extrême épaisissement ou sa dissolution extrême en interrompant tout-à-fait la circulation , & l'empêchant de fournir aux divers couloirs , les différens récrémens qui sont nécessaires à la conservation de la vie , le vo-

mislement continuel fera donc par toutes ces raisons un accident dangereux & souvent mortel dans la fièvre pestilentielle ; & par les mêmes raisons , un cours de ventre continuel de quelque espèce que ce soit , qui se soutiendra les premiers jours de la maladie , fera toujours un signe suspect , ou dangereux , ou pernicieux , selon le degré de la maladie.

V.

Et parce que les hémorrhagies par les vomissemens , par le nez , par les selles , par les urines , supposent un engagement extraordinaire des vaisseaux du cerveau , de l'estomac , des intestins & des reins , qui détourne le cours du sang dans les rameaux libres les plus voisins de leurs obstructions , & les fait crever dans le nez , dans l'estomac , dans les intestins & dans les reins ;



& qu'un tel accident est un signe manifeste d'une disposition inflammatoire très-étendue & dangereuse de toutes ces parties & d'un péril éminent d'une gangrène mortelle dans les fièvres pestilentielle; il s'ensuit que toute sorte d'hémorrhagies, par le vomissement, par les selles & par les urines, seront des signes funestes &, qu'ils ne seront pas de meilleur augure dans les femmes, soit que les pertes de sang arrivent dans les tems ordinaires de leur purgation, ou en tout autre tems.

## VI.

Et parce qu'un grand assouplissement est une suite nécessaire d'un grand relâchement des fibres du cerveau; que ce relâchement est un effet nécessaire de la compression de ses glandes corticales, de la tension & d'un

grand engorgement de leurs réseaux artériels dans une très-grande étendue ; qu'un grand engorgement des vaisseaux des glandes corticales du cerveau qui les menace toujours d'une inflammation gangréneuse & d'une interruption totale de la séparation des esprits , interruption qui est un accident pernicieux aux malades ; il s'ensuit qu'un grand assoupissement, soit qu'il arrive au commencement ou en tout autre tems , fera toujours un signe dangereux ou funeste.

V. I I.

Et parce que la rêverie n'est que le produit d'une agitation tumultueuse des esprits ; & que cette agitation des esprits est une suite nécessaire d'un battement irrégulier des rameaux d'artères dont les extrémités sont bouchées & engagées ,

ainsi que du bouillonnement du sang qui y est arrêté, & qui dispose à l'inflammation toutes les parties du cerveau où il s'est engagé: parce qu'enfin l'inflammation du cerveau menace toujours ou la gangrène, ou un déchirement des vaisseaux engagés, accidens qui sont tous mortels; il s'ensuit que la rêverie sera le signe d'un grand danger pour la vie du malade.

## VIII.

Et parce que les mouvemens convulsifs des membres ~~qui~~ supposent une impulsion irrégulière des esprits dans les nerfs des différens muscles, & que cette impulsion n'est qu'une suite de l'agitation tumultueuse des esprits, laquelle est le produit d'une inflammation très-dangereuse du cerveau; il s'ensuit que les mouvemens convulsifs qui en

seront l'effet , seront un signe d'un grand danger pour ceux qui en seront attaqués.

I X.

Et parce que les tremblotemens des membres , des lèvres & de la langue , supposent non-seulement une impulsion irrégulière des esprits dans les divers muscles des parties ; mais encore une bien moindre quantité qu'il n'en coule dans les mouvemens convulsifs , qui sont plus forts que les simples tremblemens : de plus une moindre descente des esprits dans les tremblemens en supposant une bien moindre séparation & avec une grande agitation ; & ces deux accidens enfin étant toujours l'effet d'un engagement extrême des vaisseaux & d'une inflammation très-étendue qui vise à la gangrène , accident mortel,



ainsi que la suppuration du cerveau , laquelle est une suite nécessaire d'un épanchement de sang ; il s'ensuit que le tremblement des membres , des lèvres & de la langue , sera toujours un signe mortel , & qu'à plus forte raison le pouls petit , intercadant & fourmillant , sera aussi le signe d'une mort prochaine.

## X.

Et parce que les yeux éteints , larmoyans & pleins d'une chassie épaisse , y supposent un relâchement , tant du tissu de leurs membranes , que des excrétoires des glandes lacrymales ; que ce relâchement suppose l'interruption de l'écoulement des esprits dans les nerfs de cet organe ; que l'interruption de l'écoulement des esprits vient de la compression des nerfs de la cinquième paire qui se distribue dans

les membranes des yeux & dans les glandes lacrymales, ou d'un défaut absolu de séparation des esprits ; que ces deux accidens ne sont que l'effet d'un engagement des vaisseaux du cervelet, & d'une inflammation extrême de cette partie qui préside aux mouvemens du cœur ; que ces accidens ne peuvent être que dangereux ou mortels ; il s'en suit que les yeux éteints, larmoyans & chassieux, seront un signe dangereux ou mortel, & que les yeux roulans, fixes, & convulsifs, ainsi que leur enfoncement, la flétrissûre du visage, la chute des tempes, le relâchement de la machoire inférieure, seront par la même raison des signes qui annonceront une mort prochaine.

## XI.

Et parce qu'une tension dou-

louloureuse du ventre & de l'hypocondre droit avec une grande ardeur est une suite nécessaire de l'engagement des vaisseaux du foye , ainsi que de ceux de l'estomac & des intestins , avec une grande inflammation de toutes ces parties , laquelle peut dégénérer bien-tôt en gangrène , & qui rompra toute communication des nourritures avec les vaisseaux du sang ; je dis que l'un & l'autre de ces accidens étant mortels , il s'ensuit que la tension douloureuse avec une grande ardeur du bas ventre & de l'hypocondre droit , lorsqu'elle indiquera une inflammation , fera funeste aux malades , ou du moins qu'elle sera dangereuse.

## XII.

Et parce qu'une respiration courte & fréquente n'est qu'une suite d'un sentiment d'ardeur &

de pesanteur de toutes les vésicules du p<sup>ou</sup>mon ; que la pesanteur n'est qu'un effet du sang qui est arrêté , & qui distend les extrémités capillaires de l'artère pulmonaire ; que l'ardeur est une suite d'une grande inflammation produite par le sang arrêté ; que l'arrêt du sang dans une grande étendue des vaisseaux du p<sup>ou</sup>mon , en empêche le cours ordinaire vers le ventricule gauche, lequel se trouve alors dans un danger extrême de n'en pouvoir plus fournir au reste des parties, ce qui est toujours un événement funeste ; il s'ensuit que la respiration courte & fréquente sera une marque dangereuse , ou un accident funeste.

### XIII.

Et parce que le hoquet suppose que l'inflammation de l'estomac s'est étendue jusqu'à son ori-



330 *Des Fièvres Malignes*  
fice , dont les nerfs étant sym-  
patiques avec ceux du diaphra-  
gme le déterminent à des con-  
tractions convulsibles ; que l'in-  
flammation de l'orifice supérieur  
de l'estomac en suppose une très-  
grande dans le foye & un enga-  
gement total de ses vaisseaux ; que  
l'inflammation de l'orifice supé-  
rieur de l'estomac tourne ordi-  
nairement en gangrène , ainsi  
que toutes les inflammations des  
parties membraneuses ; que la  
gangrène est toujours un acci-  
dent très-funeste ; il s'ensuit que le  
hoquet étant un effet de l'inflam-  
mation ou de la disposition gan-  
gréneuse de l'orifice supérieur  
de l'estomac , sera toujours un  
accident mortel.

#### XIV.

Et parce que le pouls , à peu  
près semblable au naturel , sup-  
pose que le sang roule en liberté

dans la plus grande partie des vaisseaux ; que le cœur reçoit du cervelet à peu près la quantité ordinaire des esprits qu'il lui fournit pour soutenir ses contractions ; que c'est toujours une bonne marque que les contractions du cœur soient moins changées, & que le sang circule à peu près à l'ordinaire ; il s'ensuit que lorsque le pouls sera à peu près semblable au naturel dans la fièvre pestilentielle ou simplement maligne, ce sera toujours une circonstance & un signe plus favorable, que lorsque le pouls sera déréglé, petit, fréquent & altéré. Cependant parce que la douleur & la pesanteur de tête marquent toujours un embarras & un engagement des vaisseaux du cerveau, & une disposition inflammatoire de ce viscère, laquelle tournant en inflammation, fait toujours appréhender

la gangrène dans l'état de la maladie ou attire une suppuration funeste dans le cerveau ; il s'ensuit que le pouls , quoique semblable au naturel , pourra n'être qu'un signe trompeur , & qu'il ne faudra jamais le regarder comme un signe absolu d'un événement heureux.

## X V.

Et parce qu'un pouls fréquent & intercédant dans tous les tems de la maladie , suppose l'engagement des vaisseaux du cerveau , dont le cœur & toutes les parties internes reçoivent les esprits nécessaires à leurs fonctions ; que ce viscère est déjà dans une disposition inflammatoire , ou dans une inflammation actuelle ; & que les grands battemens des artères qui donnent des secousses continuelles à son corps médullaire , & font couler

précipitamment le peu d'esprits qui s'y séparent dans les fibres du cœur ; que l'inflammation du cervelet est d'une bien plus grande conséquence que celle du cerveau ; que ses suites en sont beaucoup plus dangereuses & plus funestes ; il s'ensuit que le pouls petit, fréquent, fourmillant & inégal, marque l'inflammation du cervelet, & que ce sera presque toujours un signe mortel,

XVI.

Et parce que la révolution des inflammations des viscères ne peut jamais arriver que par le moyen du mouvement fébrile qui fait fondre le sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux, & rendre plus fluide celui qui roule dans les autres vaisseaux que le levain coagulant avoit épaisi ; il s'ensuit que dans la fièvre maligne, une fièvre bien déclarée avec



un pouls plein & fréquent, même avec une grande ardeur dans l'habitude du corps, sera d'un meilleur augure qu'une fièvre lourde, dans laquelle le pouls sera lent, rare ou tardif, ou petit & fréquent, avec peu de chaleur à la peau, ou avec un froid de toute l'habitude du corps.

## XVII.

Et parce que les syncopes & les défaillances fréquentes suspendent & interrompent la circulation du sang; que la suspension du mouvement de circulation donne lieu aux parties du sang de s'allier plus étroitement les unes avec les autres & de les porter au dernier degré d'épaississement qui les arrête dans toutes les extrémités des artères; il s'ensuit que plus les défaillances seront fréquentes, plus le sang sera exposé à per-

dre entierement sa fluidité, & à devenir tout-à-fait incapable d'obéir à la contraction du cœur & à celle des artères, pour suivre les routes de la circulation: or c'est un danger extrême pour la vie que celui de l'interruption du mouvement de circulation, pour peu qu'il dure & pour peu qu'il revienne souvent; les syncopes & les défaillances fréquentes seront donc des signes communément pernicioeux aux malades attaqués de la peste.

### XVIII.

Et parce qu'une grande crainte & un grand faiblissement arrêtent subitement le cours du sang dans le p<sup>ou</sup>mon & dans toutes les parties, & lui font perdre sa chaleur & sa fluidité; il s'ensuit que le sang étant déjà disposé à l'épaississement par toutes les autres causes de la peste, celles qui

surviendront seront capables de le porter au degré le plus proche de la coagulation, & par conséquent plus l'épaississement du sang est grand, plus l'engagement des vaisseaux est considérable dans les viscères; & plus les dispositions inflammatoires sont étendues, plus le danger de la gangrène des viscères doit être grand, surtout si une grande peur & un grand saisissement ont précédé l'attaque de la fièvre: il faudra porter le même jugement sur le sort des malades de fièvres malignes & pestilentiellles, qui seront tombés dans ces fièvres après une grande colere, ou après de grands excès auprès des femmes, excès qui produisent sans doute une grande dissipation d'esprits.

## XIX.

Et parce que de toutes les  
causes

causes qui peuvent porter le sang à ce grand épaisissement qui cause les fièvres malignes, il n'en est pas de plus puissante que celle qui le dessèche, qui lui fait perdre ses parties aqueuses, balsamiques & huileuses, & que la famine & les mauvaises nourritures, qui portent nécessairement le sang dans cet état de dessèchement qui le fait arrêter dans tous les viscères, & qui le rend plus impénétrable & plus indissoluble aux remèdes fondans ; il s'ensuit que les malades qui auront beaucoup souffert de la famine, qui ne se feront nourris que de mauvais alimens, seront dans un danger évident de succomber à la maladie ; tout au contraire ceux qui se feront bien nourris, ayant le tissu du sang plus ferré & plus pénétrable à l'action des remèdes, risqueront beaucoup moins de mourir que



338 *Des Fièvres Malignes*  
ceux qui seront exténues par la  
famine.

XX.

Et parce que les taches pour-  
prées & livides qui surviennent  
dans l'accroissement & dans l'é-  
tat, le troisième, le quatrième  
jour de la maladie, & les jours  
suivans, supposent un grumelle-  
ment nouveau dans le sang, qui  
rouloît vivement dans tous les  
vaisseaux libres, lequel le fait  
arrêter dans les nœuds des vais-  
seaux artériels de la superficie  
de la peau, & y fait extravaser  
quelques gouttes de sang entre  
elle & la cuticule; parce qu'en  
second lieu, ce grumellement  
nouveau de la masse du sang qui  
le fait arrêter dans toute l'habi-  
tude du corps, & lui fait produire  
de légères extravasations, peut le  
faire arrêter de même dans tous  
les vaisseaux des parties inter-  
nes, y faire de pareils épanche-

mens, & réduire enfin la circulation à un très-petit nombre de vaisseaux, dans le tems que ceux des viscères sont tout-à-fait engagés; il s'ensuit que lorsque les taches pourprées ou livides paroîtront sur la peau, & que les parties internes n'en seront pas exemptes, il ne pourra revenir au cœur qu'une très-petite quantité de sang qui sera tout-à-fait incapable de fournir aux couloirs, mais principalement au cerveau, la quantité des fluides qui sont nécessaires à l'exercice des différentes fonctions qui tomberont nécessairement: par conséquent, lorsque les taches pourprées ou livides paroîtront depuis le troisième jusqu'au septième jour de la maladie, annonceront toujours un danger extrême.

XXI.

Et parce que les bubons &  
P ij

340 *Des Fièvres Malignes*  
les charbons qui paroissent au commencement de la peste, sans diminuer les grands accidens que cause la disposition inflammatoire des viscères, ajoutent un mal des plus considérables; & que ces accidens supposent la cause de la maladie bien plus étendue, & plus intimement mêlée avec les parties du sang, qui fait arrêter la bile dans les glandes extérieures, ou dans les glandes graisseuses de la peau; il s'ensuit que les bubons & les charbons qui paroîtront au commencement & dans l'accroissement de la maladie sans aucune diminution des autres accidens, seront toujours des signes de la grandeur de la cause de cette maladie, & par conséquent, très-communément funestes.

## XXII.

Et parce que les bubons qui

*Bubons de  
bonne figure  
funestes.*

paroissent du quatre au sept, en conséquence de la résolution des inflammations & de la cessation, ou d'une grande rémission de la fièvre, ne se forment que par l'union de quelque partie du sang résout dans les vaisseaux des viscères enflamés, qui rendant la lymphe plus épaisse, la font arrêter dans les glandes conglobées des aînes ou des aisselles, ainsi que dans les parotides; & que ces différens dépôts étant véritablement critiques & une suite de la résolution des inflammations internes qui font courir le plus grand danger; il s'ensuit que lorsque ces tumeurs arriveront avec les marques de cette résolution, elles seront des signes très-salutaires.

XXIII.

Mais parce que ces espèces de tumeurs ne se terminent que rarement par la résolution, &



qu'elles doivent se terminer par la supuration qui rallume nécessairement la fièvre plus ou moins grande , selon les tempéramens & suivant la vivacité de la douleur ; il s'ensuit que ces tumeurs sont plus ou moins fâcheuses , & qu'elles attireront plus ou moins de danger , selon que la fièvre sera plus ou moins forte, & que les douleurs seront plus ou moins vives. Et parce que ces tumeurs sont bien plus douloureuses & allument un plus grand mouvement de fièvre , lorsqu'elles se forment aux aisselles ou derrière les oreilles ; il s'ensuit qu'elles seront plus périlleuses que celles qui se forment dans les aînes , lesquelles se trouvant plus éloignées du cerveau , sont bien moins sensibles & moins douloureuses que celles qui se forment aux parotides & aux aisselles.

## XXIV.

Et parce que les bubons qui s'élevent extraordinairement & en peu de tems sans grande inflammation & avec une élévation flatueuse , supposent que le sang qui s'y est arrêté est dans une raréfaction extrême qui le réduit presque tout en air ; & parce que cet état du sang qui est arrêté dans les bubons suppose une pareille disposition dans celui qui roule dans les autres vaisseaux ; que cette disposition à se raréfier à l'extrême, à se réduire presque tout en air, le conduit à une dissolution radicale & toujours funeste de ses principes ; il s'ensuit que les bubons qui s'élèveront beaucoup & qui formeront une tumeur flatueuse , seront toujours un signe funeste.

## X X V.

Et parce que les charbons qu'il en peu d'heures gangrènent une grande étendue de la peau, supposent qu'un grand nombre de glandes sébacées & de vésicules adipeuses de la peau, sont imprégnées de parties d'atrabile fort dégagée; & que comme plus le sang se trouve chargé de ces parties d'atrabile caustique, plus il est à craindre qu'il ne forme des charbons dans les parties internes, ou ne tourne les inflammations des viscères en gangrène; il s'ensuit que les charbons qui s'étendront beaucoup, ou leur multiplication dans divers endroits de la peau, seront des signes qui annonceront un péril extrême pour les pestiférés.

## X X V I.

Et parce que moins le charbon

attire l'inflammation autour de la pustule , moins il y a à craindre pour l'étendue de la gangrène ; il s'ensuit que le charbon qui ne formera qu'un petit cercle d'inflammation tout autour dans l'espace de deux ou trois jours , sera un signe plus avantageux que celui qui produit en peu d'heures une très-grande inflammation qui menace toujours d'une gangrène funeste.

## XXVII.

Et parce que la tumeur du charbon lorsqu'elle s'est une fois déclarée ne peut s'affaïsser subitement, & disparoître, pour ainsi dire , que parce que le sang qui l'avoit produit n'y est poussé que fort foiblement ; & que ces accidens n'arrivent que parce que le pouls devient trop petit & fourmillant , ce qui suppose une interruption presque totale



de la séparation des esprits dans le cerveau , & un épuisement des forces qui vise à leur extinction totale ; il s'ensuit que l'affaissement & la délitescence de la tumeur que le charbon a produite, sera un signe funeste & mortel ; il faudra penser la même chose des bubons & des parotides , lorsqu'ayant paru , leur élévation s'évanouira soudainement.

## XXVIII.

Et parce que les charbons & les bubons étant une fois ouverts & ayant commencé à supurer, ne peuvent se rendre arides & secs , que parce que le sang n'y aborde qu'en très-petite quantité & n'y dépose aucune de ces parties ; & que de plus ces accidens n'arrivent qu'à raison de l'extrême foiblesse du pouls qui ne peut plus pousser le sang jusqu'à l'habitude du corps

à raison de l'épuisement des esprits, ce qui est toujours un accident funeste ; il s'ensuit que la sécheresse des ulcères que l'ouverture des bubons & des charbons aura formée, sera toujours un très-mauvais signe.

XXIX.

Et parce que des urines naturelles avec un accablement & une foiblesse extrême de pouls, supposent une liaison extraordinaire des parties de la masse du sang & un grand embarras de la partie bilieuse qui doit allumer la fièvre ; & que cette grande liaison des parties de la masse du sang qui les empêche de prendre un mouvement fébrile, qui est le seul moyen qui puisse les rétablir dans leur fluidité naturelle, & conduire les dispositions inflammatoires à une parfaite résolution, fait ap-

préhender une coagulation totale de la masse du sang & l'interruption de sa circulation ; il s'ensuit que les urines naturelles lorsqu'elles seront jointes à la foiblesse du pouls , à un grand accablement de forces & à tous les autres accidens , marqueront un danger extrême ; & qu'au contraire il y aura un moindre péril lorsque tous les autres accidens seront moindres.

## X X X.

Et parce que les urines noirâtres suposent un mélange des parties de l'atrabile ; que ce mélange suppose un dégagement & un séjour considérable de cette humeur caustique & brûlante dans les vaisseaux du sang ; que cette humeur dominante dans le sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux des viscères , & qui y a produit des dispositions inflammatoires, don-

ne lieu de craindre que le fang arrêté, au lieu de s'y réfoudre, ne fe deffèche plutôt par l'ardeur que les parties de l'atrabile lui communiquent, & ne falle tomber les parties enflamées en gangrène, ce qui eft un terme toujours fatal aux malades ; il s'enfuit que les urines noires feront toujours d'un très-mauvais augure, & prefque toujours un figne mortel.

X X X I.

Et parce que la fuppreffion des urines fuppose, ou une inflammation confidérable dans les reins, laquelle y arrête la féparation des urines, ou un grand épaiffiffement occasionné par le mélange des parties falines qui ont diffout & entraîné beaucoup de parties de lymphe ; que ces deux caufes de fuppreffion des urines font également fâcheufes.



350 *Des Fièvres Malignes*  
& dangereuses par elles-mêmes ,  
mais plus encore par les suites ;  
que le séjour & le grand amas  
des urines dans les vaisseaux est  
fort à craindre par les fontes to-  
tales de la masse du sang qu'elles  
peuvent produire , & par le relâ-  
chement qu'elles peuvent atti-  
rer dans les organes ; il s'ensuit  
que la suppression des urines , en  
quelqu'état que ce soit de la ma-  
ladie , sera toujours un signe per-  
nicieux pour les malades.

### X X X I I.

Et parce qu'une soif inextin-  
guible, avec une sécheresse & une  
noirceur de langue , supposent  
un défaut de séparation de l'hu-  
meur salivale & une salûre bil-  
lieuse de celle qui s'en sépare ,  
ainsi qu'une ardeur extrême du  
sang qui roule dans le p<sup>ou</sup>mon ;  
que le défaut de séparation de  
l'humeur salivale ne vient que de

son épaisissement & de son mélange avec les parties de la bile, qui supposent un pareil épaisissement & une espèce de sécheresse de la masse du sang ; que l'ardeur desséchante que le sang des p<sup>o</sup>ûmons communique à l'air que les malades respirent y suppose une chaleur immodérée ; que cette chaleur ardente suppose un développement des parties d'une bile desséchée & brûlée qui fait craindre un dessèchement total du sang qui roule dans le p<sup>o</sup>ûmon & dans les autres viscères , ainsi que la gangrène de toutes les parties qui sont attaquées d'une disposition inflammatoire ; il s'ensuit qu'une soif inextinguible & une langue aride , sèche , noire & brûlée , seront toujours des signes fâcheux & presque toujours funestes , & qu'ils le seront encore plus , lorsqu'ils se trouveront

352 *Des Fièvres Malignes*  
 joints avec un froid glaçant de  
 l'habitude du corps , accident  
 ordinaire des fièvres *lippyries* qui  
 sont une suite malheureuse de  
 leur disposition inflammatoire &  
 gangréneuse du foye , de l'esto-  
 mac & des intestins.

### XXXIII.

Tant de signes fâcheux de-  
 vroient faire regarder les fièvres  
 pestilentiellles comme des mala-  
 dies irrémédiables , s'ils se pré-  
 sentoient toujours dans tous les  
 sujets dans une égale force. Heu-  
 reusement on ne les remarque ,  
 généralement parlant , que dans  
 les misérables & dans ceux qui  
 ont le plus souffert de la disette,  
 & que la famine , le chagrin &  
 la tristesse ont atténuez : du  
 moins ce sont ceux qui forment  
 le plus grand nombre ; car à  
 l'égard de ceux qui ont moins  
 souffert de la disette, ils ont moins

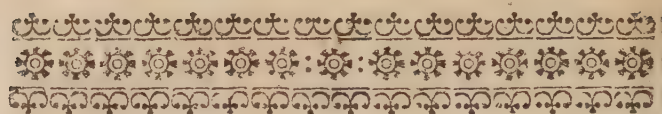
de ces accidens funestes qui annoncent une mort prompte, lorsque la crainte, la terreur & le désespoir ne les ont pas trop saisis, qu'ils sont traités avec attention, & que le Médecin a précipitamment employé les remèdes nécessaires pour prévenir les suites fâcheuses des inflammations internes. Si je me suis étendu dans le prognostic des fièvres malignes & pestilentielles; si je l'ai un peu raisonné, si j'ai fait entrevoir le rapport des signes ou des effets sensibles qui paroissent dans cette maladie avec leurs causes, & avec les maux qu'elles pouvoient produire; ce n'est pas pour étaler une vaine théorie, mais pour donner aux jeunes Médecins une idée distincte des différens dangers que courent les malades, & pour leur faire prévoir de loin les accidens qui les font or-



dinairement périr. Par cette même raison j'ai employé d'une manière plus circonftanciée le diagnostic, & j'ai fait voir le rapport des caufes évidentes de cette maladie avec fa caufe contenant, & avec fes effets, parce que j'ai remarqué que la plûpart des Médecins ne font des fautes dans la cure des maladies, que parce qu'ils n'ont qu'une idée bien confufe de leur caractère effentiel, du rapport qu'il a avec les caufes évidentes & avec les accidens qu'il peut produire dans le corps. Or il n'eft perfonne qui ne convienne que les Médecins ne fçauroient parvenir à la guérifon d'une maladie, fans en connoître diftinctement la caufe contenant, & tous les effets qu'elle eft capable de produire ; & qu'il y a grande différence entre celui qui a une connoiffance claire & diftincte de la caufe conte-

nante d'une maladie, & de tous les effets qu'elle peut produire, & celui qui ne la connoît que confusément, & à la faveur des signes dont il a chargé sa mémoire, sans avoir jamais cherché ni connu le rapport qu'ils ont avec leurs différentes causes, surtout avec la principale & la contenant de la maladie. Les uns seront toujours très-prévoyans & en garde contre les accidens que la cause contenant de la maladie bien connue peut produire ; & les autres ne voyant pas ces accidens dans la puissance de la cause contenant qu'ils ne connoissent que confusément, attendront l'arrivée des plus formidables pour y remédier, & s'y laisseront toujours surprendre.





## LIVRE SECOND.

Des Indications curatives , & de  
la méthode qu'il faut fuivre  
pour la curation des fièvres  
malignes ordinaires & des fié-  
vres pestilentiellees.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des Indications qui demandent  
l'évacuation du sang.*

#### I.

**T**OUS ces faits & toutes ces  
idées supposées , je passe  
à l'établissement des indica-  
tions curatives , qu'il est néces-  
saire de prendre pour traiter , avec  
quelque avantage , une maladie  
aussi dangereuse que l'est une dis-

position inflammatoire de presque toutes les parties du corps : car il faut faire grande différence entre la disposition inflammatoire où se trouvent les viscères au commencement de la maladie, & l'état d'inflammation où ils arrivent insensiblement dans l'augment & dans son état. Lorsque la fièvre s'est allumée dans la disposition inflammatoire, le sang épaissi par le levain coagulant que cause l'attaque, est simplement arrêté dans les vaisseaux des viscères, ou ils en sont simplement engorgés. Dans ce premier état, le sang ayant perdu sa fluidité naturelle, & la chaleur étant diminuée, n'en communique aucune extraordinaire aux parties dans lesquelles il s'est arrêté. C'est-là proprement ce qu'il faut entendre par la disposition inflammatoire des viscères. Dans l'augment & dans



l'état de la maladie, au contraire le sang qui roule encore librement dans les vaisseaux, & celui qui est arrêté dans les viscères prenant insensiblement un mouvement de fermentation & de chaleur, en allume une forte grande dans les viscères, & y cause une ardeur & une inflammation actuelle dans le commencement des fièvres malignes. Le sang est épais & colant dans l'augment & dans l'état ; la fièvre le porte à la fonte & à la dissolution, & ces deux états où se trouve le sang, de même que l'état des viscères dans toutes les fièvres inflammatoires qu'on a appellées communément malignes & pestilentielle, méritent une grande attention, par rapport aux indications qu'il faut prendre, pour combattre la même cause dans les divers tems de la maladie.

I I.

Le sang est dans le commencement des fièvres pestilentiellles dans un épaississement extraordinaire:& il est mal-aisé que dans un état où ces parties sont si liées les unes avec les autres, il puisse fournir & laisser échapper à travers les vaisseaux du cerveau autant de parties spiritueuses qu'il en faut pour entretenir le jeu de ressort de tous les organes ; il ne peut non plus en cet état fournir au reste des couloirs, ni la même quantité de récréments, ni de la qualité qui est essentielle pour les usages auxquels ils sont destinés : il faut donc songer à le redissoudre & à lui faire reprendre sa fluidité naturelle, & par conséquent il faut entre tous les remèdes préférer d'abord les fondants les plus actifs, volatils, ou fixes, pendant tout le tems

que l'habitude du corps est froide & le pouls altéré, pour parvenir aux délayants & aux incisifs, lorsque la fièvre s'est allumée & que la peau s'est échauffée. Je ne parle ici que du froid glaçant, tel qu'il se trouve dans certaines fièvres malignes, telles que les fièvres pourprées & les fièvres pestilentiellles que j'ai vû à *Rochefort*; car pour ce qui est des fièvres malignes ordinaires, comme le froid qui les précède n'est pas au degré de celui qu'on trouve dans les autres, il n'exige pas les remèdes que je viens d'indiquer; cependant il est des cas où ils peuvent être nécessaires.

## III.

Et parce que plus le froid est grand, & plus il dure, & que moins les parties du sang sont en mouvement, moins elles peuvent se conserver dans leur fluidité

dité, & risquent de la perdre & de se cailler intérieurement ; il s'ensuit que dans un froid extraordinaire , les fondants les plus actifs & les plus volatiles , étant les remédes les plus propres à ranimer le mouvement intestinal des parties du sang qui l'entretiennent en chaleur & en fluidité ; il s'ensuit dis-je , que pour corriger l'épaississement de la masse du sang qui cause le froid extérieur dans le commencement , il faudra mettre en usage les fondants les plus perçans & les plus actifs dont les parties ont le plus de subtilité & de volatilité ; voilà ce que j'ai cru devoir dire en passant sur le froid glacial des fièvres pestilentiellles dans leur commencement ; mais je vais détailler plus particulièrement ce qui concerne les indications des fièvres malignes ordinaires ou des fièvres



362 *Des Fièvres Malignes*  
inflammatoires lesquelles, comme je l'ai dit, viennent de l'épaississement du sang.

#### IV.

Et parce que plus les parties du sang qui prennent du mouvement sont massives & grossières, plus celui qui résulte de leur choc doit être violent, & met en plus grand risque le corps du sang de se dissoudre radicalement, & de changer tout-à-fait de nature ; il s'ensuit que lorsque le sang revenu de son grand épaississement & du froid que la diminution considérable de sa fluidité lui avoit attiré, commencera à la reprendre avec une chaleur & une raréfaction plus forte que la naturelle ; il faudra nécessairement la rabattre & diminuer son mouvement par les remèdes propres à diminuer la violence du mouvement des par-

ties les plus massives qui se choquent trop rudement & qui allument une trop grande ardeur dans le corps avec la fièvre. Or il n'y a que les remèdes aqueux & légèrement incisifs qui soient en état de produire cet effet : les aqueux en divisant & fondant les parties salines qui tiennent le premier rang dans la masse du sang, pour y entretenir la fluidité des parties grasses & huileuses, & qui sont les principes actifs de la fermentation fébrile & du bouillonnement de la masse du sang ; & les incisifs en corrigeant la ténacité des parties grasses & huileuses ; il faudra donc lorsque le sang épaissi par le levain fixe & coagulant reprendra un mouvement de fluidité, & que ses parties prendront un mouvement évident d'effervescence fébrile, n'employer que les remèdes dé-

364 *Des Fièvres Malignes*  
layans , une abondante boisson ,  
chargée de remèdes incisifs , les  
moins perçans & les moins en  
état de développer subitement le  
levain coagulant engagé dans  
les parties grasses & huileuses de  
la masse du sang.

V.

Et parce que le levain coagu-  
lant , qui a passé des premières  
voyes dans les vaisseaux , n'est pas  
la seule cause de l'épaississement  
extrême de la masse du sang ;  
que la bile retenue changée en  
bile porracée ou en atrabile , a  
beaucoup de part à la liaison étroite  
qu'ont prises ces parties ; que  
c'est principalement au dévelop-  
pement des parties de cette bile  
porracée ou d'atrabile & à l'ac-  
tion du levain coagulant sur cette  
humeur , qu'il faut attribuer le  
bouillonnement & la fièvre qui  
arrivent après le froid ou le

frisson ; il s'ensuit que dans le choix qu'on doit faire des délayans incisifs , qui doivent être employés pour diviser les parties salines & rompre le tissu des parties grasses de la masse du sang & modérer la violence du mouvement de fermentation qu'elles prennent , il faudra préférer les incisifs , ceux qui fondent les parties grasses & souffrées & qui sont d'une moindre activité & d'une moindre subtilité , & qu'il faudra en charger la boisson abondante qu'on donnera aux malades , pour noyer & engourdir les principes actifs qui entretiennent le mouvement fébrile. Il faudra par conséquent préférer les incisifs de la bile , les tempérans & les humectans , à tous les autres remèdes incisifs & fondans qui peuvent , en fondant trop précipitamment les parties grasses & oléagineuses de la masse du



sang, en augmenter la fermentation & les porter à une dissolution radicale de leurs principes. il faudra donc prendre ces remèdes dans la classe des fondans les plus modérés de la bile, lesquels peuvent déboucher les vaisseaux, la faire couler & en purger la masse du sang.

## VI.

En second lieu, le sang dans les fièvres malignes est tellement épais qu'il s'arrête dans les vaisseaux capillaires des artères du cerveau, du foye & des autres viscères, & y produit des dispositions inflammatoires : or un sang épais ne peut s'arrêter dans les vaisseaux sans les boucher, sans les engorger & sans les distendre à l'extrême par l'abord de celui qui y est porté continuellement, qui y pousse & y presse celui qui y est arrêté par l'effort qu'il fait pour

passer ; mais comme les membranes des vaisseaux engagés ne peuvent être dilatées à l'extrême par le sang qui est arrêté dans leur cavité , & par l'effort que fait celui qui y aborde continuellement , sans perdre leur ressort , leur jeu de contraction & de dilatation , & sans crever les vaisseaux lymphatiques & lâcher la sérosité du sang hors de leur cavité ; comme la perte du ressort & du jeu de contraction & de dilatation qui fait que le sang demeure dans la cavité des vaisseaux , sans aucun mouvement , & que leurs fibres motrices par la distension extrême où elles ont été portées , ne donnent plus d'entrée aux esprits qui y entretenoient le jeu de contraction ; n'est autre chose que la mortification & la gangrène & le déchirement des vaisseaux qui doit arriver nécessairement à raison de leur

grande plénitude ; comme cette perte du jeu & du ressort des vaisseaux doit extravaser & répandre dans le tissu des parties le sang qu'elles contiennent & qui y aborde , & que tout sang épanché dans le tissu des parties , doit s'y pourrir & se tourner en suppuration ; comme la distension extrême des vaisseaux engagés & bouchés dans les viscères, les rend variqueux , & les dispose par-là à laisser épancher la sérosité du sang dans le tissu des parties, elle doit à cette occasion, les porter à un relâchement extrême qui peut en altérer & en rompre toute l'organisation , & comme toutes ces suites de l'engagement & de l'obstruction des vaisseaux sont funestes aux malades , lorsqu'elles arrivent dans les viscères ; il s'ensuit qu'elles seront toujours à craindre dans les fièvres malignes : & les vais-

seaux du cerveau, du foye & des autres viscères étant constamment bouchés & engagés par le sang qui s'y est arrêté, il faudra s'appliquer dans toutes ces maladies à prévenir, dès qu'elles commencent, des accidens si fâcheux & qui menacent si fort les malades d'une mort certaine.

V I I.

Et parce que tous ces grands accidens n'arrivent précisément que par la trop grande plénitude & la trop grande distension des membranes des vaisseaux dans lesquels le sang s'est arrêté, & que cette plénitude n'est qu'une suite de l'abord continuel de celui qui coule dans les artères; il s'ensuit que pour prévenir la trop grande plénitude & la trop grande distension des vaisseaux engagés, il faudra nécessairement diminuer celle de tous les vaisseaux qui s'y portent. Or on



ne peut diminuer la plénitude & la quantité du sang qui remplit les vaisseaux libres, dans lesquels le sang roule & circule, qu'en retranchant & en diminuant son volume. Comme la saignée est de tous les moyens qu'on peut employer pour y parvenir, le plus prompt & le plus efficace, il faudra nécessairement pour prévenir ou la gangrène ou l'épanchement du sang ou de la sérosité dans toutes les parties dont les vaisseaux sont engagés & bouchés, & qui sont à cette occasion dans une disposition inflammatoire, diminuer le volume du sang par cette voie.

### VIII.

Et parce que l'abord continu du sang dans les parties dont les vaisseaux sont engagés, peut les porter en effet à une distension extrême qui ne peut

manquer d'avoir des suites funestes, & qu'il est évident qu'il y en doit aborder une plus grande quantité dans un grand espace de tems que dans un petit, plus dans l'espace de deux jours que dans vingt-quatre heures, plus dans vingt-quatre que dans douze, que dans six; qu'ainsi en différant la diminution qu'il faut faire du volume du sang pour prévenir les inconvéniens de la trop grande distension des vaisseaux, on leur donne lieu de s'engorger davantage; il s'ensuit très-manifestement qu'on ne sçauroit trop précipiter l'évacuation & la diminution du volume du sang par la saignée, & qu'elle doit être faite sans aucun delai, au moment que le Médecin est convaincu de l'engagement des vaisseaux & de la disposition inflammatoire où ils ont jetté les principaux viscères.

## I X.

Il s'enfuit encore que l'évacuation qu'on fera par la saignée, devant être proportionnelle à la grandeur de l'engagement des vaisseaux, elle devra être d'autant plus grande, & que l'engagement sera plus grand, & qu'il sera plus marqué par la foiblesse & l'altération des fonctions des viscères les plus intéressées; il s'enfuit, dis-je, qu'elle devra même être réitérée plusieurs fois dans l'espace de douze ou de vingt-quatre heures; en un mot aussi souvent que la pléthore réelle ou apparente des vaisseaux pourra le permettre; car il est plausible que le volume du sang qui est contenu dans les vaisseaux, étant diminué d'un cinquième, par exemple, il s'en faudra un cinquième que les vaisseaux dont les capillaires sont engagés, n'en

reçoivent & n'en portent autant à leurs extrémités qu'ils avoient accoutumé de leur en fournir ; & par conséquent les capillaires engagés ne seront portés qu'à une dilatation moindre d'un cinquième que celle à laquelle ils auroient été portés si la masse du sang avoit demeuré en son entier & n'eût été diminuée d'un cinquième par la saignée , de sorte que les vaisseaux capillaires engagés n'étant plus portés à cette extrême dilatation à laquelle la plénitude des vaisseaux réelle ou apparente pouvoit les porter avant la saignée ; ils seront en état de faire certain jeu de contraction & de ressort qu'ils n'avoient pû faire auparavant lorsqu'ils étoient trop pleins & trop distendus de sang.

X.

Le jeu de contraction que la



374 *Des Fièvres Malignes*  
saignée conservera aux vaisseaux engagés , quelque petit qu'il puisse être , outre la résistance qu'il opposera à la raréfaction du sang , lorsqu'il acquérera un mouvement de dissolution , doit faire rentrer les humeurs dans les veines & les empêchera de crever , mais il doit de plus produire trois avantages considérables.

Le premier sera de mettre en mouvement & en jeu les parties du sang épaissi , caillé ou grumelé , qui s'est arrêté dans leur cavité. Car il en fera , pour ainsi dire , fouetter , & ses parties qui à raison de leur trop grande liaison demeuuroient dans une espèce de repos , changeant de place , & se choquant les unes les autres , prendront insensiblement un mouvement de fermentation , qui les disposera à reprendre la fluidité qui leur est nécessaire

pour les faire rentrer dans le cours ordinaire de la circulation toutes les fois que leur épaisissement n'aura pas été à l'extrême, & ne les aura pas réduit à une espèce de coagulant, solide, sec & absolument indissoluble.

## XI.

En second lieu, la diminution du volume du sang rendant aux fibres des vaisseaux engagés un peu plus de liberté pour se dilater & pour se resserrer, fera que lorsque le sang qui roule encore dans les autres vaisseaux aura pris un mouvement fébrile qui tend à le briser & à le dissoudre, il entrera dans les vaisseaux engagés quelques-unes de ses parties les plus déliées & les plus mobiles; ce seront donc surtout les parties aqueuses qui entreront dans ces vaisseaux; & comme elles mêleront & délaye-

ront les grumeaux du sang arrêté, elles lui feront insensiblement reprendre sa fluidité naturelle.

## X I I.

Troisièmement, la diminution du volume du sang ayant procuré un peu plus de liberté aux vaisseaux engagés, ces vaisseaux pourront insensiblement par une contraction & une compression réitérée, si le sang arrêté n'est pas encore entièrement caillé, l'exprimer & le pousser enfin dans le tronc des veines, & on aura la satisfaction de voir terminer le danger d'une disposition inflammatoire très-considérable & très-effrayante dans le commencement, on verra, dis-je, cette terminaison, au moyen d'une grande évacuation, par la voye de la saignée, lorsqu'elle aura été proportionnée à la grandeur de l'engagement des vaisseaux des vis-

cères ; c'est ce que j'ai vû très-souvent arriver tant dans les fièvres malignes ordinaires , que dans les fièvres pestilentiellés que j'ai vû finir heureusement en trois ou quatre jours, par deux , trois , & même quatre grandes saignées du pied que j'ai fait faire dans l'espace de vingt-quatre heures, dans un tems même où la foiblesse ou la molesse du pouls sembloit ne devoir promettre aucun heureux succès de la pratique de la saignée.

### XIII.

Voilà de grands avantages qu'on peut tirer de la diminution du volume du sang dans l'engagement des vaisseaux des viscères & dans leur disposition inflammatoire. Il y en a beaucoup d'autres que la saignée peut procurer à la masse du sang qui se trouve encore en état de rouler, quoiqu'avec peine , dans le reste



des vaisseaux, sur-tout lorsqu'il y a pléthore, que les vaisseaux en sont trop remplis, & que le sang est devenu trop épais; car comme la fluidité du sang ne s'entretient qu'autant qu'il est foulé par une forte contraction des artères, qui fait changer de place continuellement à toutes ses parties en les poussant de la circonférence au centre de leur cavité, & en les faisant heurter & frotter continuellement les uns contre les autres; il s'ensuit que la contraction des artères ne se faisant que très-difficilement à raison de leur grande plénitude, & que les parties du sang qu'elles renferment dans leur cavité, n'étant que foiblement pressées & foulées, ne pourront s'entretenir que très-difficilement dans leur fluidité naturelle, & qu'au contraire la diminution du volume du sang par la saignée, facilitant

le jeu de dilatation & de contraction des artères, leur donne lieu de presser & de fouler les parties sanguines avec plus de force, de les faire choquer & frotter plus rudement les unes contre les autres, d'en faire rompre plus facilement les liaisons & d'y entretenir un mélange exact de toutes ses parties, principalement des aqueuses avec les salines. Ainsi le sang épaissi par quelque cause que ce soit, reprendra par la saignée bien plus aisément sa fluidité naturelle, ou ce mouvement de fermentation fébrile qui devient un moyen presque nécessaire pour la résolution de toutes les dispositions inflammatoires, & des inflammations, tant internes qu'externes.

#### X I V.

De plus, la fluidité étant une disposition des plus nécessaires au

sang pour le mettre en état de fournir à plusieurs couloirs les récrémens que la nature emploie, elle a de très-grands avantages dans le corps; il s'ensuit que la diminution du volume du sang dans l'état pléthorique des artères, lui procurant beaucoup plus de fluidité, le rendra plus propre à fournir à divers couloirs les récrémens dont ils ont besoin, par rapport à l'exercice des diverses fonctions. Je n'entre pas dans un plus grand détail des avantages qu'on peut tirer de la saignée dans la disposition inflammatoire des viscères, ainsi que dans toutes celles des parties externes; ils me meneroient trop loin, & c'est pour cela que je passe à une observation importante, qu'il est nécessaire de faire sur la saignée au commencement de toutes les dispositions inflammatoires des viscères, lesquelles

font le caractère essentiel de toutes les fièvres pestilentiellles & malignes ; cette observation engagera les Médecins à faire de grandes saignées & à les réitérer promptement lorsqu'il s'agit de prévenir les suites funestes de ces sortes de maladies. Je ferai donc observer qu'il arrive très-souvent que le pouls du malade, foible, petit ou languissant , approchant du naturel , sans une chaleur plus forte que la naturelle , se relève après la première saignée extrêmement ; qu'il devient plein, fort, tendu & très-fréquent ; que la fièvre qui ne se déclaroit presque pas auparavant paroît alors très-forte ; que la chaleur de la peau est très-brulante. Tout cela ne vient que de ce que tous les principes actifs & fermentatifs de la masse du sang qui se trouvoit pressé & gêné avant la saignée à l'ai-



son de la grande plénitude des vaisseaux , se déploient tout-à-coup à cause de la diminution du volume du sang , & qu'elles prennent un mouvement de fermentation extraordinaire , de sorte que si l'on n'y est fort attentif , il est à craindre que le sang qui roule alors dans les vaisseaux avec un mouvement très-fort & très-rapide , se portant trop violemment dans les troncs dont les extrémités capillaires sont engagés , ne les engage encore davantage & ne les fasse distendre au point de les faire crever , ou de leur faire perdre tout jeu de contraction , & ne tourne en fort peu de tems la disposition inflammatoire en mortification & en gangrène. Ces mauvais effets sont d'autant plus à craindre , que la force de l'impulsion du sang qui va jusqu'aux vaisseaux engagés ,

est alors beaucoup plus forte & plus capable de les produire , qu'une simple pléthore dans laquelle le pouls est foible ou simplement égal au naturel.

X V.

Cette considération doit porter le Médecin à prévenir soigneusement ces grands inconvéniens qu'il ne sauroit éviter qu'en diminuant considérablement & précipitemment le volume du sang , par de fréquentes saignées lorsque la premiere a produit un grand mouvement & une trop grande raréfaction dans la masse du sang. Comme on doit ordinairement s'attendre que la premiere saignée , allumera la fièvre & la rendra plus violente , il faudra prévenir ces mauvais effets ; on y réussira en faisant les saignées très-grandes, c'est-à-dire de quatre & de cinq

palettes de sang, ou en la réitérant pour le moins de trois en trois heures, jusqu'à ce que la violence du pouls soit relâchée & qu'il soit devenu moins tendu & plus mol. Sans cette précaution la saignée deviendra très-désavantageuse au malade; & si le Médecin n'a prévenu le danger que courent les vaisseaux engagés de crever ou d'attirer la gangrène aux parties; il aura beau saigner dans les suites, lorsque les parties seront déjà gangrénées & les vaisseaux crevés, il ne sera plus tems, & le malade périra infailliblement.

Ce malheur m'étant arrivé quelquefois, pour n'avoir pas fait toutes ces réflexions, & pour avoir été trop scrupuleux à suivre l'usage qui s'est introduit, de ne tirer que neuf à dix onces de sang chaque fois & de laisser de grands intervalles d'une saignée

gnée à l'autre , en toute autre maladie que celles qu'on regarde comme les plus aiguës , comme sont les inflammations du p<sup>ou</sup>-mon & de l'estomac ; & j'ai cru qu'il étoit à propos de ne pas laisser échaper l'occasion de communiquer ces réflexions sur les bons & les mauvais effets de la saignée dans les fièvres malignes & pestilentiellles , pour encourager les Médecins qui traitent toutes les espèces de fièvres malignes, à précipiter les évacuations par la saignée , parce qu'elles y sont encore plus nécessaires au commencement que dans toutes les autres maladies parce que les dispositions inflammatoires occupent presque tous les viscères dans les fièvres malignes.

XVI.

Mais parce qu'il ne suffit pas

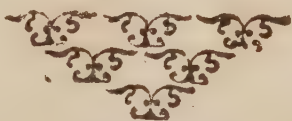
*Tome I.*

R



de diminuer le volume du sang pour éviter la ruption des vaisseaux engagés dans les viscères, qu'il faut prévenir la gangrène, & qu'il est encore nécessaire, pour plus grande précaution, d'en détourner le cours, s'il est possible, & empêcher qu'il ne soit porté par les grands vaisseaux à ceux de la partie ou des viscères engagés; il s'ensuit que dans la pratique de la saignée, il faudra toujours préférer la révulsive à toute autre, c'est-à-dire que le cerveau étant la principale partie engagée dans toutes les fièvres malignes, pestilentielles & autres, il faudra, en diminuant le volume du sang par la saignée, la pratiquer plutôt à l'égard des vaisseaux dont l'ouverture peut non-seulement en diminuer la quantité, mais en détourner aussi la rapidité du cours, qui le portoit dans les ar-

tères carotides. Et comme on ne peut y réussir qu'en facilitant le mouvement du sang du côté de l'artère aorte descendante , & que cela ne se peut qu'en ouvrant les veines qui reçoivent le sang de quelque distribution de ce vaisseau; il s'ensuit que lorsque les vaisseaux du cerveau seront engagés & qu'il sera nécessaire de recourir à la saignée , il faudra plutôt ouvrir la saphène ou quelque autre veine du pied , qu'aucune des veines du bras & du col. La déterminaison qui portoit le sang à la tête , devant plutôt changer & attirer le sang dans l'aorte descendante en ouvrant quelques veines du pied , qu'en piquant quelques veines du col ou du bras.



## CHAPITRE II.

*Indications qu'on peut tirer de la filtration , des qualités & de l'altération de la bile , & qui marquent la nécessité des purgatifs.*

## I.

**L**Es indications de ramener le sang à sa fluidité naturelle lorsqu'il a aquis trop de consistance , & de diminuer son volume pour empêcher la trop grande distension & la crevasse des vaisseaux dans lesquels il s'est arrêté, se présentent si naturellement à l'esprit dans la cure des fièvres malignes , & les vûës sont en même tems si simples , que quand l'expérience n'en auroit pas justifié la solidité & le bon usage , on seroit déterminé également à les suivre & à les remplir dans la cure de ces sortes

de maladies , pour légère que fût la connoissance qu'on auroit de l'œconomie naturelle du corps humain : mais elle ne se borne pas uniquement à prévenir les suites d'un trop grand épaisissement du sang & de toutes ses dispositions inflammatoires des viscères. Cette consistance vicieuse de la masse du sang dans toutes ces maladies , y fait éclore plusieurs autres mauvaises dispositions qui sont capables de ruiner entièrement la composition & les différentes qualités qu'il doit avoir pour tenir en règle toutes les fonctions animales.

II.

Car le corps du sang ne pouvant être trop épais, qu'en même tems tous les récrémens qui en sortent, n'acquiescent trop de consistance pour pouvoir s'en séparer

R iij



& s'écouler aisément par leurs vaisseaux excrétoires , & qu'en conséquence ils ne s'y arrêtent & n'y bouchent eux-mêmes leur passage ; il s'ensuit que ne pouvant se vider en quantité ordinaire , ils seront obligés de séjourner en partie dans les vaisseaux du sang , & que sa masse en demeurera nécessairement surchargée ; & parce que la masse du sang ne peut être ni pure , ni louable , ni saine , qu'autant qu'elle se dépure continuellement de ses diverses parties inutiles & excrémentielles , comme sont la matiere de la transpiration , les urines ou les fluides utiles & nécessaires à diverses fonctions , comme sont la bile , les dissolvances de l'estomac & des intestins , &c. il s'ensuit que si le sang demeure chargé d'une quantité superfluë & inutile de ces divers récrémens , il faudra

le regarder comme mauvais, impur, & tout à-fait incapable d'entretenir le corps en santé, & par conséquent il sera nécessaire de le purifier & de le purger de tous ces récrémens superflus qui séjournent dans les vaisseaux, d'autant plus que ces divers récrémens retenus, s'altérants nécessairement les uns les autres, se gâteront par leur mélange à un tel point, qu'ils ne pourront remplir que très-imparfaitement leurs fonctions, lorsque se séparant de la masse du sang, ils passeront dans leurs couloirs ordinaires. En effet, quel moyen que la bile, qui est la partie du sang la plus fermentative, comme elle en est sans doute la plus grasse & la plus épaisse, puisse regorger & s'accumuler dans les vaisseaux du sang; qu'elle puisse rouler avec les autres récrémens qui sont renfermés dans le corps

de la lymphe , sans les rencontrer un million de fois dans tous les nœuds des mailles des vaisseaux que forment les extrémités des artères ? Quel moyen que les parties de la bile se recontrants & se choquants avec les petites gouttes d'urine, ne s'y allient insensiblement ainsi qu'avec les dissolvants salivaires & estomacals , pancréatiques & intestinaux , & que ces mélanges des parties de la bile changeant & altérant la disposition naturelle de toutes ces humeurs , ou n'en empêchent ou n'en altèrent considérablement l'action & la séparation ? Combien de maux ne doit-on pas attendre de la dépravation que causera le mélange de la bile avec ces différentes liqueurs ? La salive qui doit être naturellement insipide, deviendra ou amère ou fade : non-seulement elle causera un

dégoût pour toutes les nourritures , mais elle deviendra tout-à-fait mal-propre à tirer la faveur ordinaire des alimens , & à en dissoudre le tissu naturel. Les dissolvans de l'estomac , les sucs pancréatiques & intestinaux étant aussi altérés que la salive , & devenans également mal-propres à dissoudre heureusement les parties des alimens , & à en extraire un bon suc ; ou n'y produiront aucun changement , ou il sera si léger , qu'au lieu de les digérer naturellement , il ne fera que les disposer à une fermentation corruptive , laquelle les changera en un suc aigre , gluant & visqueux ou fort âcre , & à-peu-près de la nature d'une bile porracée , qui étant portée dans les vaisseaux , ou entretiendra l'épaississement vicieux de la masse du sang , ou en augmentera considérablement la fer-



394 *Des Fièvres Malignes*  
mentation ; ce qui doit toujours  
faire craindre pour son entière  
dissolution.

Le mélange des parties de la bile avec l'urine n'est pas d'une moindre conséquence : il a des suites aussi fâcheuses que celles que cause l'alliage de cette humeur brûlante avec la salive ; car il est assez naturel de penser que l'urine devenuë plus épaisse par son mélange avec les parties glutineuses de la bile , & passant plus lentement & plus difficilement dans les conduits urinaires , ne pourra s'écouler en tems égal , dans la même quantité qu'elle l'auroit fait , si elle avoit conservé sa fluidité naturelle. Il en séjournera donc une grande partie dans les vaisseaux, laquelle chargera non-seulement la masse du sang de ses parties salines urineuses ; mais encore d'une grande quantité de séro-

sités , qui seront très-capables de causer un grand relâchement dans les parties solides ; surtout dans le tissu du cerveau qui en devra être affaibli : & cet accident fera tomber les malades dans des affections soporeuses qui se joindront souvent avec la rêverie suivant les différens états de la masse du sang , & selon que la fièvre sera plus ou moins violente.

### III.

Les inconvéniens qu'on doit attendre d'une quantité de bile superfluë qui regorge dans les vaisseaux du sang , ne se bornent pas là ; il y en a un des plus grands qui expose toute la masse du sang à une fonte & à une dissolution totale de ses principes ; car la bile étant de sa nature une liqueur très-ardente & très-fermentative , quelque épaisissement qu'elle ait pris au

commencement des fièvres malignes , venant à se déployer insensiblement à force de circulations , ne peut manquer d'y allumer un mouvement de fièvre très-violent , qui sera en état de porter la masse du sang à une dissolution totale , ce qui est le comble de tous les malheurs. De toutes ces dernières considérations , il faut nécessairement conclure qu'outre les deux premières indications qui naissent de la connoissance qu'on a de l'épaississement extrême de la masse du sang & de la disposition inflammatoire de tous les viscères ; l'impureté que contracte le sang par les divers récrémens qui séjournent dans les vaisseaux , & les différentes altérations qu'ils y doivent prendre , font naître une troisième indication aussi importante que les deux premières. Elle consiste à purifier

le sang , à le purger & à le décharger de tous les récrémens qui le rendent impur , & qui en altèrent les qualités & les fonctions naturelles ; & parce que les différens dissolvans des nourritures , ou ne s'écoulent que difficilement dans la cavité de l'estomac & des intestins , ou n'y tombent que très-vicieux & très-altérés ; qu'au lieu de tourner les alimens en un bon chyle , ils le corrompent au contraire , & ne le réduisent qu'en de très-mauvais suc & en des levains propres à épaisir les humeurs & à augmenter les mauvaises dispositions du sang. Il s'ensuit en second lieu que pour mettre à couvert la masse du sang de toutes les altérations que peuvent lui causer les mauvais levains qui se forment journellement dans l'estomac & dans les intestins des malades



398 *Des Fièvres Malignes*  
attaqués de fièvres malignes & inflammatoires, il faudra nécessairement en décharger les premières voyes ; & comme on ne peut remplir ces vûës qu'à la faveur des remèdes purifiants qui dépurent la masse du sang de tous les récréments superflus qui sont retenus dans les vaisseaux, & de tous les mauvais levains qui se forment dans l'estomac & les intestins ; il s'ensuit qu'il faudra dans les fièvres malignes & inflammatoires mettre en usage les remèdes purgatifs.

#### I V.

Quoique dans le commencement des fièvres malignes la masse du sang soit remplie de beaucoup de parties des récréments altérés , spécialement de plusieurs parties de bile épaisse & souvent caustique ou très-âcre , qui demanderoient une

prompte évacuation ; cependant comme elle est trop épaisse & que tous ces récrémens y sont trop liés avec le corps de la lymphe , il est mal aisé qu'ils s'en puissent séparer aisément, qu'elle puisse s'en décharger & en être purgée , par les voyes & les couloirs les plus ordinaires de la purgation générale, je veux dire par les canaux de la bile & par les vaisseaux des glandes intestinales ; il faut qu'il suivienne une dissolution préliminaire , à la faveur de laquelle les divers récrémens dont elle est surchargée, devenus plus fluides, puissent s'en décharger ; mais parce que cette dissolution est toujours le produit de la fièvre, ou des fondans & des dilayans ; il n'est gueres possible de purger aisément & avantageusement la masse du sang du superflu de tous ces récrémens qui s'y sont

400 *Des Fièvres Malignes*  
accumulés par l'obstruction de  
leurs couloirs sans les avoir ren-  
dus plus coulans & plus fluides.

V.

C'est sur tel fondement qu'Hipocrate, après avoir éprouvé la difficulté de purger décisivement les malades, tant au commencement que dans l'augment & dans l'état des fièvres aiguës; & après avoir observé que les purgatifs qu'il employoit dans tous les tems des fièvres inflammatoires jusques à leur déclinaison, ne vuidoient communément que des matieres cruës sans aucune teinture de bile, & qu'ils ne faisoient finir ni la fièvre ni ses accidens, jusques au terme ordinaire de sa déclinaison, a donné pour maxime, que lorsqu'on veut purger la masse du sang des mauvaises humeurs dont elle est chargée, il faut la rendre fluide & coulante,

*Corpora cum purgare volueris, fluida facere oportet* ; c'est sur cette même idée que ce grand observateur jugeant que la cause des fièvres aiguës & inflammatoires ne consistoit que dans la crudité des humeurs, qui demandoit une digestion d'un certain espace de tems pour acquérir un degré de coction & de fluidité qui la rendît propre à céder & à obéir aux remèdes purgatifs, a donné pour maxime, qu'il ne falloit purger dans ces sortes de fièvres, que lorsque les humeurs avoient acquis un degré convenable de coction, *Concocta*, dit-il dans ses Aphorismes, *medicari oportet, non cruda*. Quoique ces deux maximes qui ont été suivies durant plusieurs siècles depuis Hipocrate, soient excellentes en elles-mêmes, & qu'il soit très-vrai que les purgatifs n'agissent jamais heureusement pour vuider absolu-



ment & décisivement les mauvaises humeurs, ou si l'on veut les divers récrémens dont la masse du sang est surchargée, qu'après une digestion préalable & une fermentation fébrile de sept, de quatorze ou de vingt-un jours qui leur aient fait recouvrer leur fluidité naturelle; & qu'enfin la résolution des inflammations internes, n'arrive qu'après une digestion d'un nombre de jour déterminé, l'expérience de près d'un siècle a pourtant fait voir qu'il étoit dangereux pour les Médecins de s'en tenir littéralement à ces deux maximes d'Hipocrate, & de ne pas purger les malades avant le septième, le quatorzième ou le vingt-unième jour, quoique ce ne soit proprement que dans ce tems-là & à la faveur d'une digestion fébrile d'un certain nombre de jours que la nature se

décharge totalement ou d'elle-même ou à l'aide des purgatifs, des impuretés & des récrémens retenus dont elle étoit surchargée, & que la fièvre ne se termine que par ce moyen.

VI.

On a purgé hardiment & avec succès dans les commencemens des fièvres aiguës de toutes espèces, suivant la maxime du même Hipocrate qui a dit aussi que si l'on a à purger dans les fièvres aiguës, c'est dans le commencement qu'il faut le faire : *In principiis morborum si quid videtur movendum move.* Le grand succès des purgatifs qu'on a employés au commencement des fièvres aiguës, a encouragé avec raison les Médecins à continuer l'usage des purgatifs dans tous les autres tems de ces sortes de maladies, c'est-à-dire dans l'augment, & dans leur déclinaison.

son, parce qu'on a éprouvé qu'on amenoit plus aisément & plus sûrement les inflammations internes à leur résolution, & qu'on fauvoit beaucoup plus de malades en purgeant ainsi dans tous les tems de la maladie, que lorsqu'on étoit scrupuleusement attaché aux deux premières maximes de ce grand homme, & qu'on attendoit les termes ordinaires & critiques de cette espèce de coction des humeurs, qui les dispoisoit à se vuider selon les différens degrés de fluidité qu'elles avoient acquis, tantôt par les canaux de la bile ou par les glandes des intestins, tantôt par la voye des urines, ou par celle de la transpiration ou de la sueur.

## VII.

Les Modernes n'ont-ils pas eu raison d'en user ainsi, & de s'éloigner de la pratique scrupuleuse des Anciens sur les tems

d'employer les purgatifs dans les fièvres inflammatoires? Car enfin si l'expérience nous fait voir une fois qu'on prévient mieux le danger & les suites des inflammations internes, lorsqu'on purge les malades au commencement de la maladie & dès les premiers jours, pourquoi n'auroit-on pas osé le faire également tous les jours de l'augmentation & de l'état, sans s'arrêter servilement aux premières maximes d'Hipocrate; surtout si la raison qui fait qu'un purgatif donné au commencement d'une fièvre inflammatoire en prévient la grandeur & le danger, est égale pour déterminer les Médecins à purger dans tous les tems de la maladie: Or qu'est-ce qui fait qu'un purgatif donné dès le premier ou le second jour d'une maladie aiguë, en prévient la grandeur & le danger? n'est-



ce pas parce qu'en purgeant au commencement de la maladie, & dès le premier ou le second jour, on dérobe aux vaisseaux une grande partie de la cause mouvante & déterminante de la maladie, puisqu'on supprime une quantité considérable de suc indigestes, aigris, gluans & visqueux, qui se communiquant continuellement à la masse du sang, pourroient l'épaissir de plus en plus, la faire arrêter dans un plus grand nombre de vaisseaux, & augmenter par-là les dispositions inflammatoires des viscères; & puisqu'ayant diminué par les purgatifs une grande partie de la cause qui a altéré le sang & lui a donné lieu de produire des inflammations internes, on a droit d'attendre bien plutôt & avec moins de danger leur résolution que si la cause avoit agi sur la

masse du sang en entier & sans aucune soustraction.

## VIII.

Si cela est ainsi, comme on n'en peut douter, n'aura-t-on pas raison de mettre en usage les purgatifs en tout autre tems de la maladie que dans le commencement ? & peut-on croire que les digestions dans les fièvres continuës, pestilentielles & autres malignes, soient plus heureuses dans leur augment & dans leur état, que dans leurs commencemens ? Peut-on imaginer que l'estomac & les intestins puissent digérer naturellement les alimens dans l'accroissement de ces maladies, lorsque la masse du sang est encore dans un état d'épaississement & de crudité, que les parties actives du dissolvant de l'estomac, sont embarrassés dans le corps de la lymphe, & qu'elle

ne laisse échapper qu'à peine, ou une sérosité insipide, ou un dissolvant épais & glutineux à travers les glandes de l'estomac ? & peut-on attendre une heureuse digestion des nourritures d'un dissolvant insipide ou glutineux qui manque d'esprits pour l'animer & le faire agir naturellement ? Ce chyle brut & mal préparé dans l'estomac, qui ne peut être ni corrigé, ni perfectionné par le mélange des parties de la bile que son grand épaisissement a arrêté dans les canaux, peut-il, lorsqu'il passe dans les vaisseaux, ne pas devenir ou une cause continuelle qui entretiendra & fomentera ou augmentera l'épaisissement du sang, & un nouveau principe de plusieurs redoublemens de fièvres ? Peut-on croire que dans l'état de la maladie, lorsque la fièvre est devenuë violente, les digestions  
tournent

tournent plus heureusement, qu'elles ne prennent un caractère bilieux & fermentatif, & que le chyle visqueux & aigre qui s'en tire, étant porté dans les vaisseaux, ne devienne un nouveau levain très-puissant & très-actif pour augmenter la violence de la fièvre, laquelle menace toujours le sang d'une entière dissolution. Les Modernes ont donc eu grande raison, après avoir heureusement employé les purgatifs dans le commencement des fièvres continuës & inflammatoires, de s'en servir également dans tous les autres tems de ces maladies, puisqu'il est naturel de penser, que s'il y a un moyen sûr de faciliter la résolution des inflammations, & de rendre fluides tous les récrémens dont la séparation a été suspendue dans le commencement de toutes les espèces de fièvres con-



410 *Des Fièvres Malignes*  
tinuës, c'est d'empêcher qu'il ne  
passe continuellement des pre-  
mieres voyes dans les vaisseaux,  
quantité de levains très-coagu-  
lans, très-fermentatifs & très-  
fondans qui en peuvent augmen-  
ter, & entretenir la coagulation,  
ou la porter à une fonte & à une  
dissolution extrême.

## I X.

De tout ce que je viens de  
dire, il faut conclure, que quoi-  
que dans toutes les dispositions  
inflammatoires des viscères qui  
allument des fièvres continuës,  
la résolution qui s'étoit arrêtée  
& la séparation de tous les ré-  
crémens qui avoient séjourné  
dans les vaisseaux, n'arrive qu'a-  
près une digestion assez constan-  
te de sept, de quatorze, de vingt-  
un jours, conformément à l'ob-  
servation d'Hypocrate, & que  
tous ces divers récrémens al-

térés dans les vaisseaux, & devenus fermentatifs, ne cèdent que très-difficilement aux remèdes purgatifs en tout autre tems que dans la déclinaison des fièvres inflammatoires. Il est pourtant nécessaire, tant pour favoriser & accélérer la résolution des inflammations internes que pour diminuer la violence de la fièvre, de purger dans tous les tems les mauvais fucs qui se forment dans l'estomac & dans les intestins à raison de leurs mauvaises digestions; d'autant plus que si on ne peut absolument décharger la masse du sang de toutes les parties de la bile & du suc intestinal ou de l'urine qui ont séjourné & qui sont demeuré liées & confonduës avec le corps de la lymphe, on peut du moins à la faveur des purgatifs, la soulager d'une partie de celles que la digestion fébrile a renduës

#### 412 *Des Fièvres Malignes*

coulantes & a mises en état d'obéir aux purgatifs, & de gagner les canaux excrétoires de la bile ou du dissolvant intestinal : & que si on ne parvient pas par l'usage des purgatifs réitérés à l'entière purification de la masse du sang, on ne laisse pourtant pas de la rendre moins vicieuse, moins impure, & de la mettre en état de se défendre d'une dissolution totale, à laquelle une trop grande quantité de parties bilieuses, dont elle se trouve chargée, pourroit la conduire. Il faut donc purger sans hésiter au commencement & dans tous les autres tems de toutes les fièvres malignes, pour en diminuer le danger, & pour favoriser la résolution de l'inflammation du cerveau & celle de tous les autres viscères ; & les fondemens de cette indication sont aussi clairs & aussi constants que ceux

des deux précédentes. On dira sans doute que j'ai réduit mal-à-propos la purification du sang aux remèdes purgatifs de la bile & du dissolvant de l'estomac & des intestins, sans aucun égard aux autres récrémens, tels que sont l'insensible transpiration, les urines, &c. dont le séjour dans les vaisseaux rend la masse du sang impure, vicieuse & mal propre à soutenir les fonctions du corps dans un état de perfection.

X.

Je répons d'abord que si j'ai borné la purification du sang à l'usage des remèdes qui purgent le sang par le canal intestinal, par les selles, par le vomissement, par les seuls conduits de la bile, & ceux du dissolvant de l'estomac & des intestins, c'est que ces deux humeurs & spécialement la bile, s'arrêtent plus facilement



dans leurs couloirs, & s'accumulent par conséquent beaucoup plus dans les vaisseaux à raison de leur consistance, que ne font les autres récrémens, qui sont naturellement plus fluides, tels que sont les matieres de la transpiration & des urines qui s'échappent par ce moyen plus aisément à travers leurs couloirs, & dont il ne se fait par conséquent pas un si grand amas dans les vaisseaux. D'ailleurs, la bile & le dissolvant intestinal des humeurs naturellement fermentatives & tenant de la nature des levains, sont plus en état d'altérer & de gâter la masse du sang, lorsqu'elles s'accumulent dans les vaisseaux, que ne peuvent faire les autres récrémens qui s'arrêtent plus difficilement. Enfin j'ai borné l'indication de purifier la masse du sang à l'usage des remèdes purgatifs, parce que

dans leur opération, ils vuident non seulement la bile & le dissolvant de l'estomac & des intestins, mais encore la sérosité de l'urine ainsi que les parties de la transpiration, lesquelles s'allient facilement ou avec la bile ou avec le dissolvant intestinal.

## XI.

Je réponds en second lieu, qu'en indiquant les purgatifs comme des remèdes absolument nécessaires à la purgation du sang par rapport à la bile & au suc intestinal dont il se trouve trop chargé dans les fièvres malignes; je ne prétends pas donner l'exclusion aux autres remèdes qui peuvent le purifier en le déchargeant de la quantité superflue de tous les autres récréments qui le gâtent & altèrent ses fonctions; toutes les fois qu'on sera convaincu que ces récréments ne

416 *Des Fièvres Malignes*  
coulent pas comme à l'ordinaire,  
& qu'il en séjourne une certaine  
quantité capable d'altérer le  
sang, comme seroient, par exem-  
ple, les urines & la matiere de  
la transpiration, si elles ne se vui-  
doient en quantité raisonnable::  
car alors il faudroit nécessaire-  
ment purger le sang de leur su-  
perflu, & les évacuer par leurs  
couloirs ordinaires, sçavoir les  
urines par la voye des reins &  
de la vessie, & la matiere de la  
transpiration par les glandes mil-  
liaires de la peau, & cela par  
des purgatifs particuliers, c'est-  
à-dire par les remèdes diuréti-  
ques, & par les diaphorétiques  
& les sudorifiques; mais il n'y a  
guères lieu de penser aux sudo-  
rifiques dans la disposition in-  
flammatoire des viscères, qui  
fait le caractère essentiel des  
fièvres malignes, surtout dans  
leur commencement; parce que

bien loin qu'on doive présumer que la matiere de la transpiration séjourne dans les vaisseaux dans le commencement de ces maladies, il est plausible au contraire qu'il ne s'en forme pas autant qu'il s'en formeroit dans l'état naturel, à raison de l'épaississement & de la liaison qu'ont pris toutes les parties du sang qui ne leur permet point de se briser, & de préparer ni de fournir à la transpiration autant de matiere que dans l'état naturel. On ne doit donc pas regarder la retenue de la transpiration comme une cause de l'impureté du sang dans les fièvres malignes. La masse du sang étant incapable d'en fournir assez, il convient alors de donner des remèdes qui peuvent en favoriser la génération, comme sont les fondans les plus actifs dont l'action consiste à rompre



le tissu & la liaison étroite des parties du sang , & à les mettre en mouvement, pour les faire couler & leur redonner la fluidité qu'elles ont perdue ; & quoique la plupart de ces fondans soient sudorifiques & diaphorétiques , la vuë du Médecin ne doit pas être celle de les employer pour procurer la purification du sang en faisant suer & en faisant transpirer , elle ne doit être que de corriger l'état d'épaississement du sang qui est un obstacle à la formation de cette matière déliée qui sort ordinairement par les voyes de la sueur & de l'insensible transpiration. De plus il seroit très-dangereux d'employer les sudorifiques & les diaphorétiques dans l'accroissement & dans l'état de ces maladies , lorsque la fièvre s'est allumée , quoique la matiere de la transpiration se forme alors abonda-

ment par la violence du mouvement fébrile qui fait choquer rudement les parties du sang les unes contre les autres. L'usage des diaphorétiques & des sudorifiques dans ce tems-là , bien loin de purifier la masse du sang en provoquant la transpiration & les sueurs , ne feroit qu'en multiplier la quantité dans les vaisseaux , & porteroit bien-tôt le sang à l'entière dissolution de tous ces principes.

Il n'en est pas tout-à-fait de même à l'égard des urines ; leur rétention dans les vaisseaux lorsqu'elle est considérable , altère & corrompt si fort le sang & les altérations qui lui viennent par le séjour des urines ~~elles~~ sont de si grande conséquence , elles troublent si fort les fonctions de tous les principaux organes , qu'il est absolument nécessaire d'en purger la masse du sang &

d'en faciliter l'écoulement par toute sorte de moyens , je dis par toute sorte de moyens ; parce que la rétention des urines pouvant venir de plusieurs causes , on ne peut pas toujours remédier par la même espèce de remèdes , surtout par l'usage de ceux qu'on appelle proprement diurétiques, qui ne sont indiqués que dans le cas où les urines sont trop épaisses & trop chargées pour couler & glisser facilement dans les fistules urinaires des reins; car lorsque la rétention des urines arrive par un gonflement extraordinaire des vaisseaux des reins , suite ordinaire d'une violente fièvre & d'une grande raréfaction de la masse du sang , ou par un engagement que produit dans leurs vaisseaux un sang trop épais qui s'y est arrêté & les a engorgés : il est apparent qu'il n'y aura d'autre remède

pour décharger le sang des urines qui y sont retenues que celui de modérer la violence de la fièvre par la saignée, ou de dissoudre les grumeaux du sang qui s'y sont arrêtés dans leurs vaisseaux & qui les ont engorgés.

X I I.

Ce qui a fait au reste qu'on a plus communément employé les dépuratifs de la masse du sang qui purgent principalement la bile & le dissolvant intestinal, comme sont toutes les espèces de purgatifs & les émétiques; c'est qu'on a remarqué de tout tems, que la masse du sang ne se dépuroit jamais bien ou d'elle-même, ou à l'aide des purgatifs, que lorsqu'elle se déchargeoit pleinement des parties bilieuses; que les fièvres aiguës ne cessent, que lorsque les évacuations paroissent teintes &



422 *Des Fièvres Malignes*  
chargées d'une bile saffranée, &  
c'est à cette occasion qu'on a  
toujours regardé la bile, lorsqu'elle étoit retenuë dans les vaisseaux, comme le levain le plus actif & le plus capable d'allumer & d'entretenir la fièvre, & comme le plus propre à produire & à modifier les divers accidens tant internes qu'externes qui accompagnent toutes les espèces des fièvres inflammatoires. Or si l'expérience de tous les Médecins, tant anciens que modernes, les a tous réunis au point de leur faire regarder la bile comme le récrément le plus agissant pour épaisir d'abord & corrompre ensuite la masse du sang, pour y allumer & y entretenir un mouvement fébrile ; si dans cette idée ils ont cru que dans la dépuration qu'il falloit procurer au sang dans toutes les fièvres aiguës

& inflammatoires, il falloit préférer les remèdes purgatifs qui la déchargeoient de cette humeur souffrée, capable de s'enflâmer par elle-même & d'enflâmer ou de faire fermenter la masse du sang ; à combien plus forte raison ne doit-on pas songer à en décharger le sang & les propres vaisseaux excrétoires dans les fièvres malignes, lorsque cette humeur a si fort changé de nature, qu'elle est devenuë comme une espèce de verd de gris ; qu'elle s'est tournée en atrabile ; en un mot qu'elle a acquis une causticité qui menace ses propres vaisseaux & les intestins d'une érosion funeste ; qu'avec ces mauvaises qualités elle est capable de porter le sang à un épaisissement, lequel peut le faire arrêter dans les vaisseaux des principaux viscères, & y produire des inflam-

424 *Des Fièvres Malignes*  
mations gangréneuses ; qu'à cette facilité coagulante qu'elle a acquise , lorsque ses parties se sont déployées , elle joint celle d'allumer un mouvement de fièvre violente & de porter le sang à une entière dissolution de ses principes.

### XIII.

Peut-on aujourd'hui douter que ce récrément soit capable de produire tous ces mauvais effets dans la masse du sang après les expériences que M<sup>rs</sup> *Deidier, Reigner & Rimbaud* ont faites sur les chiens à qui ils ont donné la peste , en injectant dans leurs veines un gros de bile humaine tirée des pestiférés , bien dissoute dans l'eau chaude ? Pourra-t-on après cela dans les fièvres malignes , parmi les différents remèdes dépuratifs de la masse du sang , ne pas donner

la préférence aux purgatifs qui en procurent l'évacuation , ainsi que celle du dissolvant intestinal , lorsqu'on aura rendu par le moyen des dilayans & des incisifs ces deux récrémens plus coulans & plus propres à céder à l'action des purgatifs.

#### XIV.

Pour se convaincre de la nécessité des purgatifs dans toutes les fièvres malignes , & en général dans toutes les fièvres inflammatoires , qui ne se terminent heureusement qu'à certains jours fixes , comme le 7, le 14, & le 21 , quelque usage qu'on fasse des purgatifs , qui semblent par-là devenir inutiles & superflus , il faut distinguer soigneusement deux causes de la fièvre dans les inflammations internes : l'une vient du mouvement de fermentation que la bile & les autres récré-



mens retenus font prendre à la masse du sang ; l'autre lui vient de plusieurs parties fermentatives que le sang arrêté dans les vaisseaux des viscères , qui y a causé une disposition inflammatoire , communique à ceux des environs qui sont encore libres , pendant tout le tems que le sang arrêté employe à se digérer ; qu'il s'y échauffe & s'enflâme pour reprendre sa fluidité & pour rentrer dans le cours de la circulation : ces deux causes bien distinguées , on verra clairement la raison pour laquelle toutes sortes de fièvres inflammatoires ne cèdent que très-difficilement aux purgatifs , & que quelque usage qu'on en fasse , elles parcourent tous leurs tems ordinaires , & ne finissent qu'à certains jours déterminés , comme au sept , au quatorze , au vingt-un , quelquefois au quatrième , au

onzième , au dixième ; car comme l'expérience de toute l'antiquité sur les tems de la terminaison des fièvres inflammatoires aiguës , ne laisse aucun lieu de douter que le sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux , tant des viscères que des parties externes , & qui y a produit des dispositions inflammatoires , & des vraies inflammations , pour parvenir à un degré de fluidité qui lui permette de rentrer dans le cours ordinaire de la circulation , ce qui demande un certain tems de digestion plus ou moins grand , suivant les degrés de l'épaississement qui l'a fait arrêter , & suivant l'activité plus ou moins grande des principes qui le composent , & que ce tems doit être de sept , de quatorze ou de vingt-un jours ; il est évident , que quand - même les purgatifs seroient capables de purger la

masse du sang de toutes les parties des récrémens dont elle est surchargée, à raison du grand épaisissement qu'elle a pris au commencement de la maladie, & à raison des obstructions que les récrémens épaisiss ont produit dans leurs couloirs ; il est certain, dis-je, que quand on feroit un peu relâcher la fièvre, par l'usage des purgatifs, en déchargeant le sang de toutes les parties superflues & fermentatives qui l'entretiennent dans un mouvement fébrile, il sera toujours impossible qu'il finisse entièrement, jusqu'à ce que la résolution des inflammations qui en font une seconde cause constante, soit arrivée, & que le sang arrêté dans les vaisseaux des viscères enflâmés, se soit dissout & ait repris le cours ordinaire de la circulation ; il faut absolument que ses parties, qu'une digestion

de sept , de quatorze & de vingt-un jours a fait changer de nature & de consistance , s'étant alliées avec les récréments les plus analogues, soient sorties des vaisseaux du sang, & aient occasionné quelque évacuation critique par la voye des sueurs ou des urines, par les canaux de la bile & par ceux des glandes des intestins.

X V.

Malgré l'inévitable durée des fièvres aiguës , jusqu'à l'entière résolution des inflammations qui en sont une des causes, on tomberoit dans de grands inconvéniens & on exposeroit les malades à un grand danger, si abandonnant la cure des fièvres aiguës à la nature & au hazard , quelque'inutiles que soient par eux-mêmes les remèdes purgatifs, par rapport à la résolution du sang arrêté dans les vaisseaux



430 *Des Fièvres Malignes*

des parties enflâmées , & quoi-  
qu'ils n'y contribuent directe-  
ment en rien par leur action,  
cependant on se priveroit de  
plusieurs avantages qu'on en  
peut retirer, tant pour purifier  
la masse du sang des récrémens  
fermentatifs dont elle se trouve  
chargée & qui augmentent beau-  
coup le mouvement de fièvre que  
l'inflammation entretient de son  
côté, que pour faciliter la réso-  
lution des inflammations & pour  
empêcher qu'elles ne tournent  
en gangrène ; on ôte, comme je  
l'ai déjà dit, très-certainement  
& très-utilement par le moyen  
des purgatifs, quand on les réi-  
tère souvent dans les fièvres in-  
flammatoires, tous les mauvais  
levains coagulans ou fondans &  
fermentatifs que les premières  
voyes fournissent journellement  
aux vaisseaux ; levains qui de-  
viennent l'occasion & la matiere

de plusieurs redoublemens de fièvre qui en augmentent la violence, & qui par la distension extraordinaire que l'impulsion du sang peut causer à tous les vaisseaux engagés, les menace ou de les faire crever, ou de les faire gangréner, & de porter le sang dans une dissolution totale. Enfin, quoique dans le commencement des fièvres inflammatoires le trop grand épaisissement du sang retienne dans le corps de la lymphe divers récrémens qui la rendent plus impure, que ces impuretés récrémentitielles ne cèdent alors que très-difficilement aux remèdes purgatifs : on ne peut disconvenir qu'il ne soit très-avantageux de les employer sur la fin de l'accroissement dans l'état de la maladie, lorsqu'on ne néglige pas au commencement les fondans & les dilayans, surtout lorsqu'on

fera réflexion que la fièvre brisant le tissu du sang, ainsi que la consistance de divers récré-mens qui y sont renfermés, en doit mettre tous les jours une grande partie en état de s'en séparer & de se vider par leurs couloirs ordinaires, lorsque l'irritation que les purgatifs causent dans les premières voyes, & les mouvemens qu'ils produisent dans la masse du sang, en déterminent & en précipitent la séparation & l'expression.

## XVI.

Ce n'est au reste que pour n'avoir pas assez distingué ces deux différentes causes des fièvres aiguës ; sçavoir, l'impureté du sang d'un côté ; & de l'autre le séjour de celui qui s'est arrêté dans les vaisseaux des viscères, & qui y produit des dispositions inflammatoires & des inflammations

tions qu'*Hippocrate* & tous les Médecins de l'antiquité, ne faisant attention qu'à la première de ces causes, & ayant éprouvé qu'on n'en déchargeoit jamais la masse du sang par les purgatifs, au point de faire cesser la fièvre, jusqu'à ce que la nature eût fini dans certains tems déterminés & constans la digestion & la coction des humeurs cruës & impures qu'ils regardoient comme l'unique cause des fièvres aiguës, se sont interdits l'usage des purgatifs, & ont regardé la terminaison des fièvres comme un ouvrage qui n'appartenoit qu'à la nature, & tout-à-fait hors de la portée des remèdes purgatifs. Ils les ont crus même en conséquence plus capables de troubler la nature dans ses opérations, en ce qui regardoit la coction & la digestion des humeurs cruës, que de la soulager & de l'aider;



& tout cela , faute d'avoir assez observé les cadavres de ceux qui mouroient des fièvres aiguës ; les inflammations qu'ils auroient trouvé dans les viscères , leur auroient bien-tôt fait découvrir la seconde cause qui entretenoit la fièvre , je veux dire les inflammations des viscères , & leur auroient bien-tôt fait comprendre que si les fièvres aiguës résistoient aux purgatifs , c'étoit bien moins par la crudité & l'épaississement des humeurs qui les avoient causées , que parce que le sang qui s'étoit arrêté dans les viscères , & qui y produisoit des inflammations , entretenant de son chef le mouvement de la fièvre , demandoit un certain tems déterminé pour recouvrer sa fluidité , pour se résoudre & rentrer dans les vaisseaux. S'ils avoient regardé ensuite la fièvre comme un moyen de corriger la crudité

des humeurs, de les dégluer & de les rendre fluides, au lieu de s'éloigner des purgatifs, ils se feroient au contraire portés à les employer assez souvent pour décharger la masse du sang d'une partie des humeurs cruës que le mouvement de la fièvre digéroit journellement, & qu'elle ramenoit nécessairement à cette fluidité qui pouvoit les faire obéir aux remèdes purgatifs. Ils auroient par-là de jour en jour gagné quelque chose sur l'une des causes de la fièvre, je veux dire, sur l'impureté du sang, sur ces humeurs cruës & épaisses, & auroient prévenu par ce moyen l'épaississement & ensuite la dissolution totale de la masse du sang, qu'une fièvre aiguë fait toujours craindre, & dont ils devenoient assez souvent les spectateurs inutiles. Ils auroient facilité par ce moyen la termi-

436 *Des Fièvres Malignes*  
naison heureuse des inflammations internes , en prévenant les supurations & la gangrène des parties enflammées. / Je me suis étendu un peu plus que je n'aurois fait sur cette matiere , parce qu'il y a encore des Médecins en France & ailleurs , qui craignent d'employer les purgatifs ; non-seulement dans les fièvres malignes , pour lesquelles ils croient qu'il ne faut mettre en usage que des cardiaques & des sudorifiques , mais encore dans toutes les autres fièvres aiguës , dont ils attendent toujours la déclinaison avant que d'oser y employer les remèdes purgatifs. Le sang étant aussi impur qu'il l'est dans les fièvres malignes , tant par la quantité de bile & de récrémens superflus qui séjournent dans les vaisseaux , que par les levains coagulans & autres qui y abordent continuel-

lement des premieres voyes , & ne pouvant de plus être dépuré & déchargé de cette bile superfluë & des autres récrémens retenus dans les vaisseaux que par le moyen des remèdes purgatifs, il faudra absolument conclure qu'il est nécessaire de les mettre en usage, tant dans le commencement de ces maladies , que dans leurs autres tems.

---

### CHAPITRE III.

*Des Indications sur lesquelles est fondée la nécessité des émétiques , & des précautions que ces remèdes exigent , par rapport à la diminution du volume du sang ; laquelle doit précéder leur usage dans les Fièvres Malignes.*

#### I.

**M**Ais parce que les purgatifs ordinaires ne produisent leur effet & ne vuident les



438 *Des Fièvres Malignes*  
matieres contenuës dans l'esto-  
mac & dans les intestins, que par  
l'irritation & les mouvemens de  
contraction qu'ils y causent sans  
produire aucun changement  
dans le reste des organes, &  
sans les provoquer à faire aucun  
jeu de ressort qui les oblige à  
exprimer & à chasser les liqueurs  
qui peuvent y être arrêtées; que  
d'ailleurs ce qui passe des pur-  
gatifs dans les vaisseaux par les  
veines lactées y entraîne néces-  
sairement beaucoup de parties  
des levains coagulans qu'on se  
propose de vuider: lorsqu'on  
prendra le parti de purger les  
malades attaqués des fièvres  
malignes, il faudra préférer les  
purgatifs, dont l'irritation est  
capable d'exciter le jeu de res-  
sort & de contraction générale  
de tous les vaisseaux & de tous  
les organes, & d'en faire ex-  
primer tous les liquides qui y

croupissent ; or parmi les purgatifs , il n'y a que les émétiques, qui par la grande irritation qu'ils produisent dans l'estomac , ont la force d'exciter le jeu de ressort de tous les muscles du corps & de toutes les fibres motrices des vaisseaux. Il n'y a donc que les émétiques qui puissent remettre en mouvement toutes les liqueurs arrêtées dans les extrémités des vaisseaux ; il n'y a que les émétiques qui vident les levains coagulans de l'estomac sans entraîner aucune partie dans les vaisseaux du sang : les émétiques seront donc les purgatifs qu'il faudra choisir & préférer à tous les autres dans le commencement de la peste & de toute autre fièvre maligne , & on en retirera beaucoup plus d'avantages que des purgatifs ordinaires.

Car en premier lieu , comme dans le vomissement le diaphragme & les muscles du bas ventre se mettent en contraction en même tems , & que le foye se trouve par-là également pressé , tant par sa partie convexe , que par sa partie concave , d'un côté par le diaphragme qui le pousse en bas , & de l'autre par les muscles du bas ventre & par le volume des intestins qui le repoussent en haut ; il s'ensuit qu'effuyant cette double pression , tous les liquides dormans qui se trouveront en état de marcher & d'obéir à cette double pression , en seront exprimés , & seront obligés de couler dans les grands troncs , c'est ce qui arrivera au sang arrêté dans les extrémités des rameaux de la porte & dans les rameaux de la caye : la bile de la vessie du

fiel & celle qui s'est arrêtée dans les extrémités des rameaux des ports biliaires passera dans le canal colidoque, ainsi que la lymphe dans ses vaisseaux ordinaires ; & si le foye n'est pas trop engagé, il se trouvera par-là débarassé de la charge des liqueurs qui y étoient arrêtées & plus en état de vaquer à la fonction naturelle qui consiste principalement à la séparation de la bile & à celle d'une quantité considérable de lymphe, ce qui n'est pas un petit avantage pour les malades attaqués de la peste ou des fièvres malignes, parce que le foye dans toutes ces maladies se trouve ordinairement fort engagé, & beaucoup plus dans la peste que dans les autres fièvres malignes : il est rare que la bile conserve sa fluidité naturelle dans ces sortes de fièvres, elle est trop épaisse pour



couler librement ; elle a dégénéré en bile porracée , ou en atrabile ; elle coule difficilement dans les intestins , sur-tout au commencement de la maladie , & presque toutes les déjections des malades sont cruës les premiers jours de la maladie dans son accroissement & souvent jusques à son état & sans aucune teinture bilieuse , parce que la bile est arrêtée dans presque toutes les extrémités du port biliaire.

## III.

On tire encore un autre avantage de cette expression du foye par les émétiques dans la peste & dans toute autre fièvre maligne , c'est que le sang étant arrêté dans le cerveau , & cette partie étant dans une disposition inflammatoire , il ne peut plus fournir au foye la quantité ordinaire d'esprits qui sont nécessai-

res aux fibres des rameaux de la porte , pour animer le jeu de contraction , & pour leur faire exprimer le sang qu'ils reçoivent de toutes les parties du ventre : or les rameaux de la veine-porte qui se distribuent dans le foye étant relâchés , ainsi que toutes les autres parties de cet organe , le sang ne peut y couler que très-lentement , d'autant plus que le tronc de la veine-porte ne le chasse dans les rameaux du foye que très-difficilement , de sorte que la compression que souffre le foye dans le vomissement supplée en quelque maniere au jeu de ressort de ces vaisseaux , & y fait couler le sang & la bile qui conservent encore assez de fluidité pour obéir à la compression du diaphragme & des muscles du bas ventre. Un troisième avantage des émétiques & des vomissemens dans le commen-

444 *Des Fièvres Malignes*  
cement de la peste & de toutes  
les fièvres malignes , c'est que  
l'irritation qu'ils causent dans  
l'estomac met en jeu de con-  
traction tous les muscles du corps  
que l'inflammation du cerveau  
jette dans un relâchement uni-  
versel , & que la contraction de  
tous les muscles en fait expri-  
mer le sang & la lymphe qui  
y causeroient une pesanteur & une  
espèce de lassitude générale ; de  
plus ce sang & cette lymphe par  
leur arrêt dans les vaisseaux des  
muscles , y eussent acquis une  
entière coagulation.

#### IV.

Il arrive en quatrième lieu un  
pareil avantage au sang qui  
passe dans le p<sup>ou</sup>mon , qu'à ce-  
lui des muscles pendant toute  
l'action des émétiques , parce  
qu'étant nécessaire pour vomir  
& pour faire un effort propor-

tionné à l'expression des matières contenues dans l'estomac , de retenir l'haleine dans le tems qu'on fait effort pour respirer , c'est une nécessité que l'air qui est entré dans toutes les vésicules du poumon , & qui y est arrêté par le resserrement des muscles de la glotte , comprime d'un côté les vésicules du poumon , tandis que tout leur assemblage est pressé d'un autre par la contraction des muscles intercostaux , & par celle des muscles du bas ventre qui repoussent le diaphragme dans la poitrine ; c'est une nécessité , dis-je , que tous les vaisseaux du poumon se trouvant également pressés des deux côtés par l'air qu'ils renferment , qui se trouve comprimé & qui fait effort pour s'étendre , ainsi que par l'assemblage des côtes qui sont comme les panneaux d'un soufflet à l'é-



446 *Des Fievres Malignes*  
gard du p<sup>ou</sup>mon ; il faut , dis-je ,  
que les vaisseaux de cette partie  
expriment le sang qui y crou-  
pit par le relâchement qu'y  
cause l'inflammation du cerveau,  
& le fassent passer dans les  
troncs des veines pulmonaires.

V.

Un dernier avantage que les  
émétiques peuvent produire ,  
c'est que la contraction de tous  
les muscles qui arrive dans le  
vomissement empêchant le sang  
d'y entrer en quantité ordinaire,  
doit le détourner nécessairement  
du côté des troncs dont les ex-  
trémités sont moins exposées à la  
compression ; or il n'y en a point  
qui le soient moins que les ex-  
trémités des carotides qui por-  
tent le sang dans le cerveau &  
dans ses membranes ; il doit par  
conséquent s'y porter en plus  
grande quantité , & les vaisseaux

de la pie & de la dure mere en étant remplis & distendus plus qu'à l'ordinaire, doivent leur faire un jeu de battement & de contraction plus fort qu'elles ne sont accoutumées de le faire en tout autre tems. Le cerveau en doit donc être plus pressé , & le sang qui y est arrêté & qui séjourne dans les vaisseaux , pour peu de fluidité qu'il ait conservé , doit en être exprimé , poussé dans les veines, & remis en mouvement de circulation.

## VI.

Voilà un grand nombre d'avantages qu'on peut retirer , & qu'on retire souvent de l'usage des émétiques dans le commencement & dans les progrès des fièvres malignes , lorsque tout concourt à les faire réussir ; car ils ne réussissent pas tous à souhait , sur-tout lorsqu'il y a une

grande pléthore, que les vaisseaux sont trop remplis de sang, & que ceux des parties qui sont en disposition inflammatoire, sont engagés par un sang trop épais & presque coagulé, qui ne peut céder ni à la compression des veines, ni à l'impulsion du sang qui aborde continuellement dans le tronc qui le porte dans les rameaux engagés : on doit craindre alors l'inutilité de la compression des parties dont les vaisseaux sont engagés par un sang trop épais, & on peut appréhender avec raison dans une grande pléthore, que le sang qui y aborde en quantité ne les fasse crever, ce qui est un inconvénient qu'on doit éviter avec plus de soin dans toutes les inflammations internes; tout épanchement de sang y attirera des supurations funestes; il est donc nécessaire, lorsqu'on prend le

parti de donner un émétique , tant dans la peste que dans toutes les fièvres malignes , de ne le donner qu'avec précaution , & avec une sûreté morale que la pléthore réelle ou apparente n'est pas assez grande pour faire craindre la rupture des vaisseaux engagés ; & pour décider ce point-là , il y a bien des considérations à faire.

La première , c'est de sçavoir si le malade attaqué de fièvre maligne , a vécu d'une manière à faire présumer que ses vaisseaux sont fort pleins de sang , s'il a beaucoup mangé , mené une vie sédentaire & sans aucun exercice , ou souffert de la disette , & s'il s'est mal nourri ; car il est évident qu'un homme qui s'est bien nourri & qui n'a pas fait assez d'exercice , doit avoir les vaisseaux trop pleins de sang , lorsqu'il tombe malade ; que la pré-



450 *Des Fièvres Malignes*  
caution d'en diminuer le volume  
par la saignée est absolument né-  
cessaire avant de passer aux pur-  
gatifs émétiques ; & que l'unique  
moyen de prévenir tous les in-  
convéniens que peuvent causer  
l'usage de ces remèdes , c'est de  
diminuer auparavant la trop  
grande plénitude des vaisseaux ;  
il est aussi évident qu'un malade  
qui a été mal nourri & qui a beau-  
coup souffert de la disette, n'ayant  
fait que très-peu de sang, ne doit  
pas avoir les vaisseaux trop rem-  
plis, qu'ainsi il est inutile d'en di-  
minuer le volume par la saignée,  
& qu'on peut, sans craindre au-  
cun inconvénient de l'émétique,  
l'employer hardiment.

## VII.

Ce qu'il y a de plus embar-  
rassant , par rapport à la saignée  
qu'on regarde comme une des  
précautions absolument néces-

faire, avant que de donner l'émétique dans toutes les dispositions inflammatoires des viscères, c'est la qualité du pouls; car souvent il est tellement affoibli & émincé dans les malades de fièvres malignes, lorsque la maladie commence, & les malades sont quelquefois dans un si grand abattement, que le Médecin a toujours beaucoup de peine à juger sur cette qualité de pouls foible & languissant, que les vaisseaux sont plutôt vuides de sang qu'ils n'en ont une trop grande quantité, & se détermine rarement à la saignée, crainte de faire tomber les malades en foiblesse, & de les épuiser absolument. C'est dans ces cas qu'il faut s'appliquer à discerner avec exactitude le véritable épuisement & l'anéantissement des forces, d'avec ce que nous appelons leur oppression; & pour décider au

452 *Des Fièvres Malignes*  
plus juste entre ces deux états , il  
faut déterminer en quoi confi-  
stent les forces d'un homme , &  
ce que c'est.

### VIII.

Or par la force d'un homme ,  
j'entends la puissance & la faculté  
qu'il a d'exercer toutes les fon-  
ctions mécaniques du corps ,  
tant celles qui regardent les mou-  
vemens musculaires , que celles  
qui regardent l'exercice des fon-  
ctions de l'ame au plus haut degré  
de perfection que l'état naturel  
de chaque corps le peut soute-  
nir suivant le tempérament d'un  
chacun. Et parce que cette puis-  
sance ne consiste d'un côté que  
dans la quantité des esprits que  
le cerveau fournit aux organes  
pour soutenir leur tension & leur  
jeu de contraction , & de l'autre  
dans la quantité du sang que  
le cœur distribuë à tous les or-  
ganes , tant pour soutenir leur

tension , que pour leur fournir divers fluides qui sont destinés à entretenir les fonctions animales ; il s'ensuit que le plus bas degré de ces forces que nous appellerons épuisement ou anéantissement des forces, ne consistera que dans une diminution si grande des esprits que le sang doit fournir au cerveau , & que le cerveau doit distribuer aux parties , qu'ils ne pourront suffire pour soutenir leur jeu de ressort & de contraction des fibres motrices des organes ; que ces fibres tomberont dans le relâchement & dans l'inaction ; & que d'un autre côté , le cœur ne recevant & ne poussant qu'une très-petite quantité de sang dans les vaisseaux des organes , elle ne sera pas suffisante pour soutenir la quantité des fluides qui doivent se séparer de la masse du sang pour l'exercice de plusieurs fonctions.



## I X.

Cette idée de l'épuisement des forces donnée, quand il s'agira de juger s'il est réel, c'est-à-dire, si le sang est en tel état, qu'il n'ait qu'une très-petite quantité d'esprits à fournir au cerveau pour le soutien du ressort des organes, & si réellement il y a une assez grande quantité de sang dans les vaisseaux, pour juger qu'elle est plus que suffisante pour soutenir la tension des organes, & pour fournir à divers couloirs la quantité des récréments qui doivent s'y séparer naturellement ; il faudra examiner fort sérieusement toutes les causes qui ont précédé & favorisé l'attaque de la maladie. Après avoir apprécié ces causes en détail, après avoir bien examiné si elles ont été capables de dissiper les es-

prits du sang, ou de l'empêcher d'en produire ou d'en fournir une assez grande quantité pour le soutien du jeu de ressort des fibres motrices, après avoir examiné encore s'il y a quelque cause, qui puisse empêcher que le sang, quoique rempli d'esprits à l'ordinaire, ne puisse pourtant les lâcher & les fournir au cerveau; enfin après avoir bien pesé si les causes qui ont précédé, ont pû donner lieu à une diminution considérable de la masse & du volume du sang; on pourra aisément déterminer, si l'épuisement des forces marqué par la foiblesse du pouls & l'affaissement général de tout le corps, est véritable & réel, ou si ce n'est qu'une fausse apparence d'épuisement, ou plutôt un état d'oppression, & pour ainsi dire un étouffement des forces.

## X.

Je m'explique dans un exemple, & je suppose un malade attaqué de fièvre maligne ; son pouls est foible, mou & très-petit ; il me paroît dans un affaïssement & un accablement épouvantable ; il a un grand mal de tête, une lassitude & une pesanteur générale dans tous ses membres ; il ne peut se remuer qu'avec peine ; je suis prévenu par l'ouverture des cadavres, que son sang est épaissi à l'extrême, & qu'arrêté dans les vaisseaux du cerveau, il l'a mis dans une disposition inflammatoire ; que cette disposition inflammatoire régne dans tous les viscères ; je juge d'abord cet état très-périlleux, prévoyant que l'arrêt du sang & l'engorgement des vaisseaux, tant du cerveau que des autres viscères, menacent toutes

toutes les parties d'une inflammation gangréneuse, ou de quelque suppuration mortelle, ou enfin de quelque relâchement irrémédiable du tissu de ces parties par un débordement de sérosités qui suinteront à travers les membranes des vaisseaux engorgés. Cet état du cerveau & des viscères, indique la diminution du volume du sang, pour prévenir les suites de la disposition inflammatoire où sont tous les viscères.

## XI.

Il s'agit d'abord de connoître si le malade est pléthorique; si ses vaisseaux sont trop remplis de sang; ou si n'en ayant qu'une quantité raisonnable, elle n'est pas encore excédente, par rapport à l'engagement des vaisseaux des viscères, lequel est sujet à tant de funestes accidens. Si je consulte simplement le pouls



du malade que je trouve foible, mou & presque vuide ; & si je conclus de cette observation, que le cœur ne poussant qu'une très-petite quantité de sang dans les artères, il faut qu'il n'y en ait qu'une très-petite quantité dans le reste des vaisseaux du corps ; que le malade n'est point pléthorique, & que l'épuisement où je le trouve ne vient que de ce que le malade n'a pas une assez grande quantité de sang pour fournir suffisamment des esprits au cerveau, pour remplir & distendre les artères & le reste des vaisseaux, pour entretenir la tension de tous les organes ; si je tire, dis-je, ces conséquences, je cours grand risque de me tromper & de me laisser surprendre à tous les accidens auxquels je me propose de remédier, lorsque la disposition inflammatoire tournera en vraie inflammation, que le

sang qui y est arrêté s'y échauffera, lorsque le levain coagulant de la masse du sang qui roule encore dans les vaisseaux libres, se développant à force de circuler, y excitera une fermentation fébrile; de sorte que pour ne pas m'en laisser imposer par la foiblesse & par la molesse du pouls, je cherche encore les autres causes qui peuvent m'éclaircir sur l'état du malade.

## X I I.

Je m'en vais chercher d'abord toutes les causes qui ont précédé l'attaque de la fièvre; & si je trouve que le malade se soit bien nourri avant l'attaque, qu'il n'ait fait aucune grande dissipation, qu'il ait mené une vie sédentaire sans aucun travail journalier du corps, & qu'il ne paroisse d'autre cause de l'attaque qu'une disposition particuliere

& épidémique, que cette cause ait été aidée d'une longue tristesse & d'une peur continuelle de l'atteinte des traits d'une maladie qu'il a cru irrémédiable & mortelle, comme je l'ai souvent vû arriver dans des fièvres pourprées épidémiques qui causoient une grande mortalité ; si je trouve enfin qu'il n'y ait eu d'autre cause que l'aigreur & la crudité des digestions qui ont insensiblement épaissi son sang & la bile, & l'ont porté enfin à cet extrême degré de coagulation qui l'a fait arrêter dans les vaisseaux de tous les viscères ; je conclus alors, malgré la petitesse & la mollesse du pouls, que si cet homme n'est pas pléthorique, il a du moins autant de sang qu'il en faut pour fournir au cerveau la quantité suffisante d'esprits, pour soutenir le jeu de tous les organes,

& qu'il faut qu'il y ait autant de sang dans les veines, qu'il en est nécessaire pour en fournir aux artères la quantité qu'il leur en faut pour les remplir & pour les enfler, en un mot pour leur donner lieu de fournir à tous les couloirs la matiere nécessaire aux diverses séparations qui s'y doivent faire; & je me convainc à demi par cette recherche, que la petitesse & la molesse du pouls non plus que l'accablement général des malades, n'est pas une marque certaine & évidente qui prouve que ces malades ne sont pas dans un état pléthorique, & qu'ils n'ont pas une quantité suffisante de sang, pour pouvoir conclure qu'il n'y a pas lieu de penser à en diminuer le volume par la saignée, pour éviter les suites funestes de la disposition inflammatoire des viscères.



## XIII.

Pour achever de me convaincre sur cet article , j'examine si l'état où sont tous les viscères par rapport au sang qui est arrêté dans leurs vaisseaux , & qui y a produit une disposition inflammatoire , si cet état , dis-je , est tel , que quoiqu'il y ait une trop grande quantité de sang dans les vaisseaux ou du moins une quantité suffisante pour fournir à toutes les fonctions du corps , il en doive arriver une grande foiblesse dans la contraction du cœur ; enforte qu'il n'en puisse ni recevoir , ni en exprimer qu'une très-médiocre quantité dans les grands troncs des artères , & que le pouls en doive devenir par conséquent très-petit, très-foible & très-mou.

## XIV.

Pour cet effet , j'examine d'a-

bord ce que peut produire l'état du cerveau , comme la principale partie affectée , & dont les suites sont les plus funestes , & je trouve que le sang étant arrêté dans les vaisseaux par l'extrême épaisissement où il est tombé outre la douleur & la pesanteur de tête , & la disposition inflammatoire qu'un sang ainsi arrêté dans ses vaisseaux doit produire ; il doit arriver nécessairement , que toutes les glandes corticales du cerveau qui seront exposées à la pression des vaisseaux qui seront engorgés d'un sang épais , ne pourront plus recevoir leur *cote-part* des esprits , quand-même le sang coagulé & qui est arrêté dans les vaisseaux qui les environnent , pourroit leur en fournir , & qu'il n'y aura précisément que le reste des vaisseaux dans lesquels le sang n'est pas absolument épaissi , & qui conserve

464 *Des Fièvres Malignes*

encore assez de fluidité pour circuler, qui puisse en fournir au reste des glandes corticales du cerveau: je conclus ensuite que si la moitié, le tiers ou le quart des vaisseaux du cerveau sont engagés par un sang trop épais qui s'y est arrêté; il s'en faudra de la moitié ou du quart que le cerveau ne puisse fournir la même quantité d'esprits aux divers organes dont il doit soutenir le jeu de ressort, & que les nerfs qui s'y distribuent, ne recevront d'esprits, que la petite quantité qui se sépare du sang qui conserve encore sa fluidité, & qui roule encore assez librement autour des glandes corticales qui sont exemptes de toute compression; encore faudra-t-il en rabattre une certaine quantité, par rapport à l'épaississement extraordinaire du sang qui n'en lâche pas autant, que lorsqu'il est dans sa fluidité naturelle.

## X V.

Il résulte de tout cela , qu'aucun organe du corps , qu'aucune fibre motrice , ne reçoit une quantité suffisante d'esprits pour faire son jeu de contraction , aussi fort que le demande l'état naturel , & que le cœur par conséquent , ne pourra faire son jeu de contraction que très-foiblement , & ne pourra pousser le sang que mollement , & en petite quantité ; ce qui rendra nécessairement le pouls foible , mou & petit , d'autant plus que le cœur n'en recevra pas dans ses ventricules la quantité ordinaire & proportionnée à la capacité de leur cavité. En effet , comment pourroit-il en recevoir la quantité ordinaire ; une partie de la masse du sang étant arrêtée dans les vaisseaux de presque tous les viscères , & ne rentrant plus dans



le cours de la circulation ; de plus toutes les fibres motrices des vaisseaux, ainsi que celles de tous les muscles, tombant nécessairement dans un relâchement proportionné à la diminution des esprits que le cerveau ne leur fournit plus à l'ordinaire ; c'est une nécessité, que, tant les fibres motrices des vaisseaux, que celles des muscles, poussent & expriment plus faiblement le sang qui leur est porté faiblement par les artères ; & ne marchant que très-lentement dans les gros troncs des veines, pour se rendre dans les ventricules du cœur, c'est une nécessité, dis-je, que le sang arrêté en partie dans les vaisseaux des viscères, & d'un autre côté revenant plus lentement des veines, il n'en aborde dans le cœur qu'une bien moindre quantité que dans l'état naturel & ordinaire ; le cœur,

par conséquent, outre la foiblesse de sa contraction, n'en pourra fournir aux grands troncs d'artères, qu'une fort petite quantité correspondante à celle qui lui vient par les grands troncs des veines dont il le reçoit. Il est donc très-possible, quelque grande que soit la quantité du sang qui est contenu dans les vaisseaux d'un malade, que son pouls soit petit, foible, mou & languissant à raison de l'état où sont les vaisseaux du cerveau & ceux des autres parties, & à raison de la disposition inflammatoire où elles sont toutes. La petitesse & la mollesse du pouls ne fera donc pas un signe certain d'une diminution considérable de la masse du sang, ni de l'épuisement réel & véritable des forces du malade, & ces accidens du pouls seront souvent très-compatibles avec une véritable pléthore, ou

468 *Des Fièvres Malignes*  
du moins avec une quantité très-suffisante & très-ordinaire de la masse du sang. L'on pourra donc, malgré tous ces signes tirés du pouls, prendre le parti de la saignée, toutes les fois que le cas sera pressant, & qu'il n'y aura aucun accident qui en empêche l'exécution.

## XVI.

Mais il y en a un autre qui doit faire retarder l'exécution d'une saignée, lorsqu'on aura décidé de sa nécessité; c'est principalement le froid où se trouve le malade dans le commencement de l'attaque de fièvre maligne, qui suppose non-seulement qu'il aborde peu de sang dans toutes les parties externes, mais encore que celui qui s'y porte, est considérablement refroidi, & que toutes ses parties en sont fort liées & ont beaucoup déchû de leur mouvement de fermentation, ou

de leur chaleur naturelle, quelque quantité de sang qu'il y ait dans les vaisseaux dans ce tems-là ; outre que le sang viendrait très-mal par l'ouverture de la veine, parce que le cœur n'en fournit qu'une très-petite quantité aux parties ; il seroit à craindre, que se portant un peu plus du côté de la veine ouverte, il n'abandonnât presque toutes les autres, & spécialement les vaisseaux libres du cerveau, & que le malade n'en tombât dans une foiblesse & dans une syncope mortelle, il est donc nécessaire dans cet état de froid de l'habitude du corps & de foiblesse du pouls, d'attendre, quelque évidente que soit la pléthore, que le sang ait repris un peu plus de mouvement, de chaleur & de fermentation, avant que d'en venir à la saignée.



## XVII.

On n'aura pas besoin d'un examen si détaillé, lorsque trouvant le pouls foible, mou & ferré en cherchant les causes de la maladie, on trouvera que le malade aura grandement souffert par la tristesse, par la disette & par les mauvaises nourritures; car on comprendra aisément qu'un homme qui s'est peu & mal nourri, n'a pû que difficilement réparer les dissipations & les pertes continuelles de son sang, que son volume par conséquent doit avoir considérablement diminué; & qu'étant dans l'état de dessèchement & d'épaississement où la famine & les mauvaises nourritures l'ont mis, il doit n'avoir plus assez de fonds pour fournir au cerveau la quantité d'esprits nécessaire au soutien du jeu de ressort de tous les orga-

nes, ni aux autres couloirs, la quantité des récrémens nécessaire pour le libre exercice du reste des fonctions animales; dans ce cas-là, on peut hardiment décider que le malade n'est nullement pléthorique; qu'il manque d'un vrai fonds de forces, & qu'il est dans un véritable épuisement; ou, comme l'on parle, dans une véritable exolution de forces; il le feroit aussi, s'il tomboit dans des fièvres malignes ou pestilentiennes, après avoir essuyé une longue fièvre continuë dans laquelle l'ardeur & la violence de la fièvre auroient dissipé une grande quantité de parties spiritueuses & grossières de la masse du sang; au lieu que dans les premiers cas dont nous avons parlé, quoique le corps du malade paroisse affaibli, & sans aucune force apparente; on ne peut pas dire qu'il soit dans un épuisement

472 *Des Fièvres Malignes, &c.*  
réel, mais plutôt apparent, c'est-à-dire dans un état d'oppression & d'étouffement de force, plutôt que dans un véritable anéantissement, ou si on le peut dire, dans un état où les forces réelles sont en masque de la véritable foiblesse.

*Fin du premier Tome.*







2. 706  
P. 695.











